XVI

Retour à Pinhalù. — Rencontre de neuf éléphants. — Oppression du peuple. — Sur la régénération éventuelle du Cambodge. — Le grand lac Touli-Sap.

Le 29, je quittai mon aimable compatriote et ami M. Arnoux à notre commun regret, j'ose le dire, et me mis en route accompagné du P. Guilloux, qui avait quelques affaires à terminer à Pinhalù. Tous deux auraient bien voulu que je restasse en leur compagnie jusqu'à ce que la Cochinchine fût ouverte et que je pusse la traverser. Je l'aurais désiré si j'avais prévu une fin prochaine à la guerre; mais dans l'état où étaient les choses, c'était de toute impossibilité.

Jusqu'à Pump-ka-Daye, qui est, ainsi que je l'ai déjà dit, le premier village que l'on rencontre en venant de Brelum, j'eus la société et l'aide des missionnaires et du vieux chef des Stiêngs, qui me fournirent trois chariots pour mon bagage, tandis que Phraï et les Annamites de la suite du P. Guilloux se chargèrent de mes boîtes d'insectes qui

raient pu supporter, sans se briser, les cahots de la route.

Les pluies avaient cessé depuis trois semaines, et je fus agréablement surpris en retrouvant la nature, dans les endroits que nous traversions, plus riante qu'au mois d'août ; les sentiers étaient secs, et je n'avais plus à redouter les mares fangeuses et les nuits de pluie.

Arrivés à une des stations où nous devions passer la nuit, nos domestiques allumaient du feu pour cuire le riz et éloigner les animaux sauvages, quand nous vîmes nos bœufs, notre chien et notre singe témoigner également une sorte d'anxiété et donner les signes du plus grand effroi; presque aussitôt nos oreilles furent frappées d'un rugissement semblable à celui du lion. Notre premier mouvement fut de sauter sur nos armes, toujours chargées et d'attendre. Plusieurs rugissements semblables se faisant entendre à une distance très-rapprochée augmentèrent l'effroi de nos animaux, et ne laissèrent pas que de nous faire éprouver à nous-mêmes une certaine émotion. Je propose d'aller au-devant de l'ennemi, proposition aussitôt acceptée, et nous nous engageons dans l'intérieur de la forêt du côté d'où nous venait le bruit, tous armés de fusils et de piques. Nous tombons sur les traces que les animaux perturbateurs de notre repos venaient de laisser sur leur passage, et, dans une petite éclaircie de la forêt, au bord d'un marécage, reste des pluies, neuf éléphants, conduits par un vieux mâle d'une taille monstrueuse, s'offrent à nos regards, la tête tournée de notre côté.

A notre vue, le chef de la troupe poussa un rugissement plus formidable encore que les autres, et tous s'avancèrent gravement au-devant de nous. Nous nous tenions baissés et en partie cachés par des troncs d'arbres et des herbes, mais ces arbres à huile étaient tous trop gros pour qu'il fût possible d'y grimper. J'armai mon fusil et me préparai à viser la tempe du mâle conducteur de la bande, seul endroit vulnérable, quand l'Annamite qui était à côté de moi, et qui est un ancien chasseur, releva mon arme, me suppliant de ne point tirer, « car, dit-il, si vous blessez ou tuez un de ces animaux, nous sommes perdus; et si même nous réussissons personnellement à nous échapper, nos bœufs, nos voitures et leur contenu, tout sera réduit en pièces par les autres éléphants devenus furieux. S'ils n'étaient que deux ou trois, ajouta-t-il, j'aurais déjà moi-même descendu le premier, et peut-être parviendrions-nous à tuer les autres, mais en présence de neuf, dont cinq de la plus grande espèce, il est plus prudent de les éloigner. » Au même moment, le P. Guilloux, qui ne se fiait pas à la vitesse de ses jambes, déchargeait son arme en l'air pour effrayer l'ennemi. Le moyen réussit parfaitement ; les neuf colosses s'arrêtèrent étonnés sur la même ligne, firent brusquement demi-tour à droite et s'enfoncèrent dans la forêt.

Arrivés à Pemptiélan, nous descendîmes chez le mandarin dont l'autorité s'étend sur tout cette partie du Cambodge, et contre l'usage du pays il nous offrit l'hospitalité sous son propre toit. A peine installés, il vint nous visiter et me demanda le meilleur de mes fusils. Voyant que je ne pouvais m'en

séparer, il me demanda quelque autre chose, nous donnant à comprendre que nous aurions dû débuter par des cadeaux. Je lui fis présent d'un habillement européen complet, d'une poudrière, d'un couteau de chasse, de poudre et de quelques autres petits objets ; alors, pour se montrer reconnaissant, il me donna une trompe de cornac en ivoire, nous offrit deux éléphants pour continuer notre route et expédia nos gens avec une excellente lettre pour les chefs de son district.

Nous reprîmes notre route le lendemain, l'abbé sur un éléphant, lisant tranquillement son bréviaire, et moi sur un autre, jouissant de la beauté des paysages parcourus. C'est ainsi que nous traversâmes les belles plaines occupées par les pauvres Thiâmes lors de mon premier passage; mais, au lieu de riches moissons, je fus étonné de n'y plus trouver que de grandes herbes : leurs villages étaient abandonnés, les maisons et les clôtures tombaient en ruine. Voici ce qui était arrivé : le mandarin de Pemptiélan, exécutant ou dépassant les ordres de son maître le roi du Cambodge, tenait ces malheureux dans un esclavage et sous une oppression tels qu'ils tentèrent de soulever leur joug. Privés de leurs instruments de pêche et de culture, sans argent, sans vivres, ils étaient abandonnés à une misère si affreuse que beaucoup d'entre eux moururent de faim.

Ces malheureux, au nombre de plusieurs milliers et sous la conduite d'un de leurs chefs dont la tête était mise à prix, et qui était revenu secrètement de l'Annam, se levèrent en masse. Ceux des environs

de Penom-Penh remontèrent jusqu'à Udong pour protéger la fuite de leurs compatriotes établis sur ce point, puis une fois réunis, il descendirent le fleuve et passèrent en Cochinchine. Le roi donna des ordres pour arrêter la marche des Thiâmes, mais toute la population cambodgienne, mandarins en tête, s'était enfuie dans les bois à la seule nouvelle du soulèvement.

Outre l'intérêt que les malheurs de ce pauvre peuple inspirent, leur conduite, quand tout fuyait devant eux, et que Udong, Pinhalù et Penom-Penh étaient sans un seul défenseur, fut des plus nobles.

« Nous n'en voulons pas au peuple, disaient-ils sur leur passage ; qu'on nous laisse partir et nous respecterons les propriétés ; mais nous massacrerons quiconque cherchera à s'opposer à notre fuite. » Et, de fait, ils ne touchèrent pas même à une seule des larges embarcations qui étaient amarrées sans gardiens près des marchés, et ils s'abandonnèrent au fleuve dans leurs étroites et misérables pirogues.

En passant devant l'île de Ko-Sutin, nous nous y arrêtâmes pour voir le P. Cordier. Ce pauvre missionnaire était dans le plus triste état ; sa maladie s'était aggravée, et ce n'était qu'avec peine qu'il pouvait se traîner de son lit à sa chaise. Cependant il était là, sans secours, n'ayant que du riz et du poisson sec pour toute nourriture. Deux enfants d'une dizaine d'années étaient seuls pour le soigner et le servir. Nous le priâmes de venir à Pinhalù avec nous, mais il refusa à cause de son état de faiblesse.

« Tout ce que je regrette, disait-il, ce sont mes pauvres parents que je ne reverrai plus ; je vois

venir la mort avec calme, presque avec joie. » Toutes nos instances pour l'emmener furent inutiles, et il nous fallut poursuivre notre route, profondément attristés de le laisser dans cette pénible position sans pouvoir rien faire pour le soulager.

Le 21 décembre, nous étions enfin rendus à Pinhalù.

C'est par le 103° 03' 50" de longitude du méridien de Paris, vers le 11° 37' 30" de latitude nord et à deux ou trois lieues seulement de la frontière de la Cochinchine, que se trouve Penom-Penh, ce grand marché du Cambodge. C'est le point où le Mékong se divise ; le grand fleuve remonte au nord-est d'abord, puis au nord-ouest jusqu'en Chine et aux montagnes du Thibet où il prend sa source. L'autre bras, qui ne porte aucun nom et qu'il serait bon, pour le distinguer, d'appeler Mé-Sap, du nom du lac Touli-Sap, remonte au nord-ouest. Vers le 12° 25' de latitude, commence le grand lac, qui s'étend jusqu'au 13° 53' ; sa forme est celle d'un violon. Tout l'espace compris entre ce dernier et le Mékong est une plaine peu accidentée, tandis que le côté opposé est traversé par les hautes chaînes de Poursat et leurs ramifications.

L'entrée du grand lac du Cambodge est belle et grandiose. Elle ressemble à un vaste détroit; la rive en est basse, couverte d'une épaisse forêt à demi submergée, mais couronnée par une vaste chaîne de montagnes dont les dernières cimes bleuâtres se confondent avec l'azur du ciel ou se perdent dans les nuages ; puis, quand peu à peu l'on se trouve entouré, de même qu'en pleine mer, d'un vaste



Confluent du fleuve Mékong et du chenal du lac Touli-Sap. (P. 172).

BIBLIOTH. IMPÉRIALE IMPR.

cercle liquide dont la surface, au milieu du jour, brille d'un éclat que l'œil peut à peine supporter, on reste frappé d'étonnement et d'admiration comme en présence de tous les grands spectacles de la nature.

Au centre de cette mer intérieure est planté un grand mât qui indique les limites communes des royaumes de Siam et de Cambodge ; mais avant de quitter ce dernier pays, disons tout ce qui nous reste à en dire.

L'état présent du Cambodge est déplorable et son avenir chargé d'orages.

Jadis cependant c'était un royaume puissant et très-peuplé, comme l'attestent les ruines splendides qui se trouvent dans les provinces de Battambâng et d'Ongkor, et que nous nous proposons de visiter; mais aujourd'hui cette population est excessivement réduite par les guerres incessantes que le pays a dû soutenir contre ses voisins, et je ne pense pas qu'elle dépasse un million d'âmes, d'après mon appréciation personnelle comme aussi d'après les recensements de la population. On y compte trente mille hommes corvéables, libres et en état de porter les armes, car l'esclave, au Cambodge comme à Siam, n'est sujet ni à l'impôt ni à la corvée.

Outre un nombre de Chinois, relativemeut consirable, il s'y trouve plusieurs Malais établis depuis des siècles dans le pays comme l'étaient les Thiâmes, et une population flottante d'Annamites que l'on peut estimer à deux ou trois mille. Comme les dénombrements de la population ne se rapportent qu'aux hommes corvéables, ni le roi ni les mandarins ne peuvent donner de chiffres plus exacts.

La domination européenne, l'abolition de l'esclavage, des lois protectrices et sages, et des administrateurs fidèles, expérimentés et d'une honnêteté scrupuleuse, seraient seuls capables de régénérer cet État, si voisin de la Cochinchine, où la France cherche à s'établir et où elle s'établira sans aucun doute; alors il deviendrait certainement un grenier d'abondance, aussi fertile que la basse Cochinchine.

Le tabac, le poivre, le gingembre, la canne à sucre, le café, le coton et la soie y réussissent admirablement; je note particulièrement le coton, cette matière première qui constitue les trois quarts de celle employée dans la confection des étoffes, non-seulement en France, ou même en Europe, mais je pourrais dire sur toute la surface du globe! Aujourd'hui que, par suite d'un jugement de Dieu, l'Amérique se trouve plongée dans une guerre civile dont nul ne saurait prévoir les conséquences et le terme, il est évident que de longtemps on ne pourra compter sur ce pays pour la production de cette matière première? Donc le coton peut nous faire défaut, sinon entièrement, du moins en partie, et le pain manquer à des millions d'ouvriers qui ne vivent que de cette industrie. Quel beau et vaste champ s'ouvrirait ici à l'activité, au travail, au capital!

L'Angleterre, cette nation colonisatrice par excellence, aurait bien vite fait de la basse Cochinchine et de ce pays une vaste plantation de coton; il n'est pas douteux, si elle s'en occupe, qu'avant peu d'années elle aura le monopole de cette précieuse substance, comme l'Amérique l'a maintenant, avec ses

colonies d'Australie, des Indes, de la Jamaïque, de la Nouvelle-Zélande, etc.; et nous serons peut-être obligés d'acheter d'elle, de même qu'elle et nous aujourd'hui achetons à l'étranger. Pourquoi ne deviendrions-nous pas nous-mêmes nos propres fournisseurs? Les terres de la seule île de Ko-Sutin, comme toutes celles des rives du Mékong, sont, à titre de propriétés royales, louées aux planteurs de coton à raison d'une livre d'argent en poids et par lot d'un hectare à peu près, donnant un revenu de plus de douze cents francs. Les forêts situées sur les terrains élevés donnent de beaux bois de constructions célèbres à juste titre; on y trouve également des arbres à gomme et à résine très-recherchés dans le commerce, tels que le bois d'aigle et plusieurs espèces de bois de teinture.

Les montagnes renferment des mines d'or, de plomb argentifère, de zinc, de cuivre et de fer; ces dernières surtout sont très-communes.

On s'étonne de voir une production insignifiante, une industrie nulle dans ces contrées si fertiles et si riches, mais on ignore généralement que les rois et les mandarins s'enrichissent par la spoliation et la concussion, par tous les abus qui ruinent le travail et arrêtent le progrès. Que ce pays soit administré avec sagesse et prudence, avec loyauté et protection pour le peuple, et tout y changera d'aspect avec une merveilleuse rapidité.

Toutes les taxes pèsent sur le producteur, le cultivateur; plus il produit, plus il paye; donc, porté à la paresse par l'influence du climat, il a une autre raison pour caresser ce vice : moins il produira,

moins il payera, et par conséquent moins il aura à travailler. Non-seulement on retient la plus grande et la meilleure partie de la population en esclavage, mais toute espèce d'extorsions, de concussions sont employées par les hauts mandarins, les gouverneurs et les ministres; les princes et les rois eux-mêmes donnent l'exemple.

XVII

Traversée du lac Touli-Sap. — La rivière, la ville et la province de Battambâng. — Population et ruines. — Voyage aux ruines d'Ongkor. — Leur description.

Il me fallut trois grandes journées de navigation pour traverser, dans son grand diamètre, la petite Méditerranée du Cambodge, vaste réservoir d'eau douce, et on pourrait dire de vie animale, tant les poissons abondent en son sein, tant les palmipèdes de toutes couleurs pullulent à sa surface.

A l'extrémité nord du lac, des milliers de pélicans cinglent en troupes serrées dans toutes les directions, tantôt rentrant, tantôt allongeant leur cou pour saisir quelque proie; des nuées de cormorans fendent l'air à quelques pieds au-dessus de l'eau : la teinte de leur sombre manteau tranche avec la couleur claire des pélicans, parmi lesquels ils se confondent, et surtout avec l'éclatante blancheur des aigrettes qui, groupées sur les branches des arbres de la rive, ressemblent à d'énormes boules de neige.

En entrant dans la rivière de Kun-Borèye, formée

de plusieurs cours d'eau, dont l'un porte le nom de Battambâng, le même spectacle se continue sur une scène plus resserrée; partout c'est une animation extraordinaire de cette gent volatile et pêcheuse.

Et nous, à son exemple, nous cherchons à mettre à profit les heures de notre navigation.

Le soleil est sur son déclin, vite il faut écorcher oiseaux et animaux, que la chaleur peut gâter en très-peu de temps; nous serrons nos rames; les domestiques allument le feu pour cuire le riz, et, tout en nous laissant bercer par la vague et fumant quelques bons bouris, nous écoutons mon petit Chinois Phraï nous racontant quelque histoire dans son langage mêlé de français, de siamois et de chinois.

A la pointe du jour, tandis que les premiers rayons de lumière et le léger souffle d'une fraîche brise emportent nos ennemis acharnés les moustiques, de nouveau les avirons se mettent en mouvement. Arrivés à un endroit où la rivière se divise, nous entrons dans un étroit ruisseau qui vient du sud-est et qui, tortueux comme un serpent, coule avec la rapidité d'un torrent. Ce cours d'eau, sur lequel s'élève Battambâng, n'a parfois que douze à quinze mètres de largeur; les branches des arbres plongent dans notre bateau, et d'énormes singes accrochés aux rameaux discontinuent leurs jeux pour nous regarder passer. De temps à autre, quelque alligator, éveillé en sursaut par le bruit des rames ou les chants de nos rameurs, s'élançe de la rive, où il dormait sur le sol humide, et disparaît sous l'eau.

Enfin nous apercevons devant nous une bourgade dominée par les murailles en terre de ce qu'on appelle ici pompeusement une citadelle; nous sommes à Battambâng, et, comme partout, c'est un prêtre français qui vient nous offrir l'hospitalité. Que M. Sylvestre reçoive ici l'expression de ma gratitude pour son bienveillant accueil et pour l'aide qu'il a prêtée à mes recherches de naturaliste et d'archéologue.

Il y a près d'un siècle que la province de Battambâng est soumise au Siam; depuis ce temps, plusieurs fois elle a cherché à se soulever et même à se donner aux Annamites qui s'étaient emparés, il y a une vingtaine d'années, de tout le Cambodge; mais ceux-ci furent repoussés par les Siamois jusqu'au-delà de Penom-Penh. Depuis ce temps, le Cambodge n'a pas éprouvé d'autre attaque des Cochinchinois; mais il est resté tributaire de Siam.

Sans la guerre que depuis deux ans la France fait à l'empire d'Annam, il est probable qu'aujourd'hui la dernière heure aurait sonné pour le petit royaume de Cambodge, dont la destinée peu douteuse est de s'éteindre et d'être assimilé aux peuples voisins.

Toutes les habitations construites sur les bords de cette petite rivière sont entourées de belles plantations de bananiers et perdues au milieu de leur feuillage rubanné et de la verdure intense de superbes manguiers.

La majorité de la population de Battambâng est cambodgienne; les cultivateurs ont leurs rizières derrière leurs demeures; et, quoique soumis à l'étranger depuis près d'un siècle, ils ont conservé

les mœurs et les usages de leur pays, et le gouvernement actuel, par une politique habile, leur laisse toute la liberté qui règne au Cambodge et les exempte des impôts et des taxes qui ruinent les autres provinces. Cette faveur crée une prospérité relative à Battambâng, dont les habitants jouissent d'un certain bien-être qui apparaît au premier abord. La vie y est d'un bon marché extraordinaire. La ville actuelle ne date que de l'époque de la prise de la province par les Siamois; l'ancienne ville était située à trois lieues plus à l'est, sur le bord de la rivière que l'on a barrée et détournée de son cours.

Tous les anciens habitants ont été alors conduits au Siam et au Laos, de sorte que la nouvelle population s'est formée de gens venus de Penom-Penh, d'Udong et d'autres points du Cambodge.

Quelle que soit leur origine, les Battambanais sont de vrais Siamois par leur amour pour le jeu et les amusements les plus puérils. Ils sont passionnés surtout pour les courses de chevaux qui ont lieu chaque année, et dans lesquelles on engage des paris qui montent parfois jusqu'à onze naines (près de 1,100 fr.), somme assez considérable pour ce pays. On trouve ici des poneys d'une vélocité extraordinaire et que l'on recherche pour la chasse aux daims et aux buffles. Lancés dans la plaine, ils devancent les animaux sauvages les plus rapides à la course, ce qui permet aux chasseurs de les tuer à coups de pique. Pour les combats de coqs et de tortues, il se fait aussi des paris considérables. Ces derniers sont très-curieux : deux tortues sont placées entre deux planches resserrées dans un étroit es-



Hutte cambodgienne. (P. 180).

pace ; une autre planche, percée d'une ouverture, les sépare, de manière à ce qu'en s'avançant en même temps vers la seule sortie qu'on leur ménage, ce ne soit que par le recul de l'une d'elles que l'autre puisse sortir de la cage. On fait alors sur leur carapace un petit foyer d'argile, on prend du charbon que l'on divise en deux parties très-égales, on le place allumé sur le dos des animaux en l'attisant avec un éventail. Dès que la chaleur commence à gagner les chairs, les pauvres bêtes font tous leurs efforts pour s'évader et se pressent vers l'ouverture jusqu'à ce que la plus faible, épuisée par ses efforts, finisse par céder.

La province de Battambâng est semée de ruines d'une époque inconnue. Elles forment tout autour de l'extrémité septentrionale du grand lac un demi-cercle immense. Commençant aux sources de la petite rivière de Battambâng, il se prolonge et se perd dans les forêts désertes qui se déroulent à l'est, entre le Touli-Sap et le Mékong. Sur tout ce parcours, le voyageur rencontre à chaque pas les vestiges irrécusables d'un empire écroulé et d'une civilisation disparue.

Dans le voisinage même de Battambâng se trouvent les monuments de *Bassette*, de *Banone* et de *Wat-Êh*.

Nous avons visité Bassette à deux reprises, avant d'aller à Ongkor et à notre retour ; mais tout ce que nous avons pu en rapporter est le dessin d'un bas-relief parfaitement conservé et sculpté sur un bloc de grès de un mètre cinquante centimètres de long, qui forme le dessus de la porte d'une tour en briques.

Tout le monument a tellement été maltraité par le temps, que sa vue fait naître la pensée d'un ennemi jaloux qui se serait acharné à le dégrader et à le démolir. Une végétation excessivement touffue, repaire d'animaux redoutables, a tout envahi, et l'on peut à peine se figurer que la main de l'homme seule ait pu causer un bouleversement pareil à celui que l'on y remarque, et qu'un tremblement de terre n'y ait pas aussi contribué.

Des galeries ont disparu sous le sol; on en voit des soubassements fragmentés et des dessus de portes à plus de deux mètres au-dessus du niveau du terrain actuel et de celui des parties du monument qui sont restées debout.

Le seul édifice dont la base soit encore plus ou moins intacte est un bâtiment de vingt-cinq mètres de long sur six de large, séparé en deux par un mur intérieur et dont les extrémités sont en forme de tour.

Il est tout en grès taillé; l'extérieur offre des traces de belles sculptures sur des frontons de portes et des corniches d'un travail qui devait égaler ceux des plus antiques monuments d'Ongkor; à l'intérieur, les murs sont nus; mais il n'est guère de pierre qui ne porte la marque des coups d'un pic ou d'un marteau.

Les fenêtres étaient ornées de barreaux tournés dont il ne reste plus qu'un tronçon ou deux.

Les sujets représentés sur le dessus des portes des autres tours et des bâtiments écroulés sont d'abord un personnage à longue barbe, assis, portant une haute coiffure conique et les mains reposant

sur la poignée d'un poignard et placées l'une sur l'autre, un éléphant à quatre têtes et quelques autres figures de fantaisie.

Un peu au-delà, on remarque de magnifiques colonnes, les unes encore debout, les autres penchées ou renversées, des portes dont le sommet seul dépasse le sol, çà et là des monceaux de pierres taillées, des tours presque entièrement éboulées, des pans de murs de galeries, enfin un beau bassin à sec, de dix-huit mètres carrés, profond encore de deux mètres, et dont chaque côté forme un escalier en concrétions ferrugineuses, qui occupe toute la largeur du réservoir.

La tradition fait de Bassette un palais de plaisance où les souverains du pays séjournaient de temps en temps.

Battambâng est d'origine assez récente; il n'y a guère qu'un siècle qu'autour des ruines de Bassette se groupait encore une nombreuse population cambodgienne qui a disparu en entier à la suite des guerres réitérées que ce pays a eu à soutenir contre les Siamois.

Les habitants de cette province furent emmenés captifs par les vainqueurs, qui peuplèrent de la sorte plusieurs parties désertes de leur pays.

C'est ainsi que l'on voit à Siam et au Laos des provinces entières dont la plupart des habitants sont d'origine cambodgienne.

Dépeupler une province pour en peupler une autre est, à peu près, toute l'économie politique de l'Orient moderne. Engourdi par la mollesse et la servitude, il dort insoucieux sur les ruines

de l'Orient antique, ruines qui n'ont désormais d'éloquence et de leçons que pour les fils de l'Occident.

En remontant la rivière de Battambâng l'espace de douze à treize lieues, dans la direction du sud, on arrive à un des premiers monts détachés d'une des ramifications de la grande chaîne de Poursat. A ses pieds est une misérable pagode d'origine récente; dans les environs sont dispersés quelques hameaux, tandis que sur le sommet aplani du mont même se trouve le monument en ruines de Banone. Huit tours sont reliées par des galeries et communiquent de deux côtés, par un mur de terrassement, à une tour centrale qui a plus de huit mètres de diamètre et vingt d'élévation.

L'édifice est de plain-pied, bâti en pierre de grès, et doit remonter à la même époque que Bassette. Quoiqu'il n'y ait rien de particulièrement remarquable, ce qui est resté debout des tours et des galeries n'en indique pas moins un travail imposant, beaucoup de goût dans l'ensemble, d'habileté dans la construction et d'art dans les détails. Ce monument, de même que tous ceux de la province d'Ongkor, contraste autant, par la nature de ses matériaux, avec les constructions de briques et de faïence de l'architecture siamoise, qu'avec les fragiles et puérils monuments de l'art chinois.

Banone devait être un temple; on voit encore dans la cour centrale, et aux deux petites tours opposées qui sont reliées par une galerie, un grand nombre d'énormes idoles bouddhiques, probablement aussi anciennes que l'édifice lui-même, et en-

tourées d'une infinité d'autres petites divinités qui paraissent dater de toutes les époques.

Au pied du mont voisin se trouve une profonde caverne aux voûtes élevées, sombres, et aux blocs calcaires desquelles pendent de belles stalactites. On n'y pénètre qu'en rampant l'espace de plusieurs mètres. Comme l'eau qui découle de ces stalactites est regardée comme sainte par les Cambodgiens, qui lui attribuent, entre autres vertus et propriétés, celle de posséder la connaissance du passé, du présent et de l'avenir, et d'en réfléchir les images comme une glace, les dévots s'y rendent encore de temps en temps en pèlerinage pour demander à ces eaux de leur rendre la santé ou de jeter des lumières sur leur sort ou celui du pays, et pour adresser quelques prières aux nombreuses idoles que l'on trouve partout éparses dans les anfractuosités des rochers ou entassées sur le sol.

Le temple de Wat-Êk se trouve dans la direction opposée à celle de Banone, et à deux lieues de Battambâng. C'est un édifice assez bien conservé, probablement de l'âge du précédent.

XVIII

Province d'Ongkor. — Notions préliminaires. — Ongkor. — Ville, temple, palais et pont.

Après avoir visité les ruines dont nous venons de parler, le 20 janvier, au lever de l'aurore, M. Sylvestre et moi nous partîmes pour Ongkor, situé au nord-est du lac, et le 22 nous arrivâmes à l'embouchure d'un petit cours d'eau que dans la saison des pluies nous aurions pu remonter presque jusqu'à la nouvelle ville.

A deux milles au-dessus de son embouchure, nous quittâmes notre bateau pour suivre pendant un peu plus d'une heure une ancienne chaussée encore praticable, et nous traversâmes une longue plaine aride, sans arbres, sablonneuse et couverte de hautes herbes.

Au sud, elle est bordée par la chaîne de montagnes des Somrais, qui est une ramification de celle de Kôrat; à l'ouest, par le joli mont Chrôme, dans le voisinage duquel on voit de loin une haute tour en pierres qui est avec la chaussée le premier vestige

que l'on trouve de l'ancienne civilisation de ces lieux.

Arrivés à Ongkor, nous fîmes halte dans un petit caravansérail à moitié détruit par les voyageurs de toute espèce, qui en ont arraché tout ce qu'ils ont pu de bois pour faire cuire leur riz. Le Cambodgien n'est pas hospitalier, et il n'admet que rarement un étranger dans son intérieur; s'il le fait, ce n'est que pour un temps très-limité, contrairement aux usages des pays voisins.

Nokhor ou Ongkor était la capitale de l'ancien royaume du Cambodge, ou de Khmer, si fameux autrefois parmi les grands États de l'Indo-Chine, que la seule tradition encore vivante dans le pays rapporte qu'il comptait cent vingt rois tributaires, une armée de cinq millions de soldats, et que les bâtiments du trésor royal couvraient à eux seuls un espace de plusieurs lieues.

Dans la province qui a conservé le même nom et qui est située à l'est du grand lac Touli-Sap, vers le quatorzième degré de latitude et le cent deuxième de longitude à l'orient de Paris, se trouvent des ruines si imposantes, fruit d'un travail tellement prodigieux, qu'à leur aspect on est saisi de la plus profonde admiration, et que l'on se demande ce qu'est devenu le peuple puissant, civilisé et éclairé, auquel on pourrait attribuer ces œuvres gigantesques.

Un de ces temples surtout, qui figurerait avec honneur à côté de nos plus belles basiliques, et qui l'emporte pour le grandiose sur tout ce que l'art des Grecs ou des Romains a jamais édifié, fait un contraste étonnant et pénible avec le triste état de bar-

barie dans lequel est plongé ce qui reste des descendants du grand peuple, auteur de ces constructions.

Malheureusement le temps qui ne respecte rien, les invasions de barbares venus de tous les points de l'horizon, et dernièrement les Siamois modernes, peut-être aussi les tremblements de terre, ont bouleversé la plus grande partie de ces somptueux monuments. L'œuvre de destruction continue même pour ceux qui s'élèvent encore, imposants et majestueux, à côté d'amas de décombres, et c'est en vain que l'on cherche d'autres souvenirs historiques de tous les rois qui ont dû se succéder sur le trône de l'*auguste royaume Maha-Nokhor-Khmer*, que celui d'un roi lépreux auquel quelques-uns attribuent la fondation du grand temple. Tout le reste est totalement oublié; les quelques inscriptions qui couvrent certaines parois sont indéchiffrables pour les lettrés du pays, et lorsque l'on interroge les indigènes sur les fondateurs d'Ongkor-Wat, ils font invariablement une de ces quatre réponses : « C'est l'ouvrage du roi des anges, Pra-Enn, » ou bien : « C'est l'œuvre des géants, » ou encore : « On doit ces édifices au fameux roi lépreux, » ou enfin : « Ils se sont créés d'eux-mêmes. »

Un travail de géants ! L'expression certainement serait juste si on l'employait au figuré pour parler de ces travaux prodigieux dont la vue seule peut donner une juste idée, et dans lesquels la patience, la force et le génie de l'homme semblent s'être surpassés, afin de confondre l'imagination et laisser des preuves de leur puissance aux générations futures.

Chose étrange, cependant, aucun de ces monu-

ments ne semble avoir été créé en vue de servir d'habitation ; tous semblent porter le cachet des idées du bouddhisme. Dans le palais même, statues et bas-reliefs ne représentent que des sujets exclusivement civils ou religieux; c'est une suite de rois entourés de leurs femmes, la tête et le corps chargés d'ornements, tels que bracelets et colliers, et vêtus d'un étroit langouti.

Partout, d'ailleurs, on découvre des monceaux de débris de porcelaine et de poterie, beaucoup d'ornements, des instruments de fer, des lingots d'argent, pareils à ceux en usage comme monnaie en Cochinchine et appelés *naines*, mais beaucoup plus gros.

Les naines actuelles pèsent trois cent soixante-dix-huit grammes.

Ce qui a pu faire choisir cette localité de préférence à d'autres peut-être plus avantageuses sous bien des rapports, c'est sans doute la position centrale qu'elle occupe; car le minerai d'or dont nous avons reconnu l'existence dans une roche de quartz du voisinage ne doit entrer que pour peu dans ce choix, je le suppose du moins.

Située à quinze milles du grand lac, dans une plaine en grande partie sablonneuse et aride, sous tous les rapports en un mot, à moins que la nature du terrain n'ait changé, la métropole d'un grand empire aurait trouvé sur les rives du grand fleuve un emplacement plus abondant en ressources, et offrant surtout des communications faciles.

Quoique sans la moindre prétention en science architecturale, non plus qu'en archéologie, j'essayerai cependant de décrire ce que j'ai vu et senti à Ongkor,

dans le seul espoir de contribuer, selon mes faibles capacités, à enrichir d'un nouveau champ le terrain de la science, et d'attirer sur une scène nouvelle l'attention des savants qui font de l'Orient l'objet de leurs études spéciales.

Nous commencerons notre étude par le temple d'Ongkor, qui est le plus beau et surtout le mieux conservé de tous ces monuments; c'est aussi le premier qui sourit au voyageur, lorsqu'il arrive d'Ongkor la neuve, lui fait oublier les fatigues du voyage, le transporte d'admiration et le remplit d'une joie bien plus vive encore que ne le ferait la rencontre de la plus riante oasis au milieu du désert. Subitement, et comme par enchantement, on se croit transporté de la barbarie à la civilisation, des profondes ténèbres à la lumière.

Avant d'aller plus loin, toutefois, nous sentons le besoin d'exprimer ici notre profonde gratitude envers le digne missionnaire de Battambâng, M. l'abbé E. Sylvestre, qui, avec une complaisance sans bornes et une ardeur infatigable, a daigné nous accompagner depuis sa résidence, nous guider partout au milieu des épaisses forêts qui couvrent une partie des ruines, et auquel nous devons d'avoir pu recueillir bon nombre de matériaux dans un espace de temps assez court.

Lorsque de Battambâng on se rend à Ongkor, après avoir coupé le grand lac, de l'un à l'autre des cours d'eau qui traversent ces deux localités, on s'engage dans un ruisseau que l'on remonte l'espace de deux milles dans la saison sèche, puis on arrive à un endroit où il s'élargit quelque peu

et forme un petit bassin naturel qui tient lieu de port. De là une chaussée en terre, assez élevée, praticable encore et qui s'étend jusqu'à la limite que les eaux atteignent à l'époque de l'inondation annuelle, c'est-à-dire sur un espace de trois milles, conduit à Ongkor la *neuve*, bourgade insignifiante, chef-lieu de la province actuelle et située à quinze milles au nord-nord-ouest des bords du lac.

Le vice-roi de la province de Battambâng se trouvait à Ongkor au moment de notre visite ; il venait de recevoir l'ordre du gouvernement siamois d'enlever un des plus petits, mais en même temps un des plus jolis monuments d'Ongkor et de le transporter à Bangkok.

Nous trouvâmes dans la personne du gouverneur d'Ongkor un homme beaucoup plus affable et beaucoup mieux élevé sous tous les rapports que celui de Battambâng. Je lui offris pour tout présent un pain de savon, et M. Sylvestre deux feuilles lithographiées représentant des militaires français, et nous fûmes aussitôt dans les bonnes grâces de Son Excellence.

Il s'approcha de moi et passa sa main dans ma barbe avec une sorte d'admiration.

« Que dois-je faire pour faire croître la mienne ainsi? dit-il. Je désirerais en avoir une pareille. Ne connaîtriez-vous pas un moyen pour la faire pousser ? »

Enfin il nous promit un chariot pour faire conduire nos bagages à Ongkor-Wat, ainsi qu'une lettre pour nous recommander au chef du district et lui ordonner de nous accorder tout ce que nous lui demanderions.

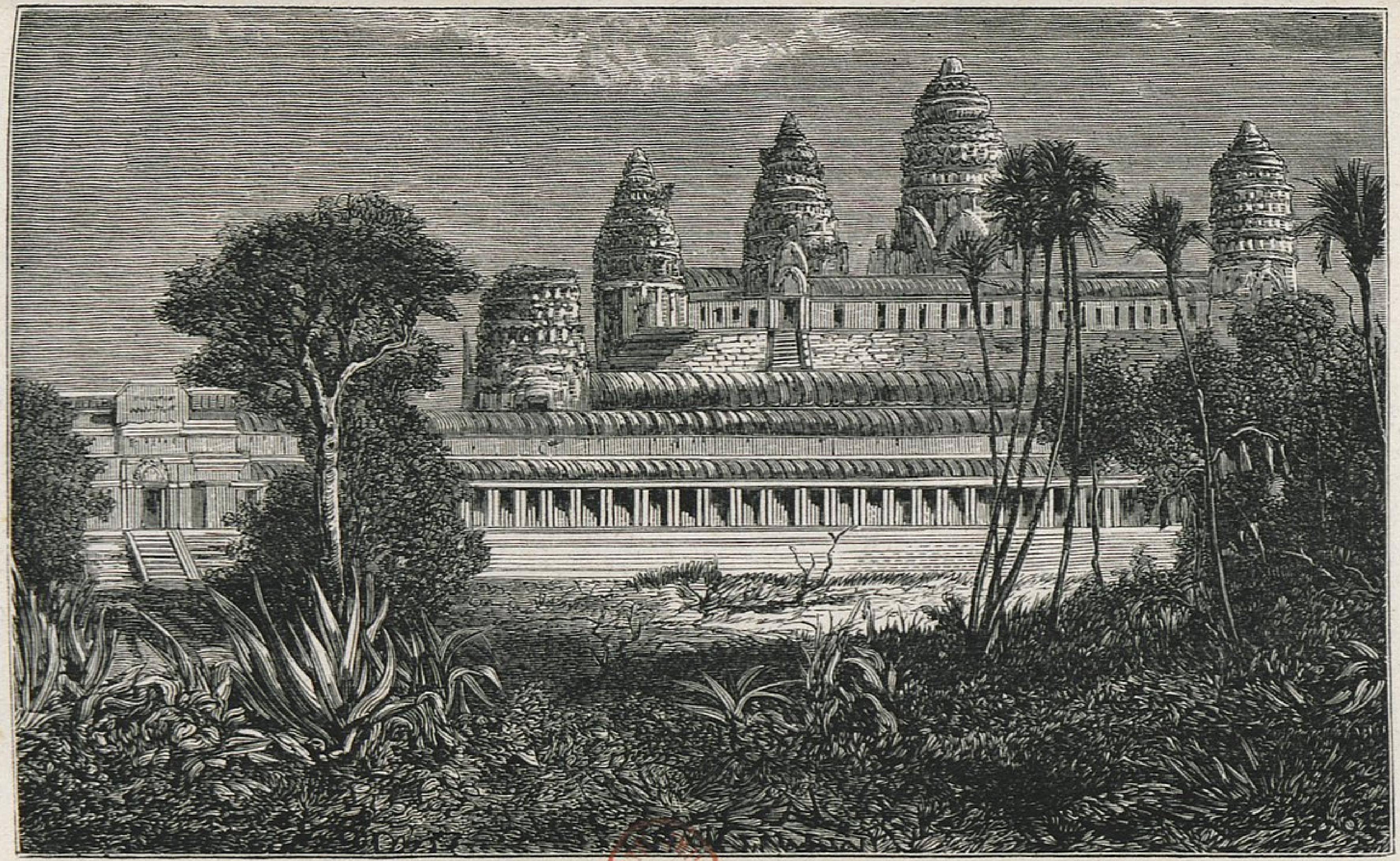
Le lendemain, nous nous mîmes en route. Nous traversâmes d'abord le chef-lieu moderne qui ne compte pas beaucoup plus de mille habitants, tous cultivateurs, et à l'extrémité duquel se trouve un fort d'un mille carré : c'est une muraille crénelée, construite en beaux blocs de concrétions ferrugineuses tirées des ruines. Enfin, après trois heures de marche dans un sentier couvert d'un lit profond de poussière et de sable fin qui traverse une forêt touffue, nous débouchâmes tout à coup sur une belle esplanade pavée d'immenses pierres bien jointes les unes aux autres, bordée de beaux escaliers qui en occupent toute la largeur et ayant à chacun de ses quatre angles deux lions sculptés dans le granit.

Quatre larges escaliers donnent accès sur cette plate-forme.

De l'escalier nord, qui fait face à l'entrée principale, on longe pour se rendre à cette dernière une chaussée longue de deux cent trente mètres, large de neuf, couverte ou pavée de larges pierres de grès et soutenue par des murailles excessivement épaisses.

Cette chaussée traverse un fossé d'une grande largeur qui entoure le bâtiment, et dont le revêtement, qui a trois mètres de hauteur sur un mètre d'épaisseur, est aussi formé de blocs de concrétions ferrugineuses, à l'exception du dernier rang, qui est en grès, et dont chaque pierre a l'épaisseur de la muraille.

Épuisés par la chaleur et une marche pénible dans un sable mouvant, nous nous disposions à nous reposer à l'ombre des grands arbres qui ombragent



Façade septentrionale d'Ongkor-wat. (P. 192).

l'esplanade, lorsque, jetant les yeux du côté de l'est, je restai frappé de surprise et d'admiration.

Au-delà d'un large espace dégagé de toute végétation forestière s'élève, s'étend une immense colonnade surmontée d'un faîte voûté et couronnée de cinq hautes tours. La plus grande surmonte l'entrée, les quatre autres les angles de l'édifice; mais toutes sont percées, à leur base, en manière d'arcs triomphaux. Sur l'azur profond du ciel, sur la verdure intense des forêts de l'arrière-plan de cette solitude, ces grandes lignes d'une architecture à la fois élégante et majestueuse me semblèrent, au premier abord, dessiner les contours gigantesques du tombeau de toute une race morte!

Les ruines de la province de Battambâng, quoique splendides, ne peuvent donner une idée de celles-ci, ni même laisser supposer rien qui en approche.

En effet, peut-on s'imaginer tout ce que l'art architectural a peut-être jamais édifié de plus beau, transporté dans la profondeur de ces forêts, dans un des pays les plus reculés du monde, sauvage, inconnu, désert, où les traces des animaux sauvages ont effacé celles de l'homme, où ne retentissent guère que le rugissement des tigres, le cri rauque des éléphants et le brame des cerfs.

Nous mîmes une journée entière à parcourir ces lieux, et nous marchions de merveille en merveille, dans un état d'extase toujours croissant.

Ah! que n'ai-je été doué de la plume d'un Chateaubriand ou d'un Lamartime, ou du pinceau d'un Claude Lorrain, pour faire connaître aux amis des arts combien sont belles et grandioses ces ruines

peut-être incomparables, seuls vestiges d'un peuple qui n'est plus et dont le nom même, comme celui des grands hommes, artistes et souverains qui l'ont illustré, restera probablement toujours enfoui sous la poussière et les décombres.

J'ai déjà dit qu'une chaussée traversant un large fossé revêtu d'un mur de soutènement très-épais conduit à la colonnade, qui n'est qu'une entrée, mais une entrée digne du grand temple. De près, la beauté, le fini et la grandeur des détails l'emportent de beaucoup encore sur l'effet gracieux du tableau vu de loin et sur celui de ses lignes imposantes.

Au lieu d'une déception, à mesure que l'on approche, on éprouve une admiration et un plaisir plus profonds. Ce sont tout d'abord de belles et hautes colonnes carrées, tout d'une seule pièce; des portiques, des chapiteaux, des toits arrondis en coupoles; le tout construit en gros blocs admirablement polis, taillés et sculptés.

A la vue de ce temple, l'esprit se sent écrasé, l'imagination surpassée; on regarde, on admire, et, saisi de respect, on reste silencieux; car où trouver des paroles pour louer une œuvre architecturale qui n'a peut-être pas, qui n'a peut-être jamais eu son équivalent sur le globe.

L'or, les couleurs ont presque totalement disparu de l'édifice, il est vrai; il n'y reste que des pierres; mais que ces pierres parlent éloquemment! Comme elles proclament haut le génie, la force et la patience, le talent, la richesse et la puissance des « Kmer-dôm » ou Cambodgiens d'autrefois!

Qui nous dira le nom de ce Michel-Ange de



Pavillon central d'Ongkor-wat. (P. 194).

BIBLIOTH. IMPÉRIALE

l'Orient qui a conçu une pareille œuvre, en a coordonné toutes les parties avec l'art le plus admirable, en a surveillé l'exécution de la base au faîte, harmonisant l'infini et la variété des détails avec la grandeur de l'ensemble et qui, non content encore, a semblé chercher partout des difficultés pour avoir la gloire de les surmonter et de confondre l'entendement des générations à venir !

Par quelle force mécanique a-t-il soulevé ce nombre prodigieux de blocs énormes jusqu'aux parties les plus élevées de l'édifice, après les avoir tirés de montagnes éloignées, les avoir polis et sculptés?

Lorsqu'au soleil couchant mon ami et moi nous parcourions lentement la superbe chaussée qui joint la colonnade au temple, ou qu'assis en face du superbe monument principal, nous considérions, sans nous lasser jamais ni de les voir ni d'en parler, ces glorieux restes d'une civilisation qui n'est plus, nous éprouvions au plus haut degré cette sorte de vénération, de saint respect que l'on ressent auprès des hommes de grand génie ou en présence de leurs créations.

Mais en voyant, d'un côté, l'état de profonde barbarie des Cambodgiens actuels, de l'autre, les preuves de la civilisation avancée de leurs ancêtres, il m'était impossible de voir dans les premiers autre chose que les descendants de Vandales, dont la rage s'était exercée sur les œuvres du peuple fondateur, et non la postérité de celui-ci.

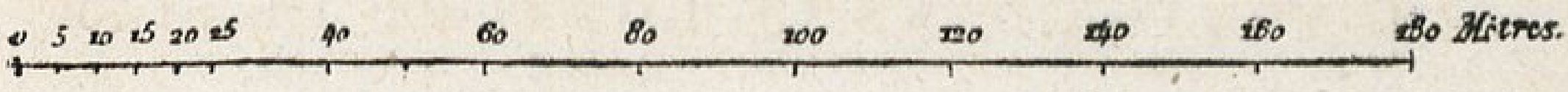
Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir évoquer alors une des ombres de ceux qui reposent sous cette terre, et écouter l'histoire de leur longue ère de paix

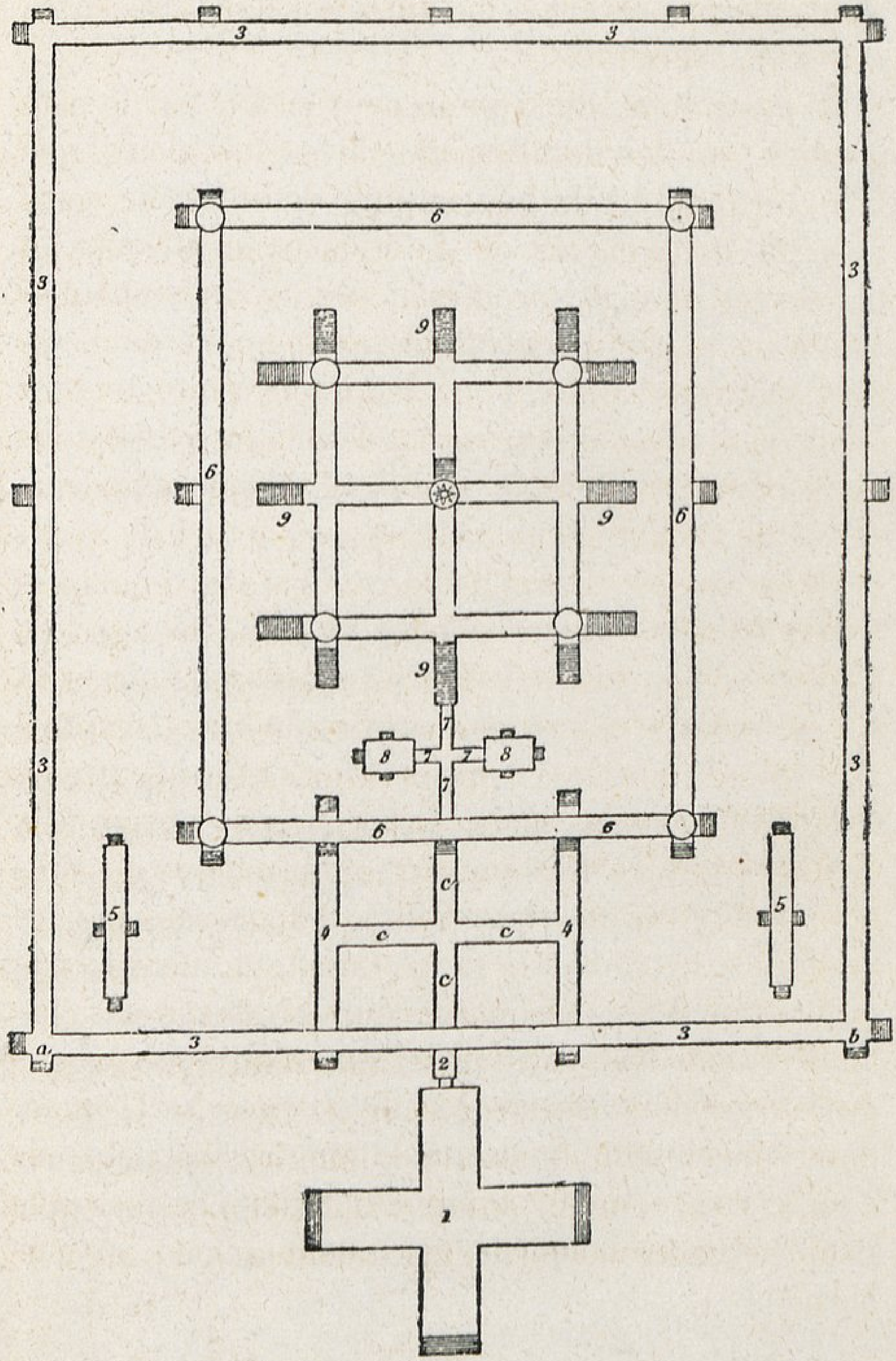
suivie sans doute de longs malheurs ! Que de choses n'eût-elle pas révélées qui resteront toujours ensevelies dans l'oubli !

Ce monument, ainsi qu'on peut le voir par le plan général, qui en donnera une idée plus claire que la description technique la plus détaillée, se compose de deux carrés de galeries concentriques et traversées à angle droit par des avenues aboutissant à un pavillon central, couronnement de l'édifice, saint des saints, pour lequel l'architecte religieux semble avoir réservé les détails les plus exquis de son ornementation. Dans ce tabernacle, une statue de Bouddha, présent du roi actuel de Siam, trône encore, desservie par de pauvres talapoins dispersés dans la forêt voisine, et attire de loin en loin à ses pieds quelques fidèles pèlerins. Mais que sont ces dévotions comparées aux solennités d'autrefois, alors que les princes et rois de l'extrême Orient venaient en personne rendre hommage à la divinité tutélaire d'un puissant empire ; que des milliers de prêtres couvraient de leurs processions les gradins et les terrasses de ce temple immense ; que du haut de ses vingt-quatre coupoles le son des cloches répondait au carillon des innombrables pagodes de la capitale voisine ; de cette *Ongkor la Grande,* dont l'enceinte de quarante kilomètres de pourtour a pu, certes, contenir autant d'habitants que les plus peuplées métropoles de l'Occident ancien ou moderne !

Plan du temple d'Ongkor.

Echelle en mètres.





1 Esplanade en forme de croix menant au portique d'entrée 2. — 3 Galerie extérieure. — *4* et *c* Péristyle entre les deux galeries. — 5 Pavillons. — 6 Galerie intérieure. — 9 Terrasse élevée portant le pavillon central.

(P. 196.)

XIX

Ruines de la province d'Ongkor. — Mont Ba-Khêng.

A deux milles et demi au nord d'Ongkor-Wat, sur le chemin même qui conduit à la ville, un temple a été élevé au sommet du mont Ba-Khêng, à cent mètres à peu près de hauteur.

Au pied du mont, au milieu des arbres, s'élèvent deux magnifiques lions, hauts de deux mètres vingt centimètres; chacun d'eux, avec son piédestal, est monolythe.

Des escaliers en partie détruits conduisent au sommet du mont, d'où l'on jouit d'une vue si étendue et si belle, que l'on n'est pas surpris que ce peuple qui a montré tant de goût dans la disposition des magnifiques édifices, dont nous cherchons à donner une idée, ait couronné cette cime d'un splendide monument.

D'un côté, l'œil, après avoir plongé sur la plaine boisée et contemplé le temple pyramidal d'Ongkor et sa riche colonnade, autour desquels ondule le

feuillage des cocotiers et des palmiers, va se perdre à l'horizon sur les eaux du grand lac, mais non sans s'être arrêté encore un moment sur une nouvelle ceinture de forêts et sur un petit mont dénudé nommé Crôme qui est au-delà de la nouvelle ville.

Du côté opposé se déroule la longue chaîne de montagnes qui a fourni, dit-on, les riches carrières d'où l'on a extrait tant de beaux blocs de grès ; puis un peu plus à l'ouest et toujours au milieu d'épaisses forêts qui en dérobent une partie, un joli petit lac apparaît comme un ruban d'azur étendu sur un tapis de verdure.

Cette belle nature est aussi muette et déserte aujourd'hui qu'elle devait être vivante et animée autrefois ; le cri des animaux sauvages et le chant d'un petit nombre d'oiseaux troublent presque seuls ces profondes solitudes.

Triste fragilité des choses humaines! Que de siècles, de générations se sont succédés ici, dont rien probablement ne nous dira jamais l'histoire; que de richesses et de trésors d'art demeureront à jamais enfouis sous ces ruines; que d'hommes illustres, artistes, souverains, guerriers, dont les noms dignes de passer à la postérité ne sortiront jamais de l'épaisse couche de poussière qui recouvre leur tombeau.

Tout le sommet du mont est couvert d'une croûte de calcaire qui a été taillé de manière à offrir une vaste surface plane. A des espaces réglés, se trouvent quatre rangs de trous carrés assez profonds et en face les uns des autres; dans quelques-uns sont encore debout des colonnes carrées également, qui

devaient supporter deux toitures, et former une galerie conduisant de l'escalier à l'édifice principal et dont deux bras transversaux reliaient également quatre tours avancées. Ces dernières sont construites, partie en brique, partie en grès. A en juger par le travail des détails, et surtout par l'état de vétusté de la pierre qui se réduit en poussière sous les doigts en maints endroits à l'extérieur, cet édifice aurait une origine de beaucoup antérieure à celle de quelques autres monuments; l'art était alors dans son enfance comme la science; les difficultés étaient surmontées, mais on voit que ce n'était pas sans de grands efforts de travail et d'intelligence. Le goût était déjà grand et beau, mais le génie, la volonté et la force faisaient un peu défaut; en un mot, le temple du mont Bà-Khêng paraît avoir été un des préludes de cette civilisation perdue, comme Ongkor-Wat en aurait été plus tard le couronnement.

A six ou sept kilomètres au nord-ouest du temple, gisent les ruines d'Ongkor-Thôm, l'ancienne capitale. Un bout de chaussée, en partie détruite, cachée sous un épais lit de sable et de poussière et traversant un large fossé bordé de débris de pierres, de blocs, de colonnes, de lions et d'éléphants, conduit à la porte de la ville, qui a la forme et les proportions d'un arc de triomphe.

Ce monument, assez bien conservé, est composé d'une tour centrale haute de dix-huit mètres, entourée de quatre tourelles et flanqué de deux tours avec galeries se reliant ensemble.

Au sommet se trouvent placées quatre énormes têtes dans le goût égyptien.

Tout le reste est chargé de sculptures. Le pied de la grande tour est percé d'une voûte qui permet le passage aux chars, et de chaque côté de laquelle on a ménagé dans les murs deux ouvertures pour les portes et les escaliers qui font communiquer les tours entre elles et avec les murailles. L'édifice tout entier est construit en pierre de grès. La grande muraille d'enceinte s'étendant à droite et à gauche de la porte, est formée de blocs de concrétions ferrugineuses.

Cette muraille a près de vingt-quatre milles de développement; sa largeur est de trois mètres quatre-vingts centimètres. Haute de sept mètres, elle sert d'appui à un glacis qui, partant presque du sommet, s'étend sur une distance de quinze mètres de sa base.

Aux quatre points cardinaux se trouvent des portes pareilles; le côté de l'est en compte deux.

Dans cette vaste enceinte, aujourd'hui couverte de toute part d'une forêt presque impénétrable, on découvre à chaque pas des édifices plus ou moins ruinés, mais qui tous témoignent de la splendeur de l'antique cité.

En quelques endroits effondrés par les pluies ou creusés par les mineurs qui recherchent sans doute des trésors enfouis sous ces décombres, on voit, sous une épaisse couche d'humus, des lits, épais d'un mètre, entièrement formés de porcelaine et de poterie.

Trois murs d'enceinte assez éloignés les uns des autres et bordés chacun d'un fossé, entourent ce qui reste du palais des anciens rois.

Dans la première enceinte sont deux tours re-

liées par des galeries, et qui forment de quatre côtés comme un arc de triomphe. Les murs sont bâtis en concrétions ferrugineuses dont chaque gros bloc forme sur sa longueur l'épaisseur du mur; les tours et les galeries sont en grès comme dans les édifices précédents.

A une centaine de mètres de l'angle formé par le côté nord du mur d'enceinte se trouve un singulier édifice consistant en deux hautes terrasses carrées avec angles rentrants, et reliées au mur d'enceinte par une autre muraille; le tout est ruiné à demi.

Dans une cavité creusée récemment par des mineurs sont de gros blocs travaillés et sculptés qui remplissent l'intérieur et paraissent provenir de la partie supérieure de la muraille, qui se serait écroulée.

Les murs, encore intacts, sont couverts sur toutes leurs parois de bas-reliefs, formant quatre séries superposées et dont chacune représente un roi assis à l'orientale, les mains reposant sur la poignée d'un poignard, et ayant à ses côtés une cour de femmes. Toutes ces figures sont chargées d'ornements, tels que pendants d'oreilles excessivement longs, colliers et bracelets. Elles n'ont pour costume qu'un léger langouti, et toutes ont la tête surmontée d'une coiffure terminée en pointe que l'on dirait composée de pierreries, de perles et d'ornements d'or et d'argent. Les bas-reliefs d'un autre côté représentent des combats; on y remarque des enfants portant la chevelure longue, nouée en torchon, ainsi que l'étroit langouti des sauvages de l'est.

Toutes ces figures le cèdent cependant en beauté

à la statue dite du *roi lépreux*, dont la tête, type admirable de noblesse, de régularité, aux traits fins, doux et au port altier, a dû être l'œuvre du plus habile des sculpteurs d'une époque qui en comptait un grand nombre doués d'un rare talent. Une moustache fine recouvre la lèvre supérieure, et une longue chevelure bouclée retombe sur les épaules; mais tout le corps est nu et n'est recouvert d'aucun ornement.

Un pied et une main ont été brisés.

Le type de cette statue est essentiellement celui des Arians de l'Inde antique; cette circonstance, jointe au caractère d'une portion du moins des bas-reliefs des temples et des palais d'Ongkor, et qui semblent inspirés de la mythologie et des combats chantés dans le Ramayâna, nous reporte à la plus haute civilisation de l'Inde, à l'époque qui a précédé la scission de ses croyances et les luttes de dix siècles entre le brahmanisme et le bouddhisme. Toujours est-il que la tradition locale confond l'original de cette statue avec le fondateur d'Ongkor.

Cette ville garde encore, dans son voisinage, de la supériorité de ses premiers architectes sur tous ceux de l'Indo-Chine moderne, un témoignage non moins irrécusable que ses temples et que ses palais. C'est un pont de très-ancienne date, en assez bon état de conservation, sauf le parapet et une partie du tablier qui ne représentent plus aux yeux qu'un amas de ruines en désordre. Les piles, les arches et les voûtes qui les forment, construites dans le même système que les toits en voûte des temples, restent encore debout. Les piles sont formées de



Statue du roi Lépreux. (P. 202).

blocs de grès, les uns longs, les autres carrés posés en assises régulières; on en voit quelques-uns qui sont sculptés et qui, s'ils n'ont pas été pris à d'autres monuments, devaient être des rebuts rejetés à cause de quelques défauts, car ils sont souvent posés à contre-sens.

Ce pont, avec ses quatorze arches étroites, peut avoir quarante-deux à quarante-trois mètres de long et quatre à cinq mètres de large.

La rivière, au lieu de passer sous les arches, coule maintenant à côté, son lit ayant été modifié depuis la construction du pont par les sables qu'elle charrie, et qui se sont accumulés au pied des arches et autour des pierres éboulées, de manière à cacher la moitié des premières.

Sous le pont même, il y a très-peu de sable.

Il devait servir à faire communiquer la cité d'Ongkor la Grande avec la haute et large chaussée qui, coupant la province de l'ouest à l'est sur un espace d'une trentaine de milles, se dirige ensuite vers le sud.

Presque chaque ruine, sur ce sol bouleversé, est riche en inscriptions gravées en divers caractères dont les uns ont été employés plus fréquemment que les autres. Les caractères les plus usités parmi les Cambodgiens sont ceux de l'alphabet pali; mais personne, à Siam ou au Cambodge, n'a encore pu traduire ces inscriptions, quoiqu'on puisse les distinguer facilement. Les naturels prétendent qu'il y a une clé à trouver pour déchiffrer ces caractères; mais ils ne l'ont pas encore découverte. Ils montrent une pierre qu'ils pré-

tendent communiquer sous terre jusqu'à la mer ; ils affirment que, lorsque les vagues sont hautes, la pierre remue; leurs connaissances géologiques ne sont pas assez avancées pour qu'ils puissent expliquer ce fait. A trois jours de distance de Ongkor, on voit, suivant les récits des indigènes, les ruines de trois autres cités à côté d'un vaste sanctuaire, et de tous les côtés il existe des vestiges d'édifices qui prouvent que cette contrée, aujourd'hui déserte, a été autrefois très-peuplée et très-florissante. Il y a peu de nations qui présentent un contraste aussi étonnant que le Cambodge, entre la grandeur de leur passé, arrivée au point le plus culminant, et l'abjection de leur barbarie actuelle. On n'en rencontrerait aujourd'hui aucune autre aussi complétement privée de souvenirs, de traditions, de documents quelconques sur son histoire. A part les récits fabuleux des historiens chinois et quelques légendes plus probablement composées par les prêtres qui dominent les esprits de ce peuple superstitieux, que transmises de génération en génération, le monde ne possède aucune relation sur ce pays autrefois si puissant, aujourd'hui si dégradé.

Le roi actuel du Cambodge a prétendu avoir trouvé des documents assez positifs pour pouvoir établir l'histoire d'Ongkor jusqu'à une époque qui précède l'ère chrétienne; il y a quelques années, en interdisant la monnaie sphérique pour la remplacer par une monnaie plate, il saisit l'occasion de perpétuer le souvenir d'Ongkor-Wat et de sa grandeur, en faisant représenter une vue de l'édifice sur la monnaie. Le souverain régnant de Siam, qui a été

pendant plusieurs années chef d'un temple, et qui porte un grand intérêt à cette question, soit à cause des associations d'idées de son ancienne profession, soit parce que le fondateur de sa dynastie était originaire de Cambodge, assure que toute l'histoire de l'Inde au-delà du Gange, remontant à plus de quatre cents ans, est indigne de foi et remplie de fables ridicules. Dans un des livres canoniques bouddhistes, le Cambodge, cité comme la seizième des seize nations les plus puissantes de la terre, est signalé comme un pays où les idées libérales ont un grand essor, car on n'y connaît ni aristocratie ni servitude héréditaire. Suivant le même document, ce serait au troisième siècle de l'ère chrétienne qu'aurait vécu le fondateur d'Ongkor-Wat. Il s'appelait Bua-Sivisithiwong ; le premier, il a fait venir des prêtres bouddhistes du Ceylan dans son pays, importation qui s'est souvent renouvelée depuis. Ces exilés volontaires apportèrent avec eux leurs livres dogmatiques, et, dans le but de préserver ces documents sacrés, le roi fit construire tout exprès un monument de pierre où l'on prétend qu'ils sont restés intacts. Ces livres étaient faits avec les matériaux ordinaires à cette époque, des feuilles de palmiers.

« Et vous pensez qu'ils dureraient encore ? »

Telle a été l'observation du roi actuel, lorsqu'on lui a rapporté cette circonstance. Cette réponse indique le doute : elle est, jusqu'à plus ample informé, le dernier mot de la science sur le sujet en question. Voici maintenant la légende :

Bua-Sivisithiwong était, nous pouvons dire heu-

reusement, un lépreux, et c'est pour obtenir des dieux la santé qu'il fit bâtir ce temple. Cette œuvre achevée, le roi n'étant pas guéri, perdit confiance dans ses divinités et recourut aux soins des simples mortels. Il fit donc une proclamation et offrit une grande récompense à celui qui pourrait le guérir. Ce qui eut lieu à cette époque est laissé aux conjectures de chacun; mais s'il ne s'est pas alors trouvé plus qu'aujourd'hui au Cambodge et à Siam d'hommes capables de guérir cette maladie, nous ne nous en étonnerons pas. Seul, un brahmane illustre, djogui ou fakir, osa entreprendre cette cure. Il croyait fermement aux effets de l'hydropathie; mais il préférait que le liquide fût en état d'ébullition et proposa à son client royal de le tremper dans un bain d'eau-forte, liquide assez corrosif. Le roi hésitant naturellement devant un pareil procédé, exprima le désir de voir d'abord faire l'expérience sur uh tiers; mais personne ne se présenta pour la subir, et le fakir proposa de la tenter sur un criminel. Le roi qui au fond était jaloux du pouvoir surnaturel du brahmane, lui demanda s'il voulait essayer sur lui-même. « Je le veux bien, répliqua le fakir, si Votre Majesté veut me promettre solennellement de jeter sur moi une certaine poudre que je vais vous laisser. » Le roi promit, et le malheureux médecin, trop crédule, entra dans la chaudière bouillante. Le roi lépreux la fit enlever et jeter avec celui qu'elle contenait dans le fleuve.

C'est, dit-on, cette trahison qui a amené sur cette ville la décadence et la ruine.

D'après une autre légende d'égale valeur, sur

l'emplacement du lac Touli-Sap, s'étendait autrefois une plaine fertile, au milieu de laquelle florissait une superbe cité. Un roi, pour s'amuser, élevait de petites mouches, tandis que le *gourou* ou instituteur des jeunes princes, ses fils, élevait lui-même des araignées. Il arriva qu'une des araignées mangea les mouches du roi, qui entra dans une grande colère et fit mettre le précepteur à mort. Ce dernier s'envola dans les airs, maudissant le roi et sa ville. A l'instant, la plaine fut submergée par le lac. La tradition ajoute que la statue de jaspe de Bouddha, qui est la gloire du temple, dans le palais du roi, à Bangkok, fut retrouvée, flottant à la surface du lac, entourée de lotus et portée par un yak ou bœuf thibétain.

Elle fut retirée de l'eau par les Siamois à Chieug-Rai, ville située au nord de Laos, et on construisit pour elle une pagode, autour de laquelle s'éleva plus tard la capitale actuelle du royaume de Siam.

Voilà les récits qu'inspire à la Clio de l'Indo-Chine l'aspect de monuments plus grandioses que ceux de Ninive et de Persépolis !

A cette pensée amère, à cette preuve ironique du néant des grandeurs humaines, que de fois me suis-je senti comme étreint par les rameaux de l'épaisse forêt qui encombre, presse, ensevelit les palais et les temples d'Ongkor, et quand le déclin du jour me surprenait au milieu de mes études et de mes réflexions, j'étais entraîné, comme un de mes devanciers en ce lieu, à comparer « les teintes que la nuit efface dans le paysage à celles de la vie des peuples quand la gloire et l'espérance cessent de lui prêter la magie de leurs couleurs. »

XX

Quelques remarques sur les ruines d'Ongkor et sur l'ancien peuple du Cambodge.

La connaissance du *sanscrit*, celle du *pali*, et de quelques langues modernes de l'Indoustan et de l'Indo-Chine, ainsi qu'une étude des inscriptions et bas-reliefs d'Ongkor, comparés avec un grand nombre d'épisodes des antiques poèmes héroïques de l'Inde, pourraient seules aider à trouver l'origine de l'ancien peuple du Cambodge, qui a laissé, d'une civilisation avancée, les imposants vestiges que nous venons d'admirer et celle du peuple supposé conquérant, qui, en lui succédant, paraît n'avoir su que détruire sans jamais rien édifier.

Jusqu'à ce que de savants archéologues se vouent à cette œuvre, il est probable que l'on n'établira que des systèmes contradictoires, et croulant les uns sous les autres.

Si donc, ne pouvant faire mieux pour le moment que des suppositions, nous nous permettons ici d'é-

mettre notre avis, c'est humblement et avec toute réserve.

Ongkor a été le centre, la capitale d'un État riche, puissant et civilisé, et nous ne craignons pas d'être contredit sur ce point par aucun de ceux qui auront étudié ses grands monuments dans nos imparfaites esquisses.

Or, tout État puissant et riche suppose nécessairement une production relativement grande et un commerce étendu. Tout cela pouvait-il réellement exister autrefois au Cambodge?

A cette première question, nous pouvons répondre avec assurance : Oui ! et tout cela existerait probablement encore, si le pays était gouverné par des lois sages, si le travail et l'agriculture étaient encouragés, honorés, au lieu d'y être méprisés et le peuple pressuré, si le gouvernement n'y exerçait pas un despotisme aussi absolu ; et surtout si, sur ce sol fécond, ne prévalait pas ce malheureux état d'esclavage qui y arrête tout développement, qui place l'homme au niveau de la brute, et qui l'empêche de produire au-delà de ses besoins, car plus il produit, plus il doit payer d'impôts [1].

La terre, dans la plupart de ses provinces anciennes ou actuelles, y est d'une fertilité surprenante ; le riz de la province de Battambâng est d'une qualité supérieure à celui de la basse Cochinchine ; les forêts recèlent partout des gommes précieuses, telles que la gomme-gutte, la gomme-laque, la cardamome et beaucoup d'autres, ainsi que des résines utiles.

[1] Ceci soit dit pour le Cambodge comme pour le Siam, car le premier est tributaire du second.

Ces mêmes forêts produisent des bois de tablet-terie et de construction incomparables. Les fruits et les légumes de toute espèce y abondent, et le gibier y est en profusion. Enfin, le grand lac à lui seul est une source de richesses pour une nation entière ; il est si rempli de poissons, qu'à l'époque des eaux basses on les écrase sous les embarcations ; le jeu des avirons est souvent gêné par leur nombre, et les pêches qu'y viennent faire tous les ans une foule d'entrepreneurs cochinchinois, sont littéralement des pêches miraculeuses.

La rivière de Battambâng ne fourmille pas moins d'êtres animés, et j'y ai vu prendre jusqu'à deux mille poissons, de diverses espèces, d'un coup de filet.

Il ne faut pas omettre non plus les nombreuses cultures qui feraient la richesse d'une nation et qui réussiraient ici au-delà des meilleures espérances. Avant toute autre, et celle qui aurait le plus de chance de succès, sous le double rapport de sa culture et de son placement, ce serait, comme je l'ai dit, celle du coton ; nous rangerons immédiatement après le caféier, le mûrier, le muscadier, le giroflier, l'indigo, le gingembre et le tabac ; toutes ces plantes, sur ce *sol négligé*, donnent déjà des produits reconnus d'une qualité supérieure. A l'heure qu'il est, on y plante suffisamment de coton pour en fournir toute la basse Cochinchine et en exporter même en Chine. La ré-colte de la seule petite île de Ko-Sutin, située dans le Mékong, s'élève à la charge de cent navires pour la part fournie par les planteurs fermiers du roi de Cambodge. Que ne ferait-on pas, si ces colonies appartenaient à un pays comme l'Angleterre, par

exemple, gouvernées comme le sont les colonies de cette grande nation.

Battambâng et Korat sont renommés pour leurs langoutis de soie au couleurs vives et variées, et dont la teinture est tirée des arbres du pays, comme la matière première est récoltée et tissée sur place.

Un coup d'œil sur la carte du Cambodge suffit pour faire voir qu'il communique — avec la mer par les nombreuses embouchures du Mé-Kong et les innombrables canaux de la basse Cochinchine, qui lui était autrefois soumise — avec le Laos et la Chine par le grand fleuve [1].

[1] L'article suivant du courrier de Saïgon, daté de septembre 1863, confirme tout à la fois la justesse de vue de feu Henri Mouhot, ainsi qu'une partie de ses prévisions et de ses espérances :

« ... L'amiral La Grandière, qui n'a cessé de montrer, depuis sa prise de possession du gouvernement de la Cochinchine, une activité qui s'étend sur tous les intérêts, vient de se rendre auprès du roi de Cambodge. Nous avions déjà quelques rapports avec ce souverain, ennemi déclaré de Tu-Duc, mais qui, tout en applaudissant aux échecs que nous infligions à celui-ci, paraissait éprouver pour nous plus d'effroi que de sympathie. Il s'agissait de dissiper cette méfiance et de lui prouver que nous sommes venus en Asie, non pour nous imposer par la violence, mais pour établir entre ces contrées lointaines et l'Occident des relations avantageuses aux uns et aux autres.

« Le voyage de l'amiral a amené le plus beau résultat que nous puissions souhaiter : un traité qui nous donne le protectorat du royaume de Cambodge. En vertu de ce traité, nous sommes dès maintenant en possession du droit de commercer dans cette vaste et riche contrée. Nous sommes autorisés à y exploiter ses immenses forêts *gratuitement*, si c'est pour le gouvernement français, et, moyennant une *redevance insignifiante*, si c'est pour le commerce privé. Nous instituons à Oudong un résident français. Ses fonctions sont

Toutes ces choses établies, de quel côté est venu le peuple primitif de ce pays?

confiées à un de nos compatriotes les plus au courant des mœurs de ces pays, un chirurgien de marine, qui exercera une double influence et par l'application de sa science chirurgicale et par ses relations diplomatiques. Une circonstance qu'il est bon de rappeler, c'est que le Cambodge est la seule contrée de l'extrême Occident où le christianisme ait toujours été toléré. L'évêque de ce vaste diocèse, Mgr Miche, assure qu'il n'a jamais eu à se plaindre de la conduite des mandarins, chefs de cantons.

« Le roi, moins réservé pour le représentant de la France que S. M. Tu-Duc, a reçu plusieurs fois l'amiral et s'est entretenu à diverses reprises avec lui en termes qui témoigneraient de plus de sincérité que nous n'en rencontrons chez son voisin.

« Ce souverain est installé et logé d'une manière qui rappelle assez exactement celle des grands rois nègres. Il n'a pas plus de vingt-cinq à vingt-six ans, offre le type de la race jaune, avec une expression de vive intelligence.

« Le groupe de maisons qui composent sa résidence, je n'ose dire son palais, est bâti sur pilotis, usage général dans le Cambodge. Le toit est couvert en paille, sauf quelques annexes couvertes d'ardoises, par un luxe royal ici. Ce monarque a plus de femmes que d'années; il n'en a pas moins de quarante, mais il n'a qu'un petit nombre d'enfants.

« La polygamie, dont le prince n'est pas le seul à user, est une des causes principales et fatales du chiffre restreint de la population sur un territoire aussi étendu et aussi favorisé par la nature.

« Un navire de guerre français surveille la capitale et les États du Cambodge.

« L'amiral La Grandière a visité avec une extrême intérêt et aussi en détail que possible les mines de la province d'Ongkor. Elles sont au-dessus de l'idée que l'on avait pu s'en faire, et de beaucoup supérieures à tout ce qu'on peut voir en Europe. Elles se trouvent à quinze milles du grand lac Touli, au milieu d'une forêt dont les arbres se font remarquer par leur élévation et par la régularité merveilleuse de leurs tiges. Le gisement en exploitation, irrégulier d'ailleurs, a neuf lieues de tour. Ces mines appartiennent au royaume de Siam, dont nous sommes devenus les voisins depuis notre installation dans la basse Cochinchine. »

Est-ce de l'Inde, ce berceau de la civilisation, ou de la Chine ?

La langue du Cambodgien actuel ne diffère pas de celle du Cambodgien d'autrefois ou du *Khmerdom*, comme on désigne dans le pays le peuple qui vit retiré au pied des montagnes et sur les plateaux ; et cette langue diffère trop de celle du Céleste Empire pour qu'on puisse s'arrêter à la dernière supposition.

On ne peut même pas admettre que le même flot qui porta une population à la Chine se soit étendu jusqu'ici. Mais que ce peuple primitif soit venu du nord ou de l'occident, par mer en suivant les côtes et en remontant les fleuves, ou par terre en descendant ces derniers, il semble qu'il y a dû avoir, bien avant notre ère, d'autres courants successifs, et, entre autres, ceux qui ont introduit dans le grand royaume de *Khmer* le bouddhisme, et qui y ont continué avec succès la propagande civilisatrice. Il semblerait qu'ensuite un nouveau courant aurait amené un peuple barbare, comme dans ces derniers siècles sont venus les Siamois, lequel aurait refoulé bien avant dans l'intérieur les premiers occupants, et se serait acharné sur la plupart de leurs monuments.

En tous cas, nous croyons que l'on peut sans exagération évaluer à plus de deux mille ans l'âge des plus vieux édifices d'Ongkor la Grande, et à peu près à deux mille celui des plus récents.

L'état de vétusté et de dégradation de plusieurs d'entre eux ferait plutôt supposer plus que moins, si, pour le plus grand nombre, qui paraissent être des temples, mais qui n'en étaient peut-être pas, on

était conduit à les supposer un peu postérieurs à l'époque de la séparation qui s'opéra dans les grands cultes de l'Inde, plusieurs siècles avant notre ère, et qui força à l'expatriation des milliers, des millions peut-être d'individus.

Tout ce que l'on peut dire du peuple actuel de la plaine du Cambodge, peuple cultivateur, qui montre encore un certain goût pour les arts dans les ornements de sculpture dont il orne les barques des riches et des puissants, c'est que, tant au physique qu'au moral, il n'a rien de caractéristique qu'un orgueil démesuré.

Il n'en est pas de même des sauvages de l'est que les Cambodgiens appellent encore leurs frères aînés; nous avons séjourné parmi eux pendant près de quatre mois, et, au sortir du Cambodge, il nous semblait avoir passé dans un pays comparativement civilisé. Une grande douceur, une certaine politesse, des convenances et même un goût de sociabilité, toutes choses qui pourraient bien être les germes perpétués d'une civilisation éteinte, nous ont frappé dans ces pauvres enfants de la nature, perdus depuis des siècles au millieu de leurs profondes forêts qu'ils croient être la plus grande partie du monde, et qu'ils chérissent au point que rien ne peut les en détacher.

En visitant les ruines d'Ongkor, nous avons été singulièrement étonnés de retrouver dans la plupart des bas-reliefs de leurs monuments des traits frappants de ressemblance avec le type du Cambodgien et celui de ces sauvages. Régularité du visage, longue barbe, étroit langouti, et, chose caractéristique, à peu près mêmes armes et mêmes instruments de musique.

Doué d'une oreille excessivement délicate et d'un goût extraordinaire pour la mélodie, ce sont les tribus des montagnes qui confectionnent les tam-tams de forme antique, très-prisés des peuples voisins, et qui ont une grande valeur. Ils marient, en les variant, les sons de plusieurs de ces instruments à celui d'une grosse caisse, et obtiennent une musique assez harmonieuse.

Leur usage est encore d'enterrer et non de brûler les morts, et l'on voit à Ongkor-Thôm des pierres telles que celles dont nous avons parlé, en mentionnant les esplanades qui se trouvent dans l'enceinte de la grande ville et qui ont l'air de mausolées.

L'écriture leur est inconnue; ils mènent par nécessité une vie un peu nomade, et toute tradition sur leur antiquité s'est éteinte depuis longtemps. Les seuls renseignements que nous ayons pu tirer des plus vieux chefs des Stiêngs, c'est que, bien au-delà de la chaîne de montagnes qui traverse leur pays du nord au sud, se trouvent aussi des *gens du haut* (tel est le nom qu'ils se donnent, celui de sauvages les blesse fort), parmi lesquels ils ont beaucoup de parents, et ils citent même des noms de villages ou de bourgades situés jusque dans les provinces occupées actuellement par les envahisseurs annamites.

Au retour de mon excursion chez les sauvages Stiêngs, je rencontrai, à Pinhalù, M. C. Fontaine, ancien missionnaire en Cochinchine, et qui a visité un grand nombre de tribus sauvages, durant vingt années de mission. Je lui dois les remarques suivantes sur les dialectes d'un grand nombre de peuplades échelonnées dans le bassin du Mékong, entre la Co-

cinchine et le Cambodge au sud, le Tonquin et le Laos au nord; je rapporte textuellement ses paroles:

« La plupart de ces dialectes, surtout ceux des Giraïes, des Redais, des Candiaux et des Penongs, ont entre eux des rapports si frappants, qu'on ne peut les considérer que comme des rameaux d'une même souche.

« Après un séjour de plusieurs années dans ces tribus, ayant été obligé, pour cause de santé, de faire un voyage à Singapour, je fus étonné, après quelque peu d'étude du malais, d'y trouver un grand nombre de mots giraïes, et un plus grand nombre encore, comme les noms de nombre, par exemple, qui ont dans les deux langues la plus frappante analogie.

« Je ne doute pas que ces rapports ne soient trouvés plus frappants encore par quiconque ferait une étude approfondie de ces langues, dont le génie grammatical est identiquement le même.

« Enfin, une dernière observation sur la ressemblance de la langue des Chans ou Thiâmes, anciens habitants de *Tsiampa*, aujourd'hui province d'Annam, avec celle des tribus du nord, me porte fortement à croire que ces diverses tribus sont sorties d'une même souche. »

Les renseignements que m'ont fournis les Stiêngs s'accordent parfaitement avec les remarques de M. Fontaine. — « Les Thiâmes, nous ont-ils dit, comprennent-très bien le giraïe; notre langue, à nous, a moins de ressemblance avec celle-là; mais les *Kouis*, qui se trouvent en amont du grand fleuve, parlent absolument la même langue que nous. » — Cette opinion est aussi celle de M. Arnoux, autre mission-

naire en Cochinchine, qui a résidé longtemps au milieu des tribus sauvages du nord et qui se trouve actuellement chez les Stiêngs.

Suivant ce prêtre érudit, auquel nous devons la latitude exacte de plusieurs points qui ont servi à établir notre carte, aussi bien qu'un grand nombre de renseignements topographiques sur le royaume de Cochinchine et les pays des sauvages, le siamois, le laotien et le cambodgien semblent être des langues sœurs; plus du quart des mots, surtout ceux qui expriment des choses intellectuelles, sont les mêmes pour chacune d'elles. Ajoutons, et ceci est caractéristique, que le mot *lao* signifie *ancien* et *ancêtre*.

En 1670, le Cambodge s'étendait encore jusqu'au Tsiampa, mais toutes les provinces de la basse Cochinchine qui lui appartenaient, et qui forment aujourd'hui la Cochinchine française, envahies et soumises successivement par les Annamites, sont depuis plus d'un siècle tout à fait perdues pour le Cambodge; la langue et l'ancien peuple cambodgien y ont même totalement disparu. Les deux Etats actuels ont leurs limites et leurs rois entièrement indépendants l'un de l'autre. Le Cambodge est bien jusqu'à un certain point tributaire de Siam, mais nullement de l'Annam; aussi, nous ne pouvons comprendre qu'à notre époque, et dans les circonstances actuelles (1860), quelques journaux de France, et même des officiers de l'expédition, aient confondu ces deux pays; nous ne saurions trop relever cette erreur.

Les montagnes de Domrêe, qui s'élèvent à une

assez petite distance au nord de Ongkor, sont habitées par des Khmer-Dôm, gens très-doux et inoffensifs, quoique considérés un peu comme des sauvages par leurs frères de la plaine.

Leur nom de tribu est Somrais; leur langue est celle des Cambodgiens de la plaine, mais prononcé un peu différemment. Tout autour d'eux s'étendent les provinces ci-devant cambodgiennes, aujourd'hui siamoises, de Sourène, de Samrou-Kao, de Cou-Khan, d'Ongkor-Eith ou de Korat, dans lesquelles s'est maintenue jusqu'à ce jour cette croyance que le roi ne pourrait traverser le grand lac sans être sûr de mourir dans l'année.

Le souverain actuel s'étant rendu à Ongkor, lorsqu'il n'était encore que prince héréditaire, voulut voir les Somrais et les fit venir de la montagne : « Voilà mes vrais sujets et les gens d'où ma famille est sortie, » dit-il en les voyant. Il paraît qu'effectivement la dynastie actuelle du Cambodge viendrait de là, mais qu'elle n'est plus celle des anciens rois.

Selon les Cambodgiens modernes, voilà de quelle manière le bouddhisme leur serait venu :

Samonakodom, sorti de Ceylan, alla au Thibet, où on l'accueillit fort bien ; de là il se rendit chez les sauvages ; mais ceux-ci ne voulant pas le recevoir, il passa au Cambodge, où on lui fit un très-bon accueil.

Une chose digne de remarque, c'est que le nom de Rome est connu de presque tous les Cabodgiens; ils le prononcent *Rouma* et le placent à l'extrémité occidentale de la terre.

Il existe au sein de la tribu des Giraïes deux grands

chefs nominaux ou titulaires, appelés par les Annamites *Hoa-Sa* et *Thouï-Sa*, le *roi du feu* et le *roi de l'eau*.

Les souverains du Cambodge, comme ceux de Cochinchine, envoient tous les quatre ou cinq ans au premier un léger tribut, hommage de respect sans doute plutôt que dédommagement pour l'ancienne puissance dont leurs ancêtres l'auraient dépouillé.

Le roi du feu, qui paraît être le plus important de ces deux chefs, est appelé *Eni* ou grand-père par les sauvages; le village qu'il habite porte le même nom.

Quand ce grand-père meurt, on en nomme un autre, soit un de ses enfants, soit même quelque autre personnage étranger à la famille, car la dignité n'est pas nécessairement héréditaire; l'élu ne s'appelle plus que Eni, et tout le monde le révère.

Ce personnage doit sa puissance extraordinaire, dit M. Fontaine, à une relique nommée *Beurdao*, vieux sabre rouillé qui est enveloppé d'un rouleau de chiffons; il n'a pas d'autre fourreau. Ce sabre, au dire des sauvages, provient de siècles fort éloignés et renferme un *Giang* (esprit, génie) puissant et renommé, qui du reste doit avoir de très-bonnes facultés digestives pour consommer tous les porcs, toutes les poules et autres offrandes qu'on lui apporte de fort loin.

Ce sabre est gardé dans une maison particulière, où personne ne peut aller le voir sans mourir subitement, à l'exception d'Eni, qui seul a le privilége de le regarder et de le toucher sans qu'aucun mal lui arrive. Chaque habitant du village, à tour de rôle,

est tenu de faire sentinelle près de cette maison.

Eni ne fait la guerre à personne, et personne ne la lui fait, car toutes les tribus du bassin du grand fleuve, depuis les forêts des Stiêngs jusqu'aux frontières de la Chine, le respectent et le vénèrent; aussi ses gens ne portent aucune arme quand ils vont en tournée pour recueillir les offrandes dans tous les villages à la ronde. Donne qui veut : piochette, cire, serpe, langouti ; les quêteurs acceptent tout.

C'est à cette ombre de souverain, spirituel plus que temporel, qu'aurait échu la succession des anciens rois de Kmer, des fondateurs d'Ongkor!!!...

En traçant à la hâte ces quelques lignes sur le Cambodge au retour d'une longue chasse, à la lueur blafarde d'une torche, entre la peau d'un singe fraîchement écorché et une boîte d'insectes à classer et à emballer, assis sur ma natte ou ma peau de tigre, dévoré des moustiques et souvent des sangsues, mon seul but, bien loin de vouloir imposer telle ou telle opinion, a été simplement de dévoiler l'existence des monuments les plus imposants, les plus grandioses et du goût le plus irréprochable que nous offre peut-être le monde ancien, d'en déblayer un peu les décombres, afin de montrer en bloc ce qu'ils sont, et de réunir tous les lambeaux de traditions que nous avons pu rassembler sur cette contrée et les petits pays voisins, dans l'espoir que ces données serviront de jalons à de nouveaux explorateurs, qui, doués de plus de talent et mieux secondés de leur gouvernement et des autorités siamoises, récolteront abondamment là où il ne nous a été donné que de défricher.

D'ailleurs et avant tout, notre principal objet, c'est l'histoire naturelle; c'est de son étude que nous nous occupons spécialement. Ces essais archéologiques, ébauchés devant la flamme du bivac, sont ce que nous appellerions volontiers nos délassements, le repos du corps après les fatigues de l'esprit; tout au plus avons-nous l'ambition de trouver grâce pour eux, si toutefois ces lignes sont appelées à voir le jour, auprès de ceux qui aiment à suivre du fond de leur cabinet, ou dans les veillées de famille, le pauvre voyageur qui, souvent dans l'unique but d'être utile à ses semblables, de découvrir un insecte, une plante, un animal inconnu, ou de vérifier un point de latitude d'une contrée éloignée, traverse les mers, sacrifie sa famille, son confort, sa santé et trop souvent sa vie.

Mais il est bien doux pour le zélateur fidèle de la *bonne mère des êtres et des choses* de penser qu'il n'a pas passé en vain ici-bas, que ses travaux, ses fatigues, ses dangers porteront leur fruit et serviront à d'autres, sinon à lui-même. L'étude de la terre a ses jouissances que peuvent seuls apprécier ceux qui les ont savourées, et nous avouons sincèrement que nous n'avons jamais été plus heureux qu'au sein de cette belle et grandiose nature tropicale, au milieu de ces forêts, dont la voix des animaux sauvages et le chant des oiseaux troublent seuls le solennel silence. Ah! dussé-je laisser ma vie dans ces solitudes, je les préfère à toutes les joies, à tous les plaisirs bruyants de ces salons du monde civilisé, où l'homme qui pense et qui sent se trouve si souvent seul.

XXI

Voyage de Battambâng à Bangkok à travers la province de Kao-Samrou ou de Petchabury.

Après avoir séjourné trois semaines dans les murs d'Ongkor-Wat pour dessiner et lever des plans, nous revînmes à Battambâng.

Là, je me mis en quête des moyens de transport nécessaires pour me ramener à Bangkok ; mais, sous différents motifs ou prétextes, malgré l'aide du vice-roi, je fus retenu près de deux mois à Battambâng avant de pouvoir m'éloigner de cette ville. Enfin, le 5 mars, je pus me mettre en route avec deux chariots et deux paires de buffles vigoureux, qui ont été pris sauvages, mais élevés en domesticité, et sont assez robustes pour résister à la fatigue de ce voyage en cette saison.

Cette fois, je ramène une ménagerie complète ; mais, de tous mes prisonniers, un jeune et gentil chimpanzé, que nous avons réussi à attraper vivant après l'avoir légèrement blessé, est le plus amusant.

Tant que je l'avais gardé dans ma chambre et

qu'il s'amusait avec la foule d'enfants et de curieux qui venaient le visiter, il avait été d'une grande douceur ; mais pour la route, ayant été placé à l'attache derrière une des voitures, la peur lui rendit sa sauvagerie, et il fit tous ses efforts pour briser sa chaîne, se frappant, cherchant à se cacher, pleurant et jetant des cris perçants. Cependant, peu à peu, il s'habitua à sa chaîne et redevint aussi doux et aussi tranquille qu'auparavant.

Le fusil sur l'épaule, moi et mon jeune Chinois Phraï, nous suivions ou devancions nos équipages, tout en chassant sur la lisière des forêts. Quant à mon autre domestique, saisi du mal du pays en arrivant à Pinhalù, il avait manifesté le désir de retourner à Bangkok par le même chemin que nous avions pris à notre arrivée. Je ne cherchai pas à le retenir malgré lui, et je lui payai son voyage de retour en lui souhaitant bonne chance.

A peine avions-nous parcouru un mille que notre voiturier nous demanda la permission de nous arrêter pour souper, afin que ce repas important nous mit à même de repartir et de voyager une partie de la nuit. J'y consentis pour ne pas heurter l'habitude des Cambodgiens, qui, lorsqu'ils se mettent en route pour un long voyage, font toujours une halte près de leur village afin d'avoir le plaisir de retourner au logis verser une dernière larme et boire une dernière goutte.

Les bœufs n'étaient pas encore dételés que toute la famille de nos voituriers était accourue, chacun parlant à la fois et me priant de bien soigner ses parents, de les protéger contre les voleurs, et de

leur donner des remèdes pour prévenir ou guérir le mal de tête. Il prirent donc leur repas du soir tous ensemble, en l'arrosant de quelques verres d'arack que je leur donnai, puis nous nous remîmes définitivement en route par un magnifique clair de lune, mais en piétinant dans un profond lit de poussière qui s'élevait en épais nuages autour de nos bœufs et de nos chariots.

Nous campâmes une partie de la nuit près d'une mare et d'un poste de douaniers, pauvres malheureux qui ont pour mission, pendant les quatre jours qu'ils sont de garde, d'arrêter les voleurs de buffles et d'éléphants qui viennent continuellement du lac et des provinces voisines exercer leur industrie aux alentours de Battambâng. Je ne sais si les douaniers apportent à réprimer ces bandits l'activité que je leur vis déployer pour attraper des tourterelles au piége.

Ayant cheminé pendant trois jours dans la direction du nord, nous arrivâmes à Ongkor-Borége, chef-lieu d'un district du même nom, et là, surpris par un violent orage et l'obscurité, nous dûmes camper à une petite distance des premières habitations. Ceux d'entre nous qui avaient des nattes les étendirent sur la terre pour y passer la nuit; ceux qui n'en avaient pas arrachèrent un peu d'herbe et des feuilles aux arbres pour « faire leurs lits. »

Le lendemain, comme nous sortions de ce village, nous rencontrâmes une caravane de ving-trois chariots qui se disposait à conduire du riz à Muang-Kabine, où nous nous rendions nous-mêmes. Aussitôt mes Cambodgiens coururent fraterniser avec

leurs compatriotes de la caravane; ils déjeunèrent ensemble, et deux grandes heures s'écoulèrent avant que, prenant la tête de cette ligne de chariots, nous puissions nous remettre en route.

C'est presque un désert que l'immense plaine qui se déroule de ce point vers l'est et le nord. On ne peut la traverser en moins de six jours avec des éléphants, et en moins de douze dans la meilleure saison, avec des chariots.

Enfin, le 28 mars nous arrivâmes près de Muang-Kabine ; mais, hélas ! que de souffrances et d'ennuis ! que de chaleur, de moustiques ! et, en revanche, combien peu d'eau potable, dans ce trajet ; sans compter les bris de roues, d'essieux, et autres accidents quotidiens arrivés à nos chariots! les pieds en marmelade, à la fin du voyage, je pouvais à peine me traîner et suivre le pas lent, mais régulier des buffles.

Quelques jours avant d'arriver à notre destination, nous traversâmes un petit fleuve à gué, le Bang-Chang, large comme un ruisseau, mais roulant un peu d'eau potable; jusque-là, nous n'avions eu à boire que de l'eau des mares vaseuses, infectes, servant de baignoires et d'abreuvoirs aux buffles des caravanes. Pour la boire ou la faire servir aux besoins de notre cuisine et de notre thé, je la purifiais avec un peu d'alun, dont je recommande l'usage préférablement au filtre, qui retient les corps étrangers, mais qui ne purifie rien.

A notre arrivée à Muang-Kabine, il régnait une grande excitation dans cette ville à cause des riches mines d'or qui ont été découvertes depuis peu dans

son voisinage, et qui ont attiré une foule de Laotiens, de Chinois et de Siamois. Les mines de Battambâng, moins riches, sont aussi moins fréquentées que celles-ci. Après une étude rapide de leur gisement, je me dirigeai sur Paknam, où je louai un bateau qui pût me conduire à Bangkok.

Le premier jour de notre navigation fut pénible; les eaux du fleuve s'étaient retirées et avaient laissé des bancs de sable à découvert. Le deuxième jour, nous pûmes laisser les gaffes pour prendre les avirons, et tout alla bien jusqu'au moment où nous arrivâmes à un coude, qui, subitement, prend sa direction vers le sud pour aller se jeter dans le golfe, un peu au-dessus de Petrin, district qui produit à peu près tout le sucre de Siam qui est vendu à Bangkok. A ce coude débouche un canal reliant le Ménam et le Bang-Chang, qui alors prend le nom de Bang-Pakong; il a été creusé, et fort habilement, sur un parcours de près de soixante milles, par un général siamois, le même qui reprit, il y a une vingtaine d'années, Battambâng aux Cochinchinois, et qui fit aussi construire une très-belle chaussée de terre depuis Paknam jusqu'à Ongkor-Borége, à l'endroit où cessent les grandes inondations; je regrette de n'avoir pu profiter de cette belle voie pour mon voyage de retour; mais, dans cette saison, je n'y aurais trouvé ni eau ni herbe pour nos attelages.

Sur les bords du Bang-Pakong, on rencontre plusieurs villages cambodgiens peuplés d'anciens captifs révoltés de Battambâng, puis le long du canal, sur les deux rives, une population, nombreuse pour ce pays, de Malais de la péninsule et de Lao-

tiens transportés de Vien-Chan, ancienne ville située au nord-est de Kôrat, sur les bords du Mékong, et que les révoltes et les guerres ont entièrement dépeuplée.

A en juger par leurs demeures, propres et confortables, par un certain air d'aisance qui règne dans les villages, par leur industrie et le voisinage de Bangkok, ils doivent, quoique grevés d'impôts, jouir d'un certain bien-être, surtout depuis l'impulsion que les blancs établis dans la capitale ont donnée au commerce.

Les herbes qui recouvrent la surface de l'eau dans ce canal entravèrent notre marche au point de la rendre pénible. Nous mîmes trois jours à le franchir, tandis que, du mois de mai à celui de février, il ne faut que ce même temps pour remonter de Paknam à Bangkok.

Le 4 avril, j'étais de retour dans cette capitale après quinze mois d'excursions. Pendant la plus grande partie de ce temps, je n'ai pas connu la jouissance de coucher dans un lit, et n'ai eu en voyage que de mauvaise eau à boire et une nourriture composée de riz et de poisson sec, ou, pour varier, de poisson sec et de riz. Je suis étonné moi-même d'avoir pu conserver ma santé aussi bonne, surtout dans l'intérieur des forêts, où souvent, trempé jusqu'aux os, sans pouvoir changer de linge, bivaquant les nuits devant un feu au pied des arbres, je n'ai pas essuyé une seule atteinte de fièvre, et j'ai toujours conservé mon sang-froid et ma gaieté, surtout quand j'avais le bonheur de faire quelque découverte. Une coquille inédite, un insecte nouveau me trans-

portaient de joie, et jamais je n'éprouvai autant de jouissances que dans ces profondes solitudes, loin du bruit des villes et des intrigues, vivant libre au milieu de cette puissante, grandiose et imposante nature. C'est là, je le répète, que j'ai connu les plus pures et les plus douces jouissances de la vie; les naturalistes ardents et passionnés seuls peut-être le comprendront; comme moi, ils comptent pour peu les fatigues, les nuits de bivac dans les bois, les privations de toute espèce supportées en vue des progrès de leur science favorite. Et puis, n'ai-je pas contemplé des ruines gigantesques, peut-être uniques dans le monde; n'ai-je pas été favorisé de petites découvertes en archéologie, entomologie et conchyliologie qui pourront sans doute être utiles à la science et aux arts, justifier l'appui et les encouragements des sociétés savantes de l'Angleterre qui m'ont patronné, et me faire connaître de ma terre natale qui a dédaigné mes services?

Une autre grande joie, après ces quinze mois de voyage et de privation absolue de nouvelles d'Europe, fut, en arrivant à Bangkok, de trouver un énorme paquet de lettres m'apprenant une infinité de choses intéressantes de la famille et de la patrie éloignées. Qu'il est doux, après tant de mois de solitude et d'absence de nouvelles, de relire les lignes tracées par les mains bien-aimées d'un vieux père, d'une femme, d'un frère! Ces jouissances, je les compte aussi parmi les plus douces et les plus pures de la vie.

Nous nous arrêtâmes au centre de la ville, à l'entrée d'un canal d'où la vue s'étend sur la partie

la plus commerçante du Ménam; il était à peu près nuit, et le silence ne tarda pas à régner autour de nous; mais, levé avec le jour, dès que j'aperçus ces beaux navires dormant sur leurs ancres au milieu du fleuve, les toits des palais et des pagodes réfléchissant les premiers rayons du soleil qui réveillaient la vie et le mouvement sur le fleuve, il me sembla que jamais Bangkok ne m'avait paru aussi beau.

Ce fleuve est sillonné presque constamment par des milliers de bateaux de différentes grandeurs et de différentes formes. Le port de Bangkok est certainement un des plus beaux et des plus grands du monde, sans en excepter celui de New-York si justement renommé : il peut contenir des milliers de navires en toute sûreté.

La ville de Bangkok s'accroît en population et en étendue chaque jour, et il n'est pas douteux qu'elle deviendra une capitale très-importante, si la France réussit à s'emparer de l'Annam, car alors le commerce deviendra plus considérable entre ces deux pays. Cette ville, qui compte à peine un siècle d'existence, contient à peu près un demi-million d'habitants, et parmi eux beaucoup de chrétiens : le drapeau de la France, flottant dans la basse Cochinchine, favorisera encore les établissements religieux de tous les pays environnants, et nous avons lieu d'espérer que le nombre de chrétiens s'augmentera dans une proportion plus forte que par le passé.

Cependant la vie ici ne pourrait jamais me plaire; je ne puis rester condamné à un mode de locomotion pénible pour moi. La vie active, les chasses, les bois, voilà mes éléments.

J'avais formé le projet de visiter la partie nord-est du pays, le Laos, en traversant Dong-Phya-Phaïe (la forêt du Roi-du-Feu), et, remontant jusqu'à Hieng-Naie, sur les frontières de la Cochinchine, arriver aux confins du Tonquin, et redescendre le Mé-Kong jusqu'au Cambodge, puis revenir par la Cochinchine si la France y domine.

Cependant les pluies ayant commencé, tout le pays est inondé et les forêts sont impraticables. J'avais donc quatre mois à attendre avant de mettre ce plan à exécution. Je m'empressai de mettre en ordre ma correspondance, d'emballer et d'expédier toutes mes collections, et, après un séjour de quelques semaines à Bangkok, je me remis en route pour la province de Petchabury, située vers le 13° de latitude, au nord de la péninsule malaise.

XXII

Excursions à Petchabury.

Le 8 mai, à cinq heures du soir, je quittai Bangkok dans une magnifique embarcation couverte de dorures et de sculptures, appartenant au Khrôme Luang, un des frères du roi. Ce prince avait bien voulu la prêter à un membre de la colonie européenne de Bangkok qui s'est montré à mon égard *un ami*, dans toute l'acception de ce mot dont on fait un si banal usage. Cet ami, dont je n'ai aucune raison pour taire le nom (mais auquel, au contraire, je désire témoigner ici toute la reconnaissance que je lui dois), est M. Malherbes, négociant français qui voulut absolument m'accompagner à quelque distance; et pendant les quelques jours qu'il passa ainsi avec moi je pus rêver de la patrie absente.

Le courant nous était favorable, et, avec nos quinze rameurs, nous remontâmes le fleuve avec rapidité. Notre bateau, pavoisé de toutes sortes d'insignes, queues de paon, pavillons rouges flottant à l'arrière, etc., attirait l'attention de tous les résidents

européens dont les maisons sont bâties sur les rives du fleuve, et qui, de leurs balcons couverts (*varandas*), nous envoyaient leurs salutations de la voix et du geste; trois jours après notre départ de Bangkok, nous étions à Petchabury.

Le roi devait y arriver le même jour pour visiter le palais qu'il a fait construire au sommet d'un mont voisin de la ville; le Khrôme Luang, le Kalahom, ou premier ministre, et une grande suite d'autres mandarins l'y avaient déjà devancé. En nous voyant arriver, le Khrôme Luang, qui se trouvait dans une jolie petite habitation qu'il possède en ce lieu, nous appela. Dès que nous eûmes échanger notre tenue négligée contre une plus présentable, nous nous rendîmes près du prince, et nous causâmes avec Son Altesse jusqu'à l'heure du déjeuner. C'est un excellent homme, et de tous les dignitaires du pays celui qui témoigne le moins de hauteur et de réserve aux Européens. Pour la culture de l'esprit, ce prince et ses frères, les deux souverains, sont très-avancés, surtout si l'on considère l'état de barbarie dans lequel ce pays a été tenu depuis si longtemps; mais quant aux manières, ils ne diffèrent que peu de la « vile multitude. »

Je fis chez lui la connaissance d'un noble et savant Siamois, Kum-Mote, qui n'est inférieur à aucun homme de sa nation par l'esprit d'érudition et le caractère.

Notre première promenade fut pour le mont le plus rapproché de la ville, et au sommet duquel se trouve le palais du roi. De loin, l'apparence de cette construction, d'architecture européenne, est charmante,

et sa situation sur la hauteur est des mieux choisies. Une magnifique chaussée y conduit depuis le fleuve, et le sentier sinueux qui mène à l'édifice a été parfaitement ménagé au milieu des roches volcaniques : basaltes, scories qui couvrent toute la surface de cet ancien cratère.

Du sud au nord s'étend, à vingt-cinq milles seulement, une chaîne de montagnes nommée *Deng*, habitée par les tribus indépendantes des primitifs Karens, et dominée par des pics plus élevés encore. Aux pieds de ces montagnes se déroule la plaine avec ses forêts, ses nombreux palmiers, ses beaux champs de riz ; puis viennent des monts détachés, aux formes pittoresques, aux tons riches et variés, quoique sombres. Enfin, à l'est et au sud, et au-delà d'une autre plaine, s'étend le golfe, dont la teinte vaporeuse se confond avec celle de l'horizon, et que croisent quelques navires à peine perceptibles.

C'est un de ces paysages qu'on ne peut oublier, et le roi a fait preuve de goût en y faisant constuire un palais. Rien n'est moins poétique que l'imagination des Indo-Chinois ; leur cœur ne se ressent nullement des rayons brûlants de leur soleil ; cependant cette sublime nature ne les trouve pas tout à fait insensibles, puisqu'ils profitent des sites les mieux doués, et des plus belles perspectives, pour y élever des châteaux et des pagodes.

En quittant le sommet de ce mont, nous descendîmes dans les profondeurs d'un antre à trois milles de distance, et qui est également un volcan éteint ou un cratère de soulèvement. Ici se trouvent quatre ou cinq grottes, dont deux surtout sont d'une lar-

geur et d'une profondeur surprenantes, et surtout d'un pittoresque extrême. A la vue d'un décor qui les représenterait avec fidélité, on les croirait l'œuvre d'une riche imagination, et on nierait qu'il soit possible de rien voir d'aussi beau dans la nature. Ces roches, tenues longtemps en fusion, ont pris par le refroidissement ces formes curieuses particulières aux scories et au basalte, puis plus tard la mer se retirant, car tous ces monts ont surgi du sein des eaux, et l'humidité. de la terre continuant à suinter, ces mêmes rochers se sont teints de couleurs si riches, si harmonieuses ; ils se sont ornés de si imposantes, si gracieuses stalactites, dont les hautes et blanches colonnades semblent soutenir les voûtes de ces souterrains, que l'on croit assister à une de ces belles scènes féeriques qui font la fortune des théâtres de Londres et de Paris.

Si le goût de l'architecte qui a construit le palais du roi en ville a échoué à l'intérieur, ici du moins il a tiré le meilleur parti possible de tous les avantages qu'offrait la nature, et heureusement sans leur nuire en rien. Pour peu que le marteau eût touché aux roches, il les eût défigurées ; on n'a donc eu simplement qu'à niveler le sol, et à pratiquer quelques beaux escaliers pour aider à descendre dans l'intérieur des grottes et les faire paraître dans toute leur beauté.

La plus vaste et la plus pittoresque des deux cavernes a été convertie en temple ; elle est bordée sur toute son étendue d'une rangée d'idoles, dont la plus grande, représentant Bouddha dans le sommeil, est toute dorée.



Caverne près de Petchabury. (P. 234).

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Nous descendions de la montagne juste au moment de l'arrivée du roi, qui commençait à la gravir. Quoique venu dans ce palais de plaisance pour deux jours seulement, des centaines d'esclaves le devançaient, portant une quantité innombrable de coffrets, de boîtes, de paniers, etc. Un troupeau de soldats en désordre précédaient et suivaient Sa Majesté, affublés des plus singuliers et des plus ridicules costumes qu'il soit possible d'imaginer. L'empereur Soulouque lui-même en eût probablement ri, car à coup sûr sa vieille garde devait avoir un air plus glorieux que celle de son confrère des Indes orientales : c'était un assortiment de déguenillés incroyable, dont rien ne peut donner une idée meilleure que les singes habillés qu'on voit si souvent danser sur les orgues des Savoyards. Ils étaient vêtus d'habits d'un grossier drap rouge, imitant la coupe de l'armée anglaise, toujours trop larges ou trop étroits, trop longs ou trop courts, mais laissant voir une partie du corps nu, et ils portaient, en outre, des shakos blancs et des pantalons *omnicolores*. Quant à des souliers, c'est un luxe dont peu usaient; jamais suite de prince ne mérita mieux la qualification de *va-nu-pieds*.

Quelques chefs, d'une tenue en rapport avec celle de leurs hommes, étaient à cheval, conduisant cette bande de guerriers, tandis que le roi avançait lentement dans une petite calèche attelée d'un poney, mais soulevée et portée en même temps par des esclaves bipèdes.

J'ai visité plusieurs des monts détachés de la grande chaîne Khao-Deng, qui n'est qu'à quelques

lieues, et ces courses ont été effectuées sous des torrents de pluie. Depuis mon arrivée ici, il pleut presque continuellement ; mais j'ai à lutter constamment contre un plus cruel et plus odieux ennemi, qui ne m'a jamais tant fait souffrir qu'ici ; rien ne peut contre lui : coups d'éventail, coups de poing, coups de fusil ; il se fait tuer avec un courage digne d'un être plus noble. Je veux parler des moustiques. Des milliers de ces cruelles bêtes sont occupés jour et nuit à me sucer le sang ; mon corps, ma figure et mes mains ne sont que plaies et qu'ampoules.

Je préfère de beaucoup avoir affaire aux animaux sauvages des bois ; par moments, c'est à hurler de douleur et d'exaspération ; on ne peut s'imaginer quel fléau épouvantable sont ces affreux démons auxquels le Dante a oublié de donner un rôle dans son enfer. C'est avec peine que je puis me baigner, car, avant d'avoir puisé un seau d'eau, le corps en est couvert. Le naturaliste philosophe, qui nous montre ces petits vampires comme engendrés par la nature pour servir d'exemple de prévoyance et d'amour paternel à l'humanité, n'était sans doute pas couvert de piqûres et de sang au point d'en être presque aveuglé comme je le suis, lorsqu'il écrivait ces charmantes remarques ; et, quant à moi, je ne cesse d'envoyer au diable l'amour paternel de ces êtres intéressants. Dans les environs de Petchabury, je trouvai, à une distance d'une dizaine de milles à peu près, plusieurs villages habités par des Laotiens qui, établis là depuis deux ou trois générations, sont venus du nord-est du grand lac Sap et des bords du Mékong.

Leur costume consiste en une longue chemise et en pantalons noirs semblables à ceux des Cochinchinois. Leur coiffure, du moins celle des femmes, est également la même que celle des femmes de ce pays; les hommes portent le toupet siamois. Leurs chants et leur manière de boire à l'aide de tuyaux de bambous, dans de grandes jarres, une liqueur fermentée faite de riz et de différentes plantes me rappelaient ce que j'avais vu chez les sauvages Stiêngs; je retrouvai également chez eux les hottes et quelques petits instruments pareils à ceux de ces sauvages.

Les jeunes filles ont la peau blanche, comparativement aux Siamois, et des traits très-agréables, mais qui de bonne heure grossissent et perdent beaucoup de leur charme. Isolés dans leurs villages, ces Laotiens ont conservé leur langue et leurs usages, et ils ne se mêlent jamais aux Siamois.

XXIII

Retour à Bangkok. — Préparatifs pour une nouvelle expédition au nord-est du Laos. — Départ.

Après un séjour de quatre mois dans les montagnes de la province de Petchabury, dont quelques-unes, connues sous les noms de *Nakhou-Khao*, *Panom-Kuot*, *Khao-Iamoune* et *Khao-Samroun*, sont élevées de dix-sept cents à dix-neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer, je revins à Bangkok, d'abord pour faire les préparatifs nécessaires à la nouvelle expédion que je méditais depuis longtemps et qui devait me conduire de Bangkok dans le bassin du Mékong, vers la frontière de Chine ; puis, je dois l'avouer, pour me guérir de la gale que j'avais attrapée à Petchabury, — comment? je n'en sais vraiment rien, car tous les jours, et malgré les affreux moustiques, je renouvelais mes ablutions deux et souvent trois fois ; quelques jours de frictions de pommade soufrée et de bons bains devaient m'en débarrasser. Ceci est une de ces petites contrariétés inséparables de la vie de voyage, et petite en com-

paraison du malheur que je viens d'apprendre : le bateau à vapeur sur lequel la maison Gray, Hamilton et Cie, de Singapour, avait chargé toutes mes dernières caisses de collections, vient de sombrer à l'entrée de ce port. Voilà donc mes pauvres insectes qui me coûtent tant de peines, de soins, et tant de mois de travail à jamais perdus !... Que de choses rares et précieuses je ne pourrai sans doute pas remplacer, hélas !

Il y a deux ans, à la même époque, au début de mes pérégrinations dans ce pays, je me trouvais à peu près à l'endroit où je suis aujourd'hui, sur le *Ménam*, à quelques lieues au nord de Bangkok. Les dernières boutiques flottantes des environs, avec leur population presque exclusivement chinoise, commencent à devenir plus rares et même disparaissent ; la vue des rives basses du fleuve est un peu monotone, quoique de distance en distance, à travers le feuillage des bananiers et des broussailles surmontées des palmes de l'aréquier ou des cocotiers, apparaissent les toits de quelques cabanes, ou, dans des emplacements toujours heureusement choisis, les murs blancs d'une pagode, entourée des modestes habitations des bonzes.

C'est l'époque des fêtes ; le fleuve est sillonné de magnifiques et immenses pirogues chargées et décorées avec ce luxe d'hommes, de dorures, de sculptures et de couleurs que l'Orient seul sait déployer, et qui s'entre-croisent avec les lourds bateaux des marchands de riz, des cultivateurs et des pauvres femmes qui vont brocanter quelques noix d'arec ou des bananes. Ce n'est guère qu'à cette époque et

dans une ou deux autres occasions que le roi, les princes et les grands mandarins déploient ainsi leurs richesses et leur importance. Le roi se rendait à une pagode où il allait offrir des présents, précédé, escorté et suivi de toute la cour. Chacun des mandarins était dans une de ces splendides pirogues dont les rameurs étaient couverts d'étoffes aux couleurs brillantes. Beaucoup d'embarcations étaient chargées de soldats en habits rouges; celle du roi se distinguait surtout parmi toutes les autres par un trône surmonté d'une petite tour se terminant en flèche, et par la masse de dorures et de sculptures dont elle était chargée. Le roi, qui avait à ses pieds quelques jeunes princes, ses enfants, saluait de la main les Européens qui se trouvait sur son passage.

Tous les navires à l'ancre étaient pavoisés, et chaque maison flottante avait à son entrée un petit autel couvert de différents objets où fumaient des bâtons odoriférants.

Au milieu de toutes ces belles pirogues, celle du Khrôme Luang, le frère du roi, homme très-intelligent, affable, bon et serviable envers les Européens, en un mot prince et *gentleman* accompli, se faisait surtout remarquer par la simplicité et le bon goût de ses ornements et la livrée de ses rameurs: vestes de toile blanche avec collets et poignets rouges. Toutes les autres livrées étaient généralement d'un rouge cramoisi.

La plupart de ces dignitaires, chargés d'embonpoint, sont mollement appuyés sur des coussins brodés et triangulaires au milieu de leurs magnifiques embarcations, sous une espèce de dais élevé et élégant.

Une foule d'officiers, de femmes et d'enfants accroupis ou prosternés les entourent, prêts à leur tendre l'urne d'or qui leur sert de crachoir, des boîtes d'arec ou des coupes à thé, faites du même précieux métal, et chefs-d'œuvre des orfévres du Laos ou du Ligor. Chacune de ces embarcations est montée par quatre-vingts et même cent rameurs, la tête et le corps nus, les reins ceints d'une large écharpe blanche tranchant sur le bronze de leur peau et sur leur langouti rouge; ils lèvent ensemble simultanément leurs pagaies et frappent l'eau en mesure, tandis qu'à la proue et à la poupe, relevés en courbes légères et gracieuses, se tiennent deux autres esclaves, l'un maniant avec dextérité une longue rame qui lui sert de gourvernail, l'autre prêt à prévenir tout abordage.

Continuellement un cri d'excitation sauvage se fait entendre : « Ouah...! ouah! » tandis que, par intervalles, l'homme de l'arrière en pousse un autre plus prolongé et plus fort qui domine tous les autres; puis viennent des pirogues chargées de musiciens, de rameurs, de femmes et même de nourrices avec leurs nourrissons.

Tout cela passe rapidement, et déjà on n'entend plus que les cris lointains et les sons étouffés des instruments, on ne voit plus que d'autres embarcations montant et descendant le fleuve, presque aussi longues que les premières, quoique également taillées dans un seul tronc d'arbre, n'ayant d'autre ornement que des banderoles, beaucoup plus légères et luttant de vitesse. Les hommes, les jeunes filles, les enfants, chaque âge, chaque sexe a la sienne; mais que d'ef-

forts, que de mouvement, et surtout quel bruit de voix confus!

Le coup d'œil, relevé par l'éclat des plus vives couleurs, est certainement charmant d'étrangeté. De temps en temps on voit aussi apparaître, parmi cette foule bruyante et pittoresque, la barque de quelque Européen, celui-ci se faisant remarquer par l'énorme tuyau de poêle qu'il a adopté pour coiffure sur tous les points du globe.

Par l'insouciance que le peuple montre, il est aisé de reconnaître qu'il ne souffre pas de cette affreuse misère qu'on rencontre trop souvent, hélas! dans nos grands centres de population. Quand son appétit est satisfait, et il ne faut pour cela qu'un bol de riz et un morceau de poisson assaisonné d'un peu de piment, le Siamois est gai et heureux, et s'endort sans souci du lendemain; c'est une autre espèce de *lazzarone*.

Ainsi que je l'ai dit, je quittai Bangkok avec M. Malherbes, qui voulut m'accompagner jusqu'à quelques heures en amont de cette ville. Nous ne nous séparâmes pas sans échanger une chaude et bonne poignée de main, et, l'avouerai-je, sans essuyer chacun une larme en abandonnant à la destinée le droit de nous réunir ici-bas ou ailleurs. La légère embarcation de mon ami redescendit rapidement le fleuve et fut en quelques instants hors de vue. J'étais de nouveau seul avec moi-même pour un temps incertain; et ce fut le cœur gonflé que je fis reprendre à ma barque sa marche pénible. Je ne me permettrai pas de longues suggestions à ce sujet; mais c'est toujours un dur moment pour l'homme, pour le

voyageur qui a laissé derrière lui tout ce qu'il a de plus cher au monde, famille, patrie et amis, de quitter une étape hospitalière pour pénétrer seul dans un pays souvent dangereux et mortel ou privé tout au moins de confort. Ceux-là seuls qui ont traversé ce moment peuvent comprendre cette angoisse. Je sais ce qui m'attend ; les missionnaires et les indigènes m'ont prévenu. Depuis ving-cinq ans, du moins à ma connaissance, un seul homme, un missionnaire français, a pénétré au cœur du Laos, et il a eu juste le temps de revenir mourir dans les bras de ce bon et vénérable prélat, Mgr Pallegoix. Je connais la misère, les fatigues, les tribulations de toute sorte auxquelles je m'expose, parmi lesquelles le défaut de routes et la difficulté de me procurer des moyens de transport ne sont pas les moindres. Je puis payer d'une maladie dangereuse ou d'une fièvre mortelle la moindre imprudence, et qu'est-ce que la prudence dans ces régions, dans ces climats dangereux? N'est-on pas obligé de se soumettre aux dures circonstances, aux inconvénients de la vie des bois et aux intempéries des saisons? Cependant ma destinée me pousse; je sens qu'il me faut obéir et marcher; je me confie en la bonne providence qui a veillé sur moi jusqu'à présent... donc, en avant!

Quelques heures seulement avant mon départ de Bangkok, la malle est arrivée et j'ai eu enfin de bonnes nouvelles de ma chère famille.

Elles m'ont apporté quelque consolation à un malheur qui, au premier moment, m'avait fort affecté; je veux parler de la perte de mes belles collections à bord du *Sir John Brooke*, qui a sombré à quarante

milles seulement de Singapour. Il y avait là de bien belles choses qui auraient fait grand plaisir à mes correspondants, et j'aurai sans doute beaucoup de peine à les remplacer. Mais l'expression de la tendre et continuelle affection des miens me fait oublier ces pertes. C'est un encouragement à mieux faire qui m'arrive au moment opportun, au moment du départ. Merci, mes bons amis! Je continuerai, pendant ce voyage, à prendre note de mes petites aventures, bien rares, hélas! Je ne suis pas un de ces voyageurs qui tuent un éléphant et un tigre du même coup de fusil; « le moindre petit insecte ou coquillage inconnu fait bien mieux mon affaire; » cependant, à l'occasion, je ne recule pas devant les terribles hôtes de ces bois, et plus d'un individu de différentes espèces sait combien loin porte ma carabine et de quel calibre sont mes balles. Tous les soirs, enfermé sous ma moustiquaire, soit dans quelque cabane, soit au pied d'un arbre, au milieu des jungles ou au bord d'un ruisseau, je veux causer avec vous; vous serez les compagnons de mon voyage, et mon plaisir sera de vous confier toutes mes impressions et toutes mes pensées.

A peine étais-je éloigné de l'excellent M. Malherbes, que je découvris dans le fond de ma barque une caisse qu'il avait fait glisser parmi les miennes; à Petchabury déjà, il m'en avait envoyé trois; aujourd'hui, il me comble encore de ses prévenances. Quelques douzaines de bouteilles de bordeaux, autant de cognac, des biscuits de Reims, des boîtes de sardines, enfin une foule de choses qui me rappelleraient, si jamais je pouvais l'oublier, combien, si

loin de la terre natale, l'amitié délicate et attentive d'un compatriote fait de bien au cœur.

J'emporte également de doux et agréables souvenirs d'un autre excellent ami, le docteur Campbell, de la marine royale, attaché au consulat britannique. Je dois également citer avec des sentiments de gratitude : sir R. Schomburg, consul anglais, qui m'a témoigné beaucoup d'intérêt et de sympathie; — Mgr Pallegoix et son provicaire; — les missionnaires protestants américains et la plupart des consuls et résidents étrangers, principalement M. de Istria, notre nouveau consul, et enfin le mandarin, chargé spécialement de l'administration et des intérêts de la population chrétienne de Bangkok. Ce magistrat a dans les veines du sang portugais de la bonne époque, et il le révèle par ses traits et par son caractère.

Les rives du Ménam sont couvertes à perte de vue de superbes moissons; l'inondation périodique les rend d'une fertilité comparable à celles du Nil, si fameux pourtant dès l'antiquité. J'ai quatre rameurs laotiens; l'un d'eux, il y a deux ans, a déjà été à mon service pendant un mois, et il m'a prié avec instance de le garder durant mon voyage à travers son pays, prétendant qu'il me serait fort utile. Un homme de plus comme domestique (jusqu'alors je n'en avais eu que deux) me convenait beaucoup, et, après quelque hésitation, je finis par l'engager. Mon bon et fidèle Phraï ne m'a pas quitté, heureusement pour moi, car j'aurais de la peine à le remplacer, et puis j'aime ce garçon qui est actif, intelligent, laborieux et dévoué. Son compagnon Deng, ou « le rouge, »

est un autre Chinois qui n'a encore fait avec moi que la « campagne » de Petchabury. Il connaît assez bien l'anglais, non pas cet incompréhensible jargon de Canton, mais un assez bon anglais; il m'est utile comme interprète, et surtout quand il s'agit de comprendre ces individus ayant entre leurs dents une énorme chique d'arec. En outre, en sa qualité de cuisinier, il est d'une grande ressource pour ajouter un plat de plus à notre ordinaire, ce qui arrive de temps en temps lorsqu'un cerf, un pigeon, voire un singe, a la mauvaise chance de se laisser surprendre, ou approche à portée de mon fusil. J'avoue que ce dernier gibier ne possède pas toute mon estime; mais il fait les délices de mes Chinois, avec le chien sauvage et les rats. « Chacun son goût. » Il a aussi son petit défaut, ce pauvre Deng (mais qui n'en a pas dans ce monde ?); de temps en temps il aime à boire un petit coup, et je l'ai souvent surpris, aspirant, à l'aide d'un tuyau de bambou, l'esprit-de-vin des flacons dans lesquels je conserve mes reptiles, ou buvant au goulot de quelque bouteille de cognac, largesse de mon ami Malherbes. Dernièrement, pris d'une soif dévorante, pendant que j'étais sorti pour quelques instants seulement, il profita de mon absence pour ouvrir ma caisse, et saisissant, dans la précipitation de la crainte, la première bouteille qui lui tomba sous la main, il but tout d'un trait une partie de son contenu; je rentrais comme il s'essuyait la bouche avec la manche de sa chemise. Vous dire les grimaces et les contorsions du pauvre diable, c'est impossible; il criait de toutes ses forces qu'il était empoisonné;

il avait répandu une partie du liquide sur sa chemise, et en avait la figure toute barbouillée; le malheureux avait eu la mauvaise chance de tomber sur ma bouteille d'encre. Ce sera, je pense, une bonne et profitable leçon pour sa gourmandise.

Les gages mensuels de mes gens sont à présent de dix ticaux, ce qui me fait, avec le change, près de quarante francs par mois. Ce serait bien payé dans tout autre pays que celui-ci, et cependant je trouverais très-difficilement d'autres domestiques pour parcourir l'intérieur, même à raison d'un tical par jour.

Enfin me voilà encore une fois en route, et voici qu'apparaissent les montagnes de Nophabury et de Phrâbat; l'atmosphère est pure et sereine, le temps agréable et le vent frais. Tout dans la nature me sourit, et je me sens rempli d'animation et de joie. Autant j'étouffais et me sentais écrasé à Bangkok, ville qui n'a nullement mes sympathies, autant mon cœur se dilate en chemin; il me semble que j'ai grandi d'une coudée depuis que je me retrouve en vue des bois et des montagnes : ici, au moins, je respire, je vis, tandis que là-bas je suffoque; la vue de tant d'êtres rampants réunis sur un seul point me froisse comme penseur et m'humilie comme homme.

L'inondation qui couvre tout le delta du Ménam nous a permis, dès le premier jour du voyage, de couper à travers champs et de naviguer au milieu de belles rizières; tout le pays, bien en amont d'Ajuthia, est inondé; près des montagnes seulement le rivage commence à s'élever d'un pied au-dessus du

plus haut point qu'atteignent les eaux. Déjà, en plusieurs endroits, on commence à couper le riz que l'on charge ainsi en herbe, et, dans quelques semaines, toute la population de la campagne, mâle et femelle, sera occupée à moissonner.

Pour le moment, les paysans profitent encore généralement du peu de temps qui leur reste pour jouir du *farniente*, pour aller aux pagodes porter aux bonzes des présents qui consistent principalement en fruits et en toile jaune, afin que ces derniers soient vêtus proprement pendant le temps de la bonne saison qu'ils passeront à courir le pays, car pendant plusieurs mois ils sont libres de quitter leurs monastères et d'aller où bon leur semble.



Scène d'inondation dans le delta du Ménam. (P. 248).

XXIV

Nophabury. — La procession annelle de l'inondation. — Les talapoins, prêtres, moines, prédicateurs et instituteurs. — Le parc aux éléphants d'Ajuthia. — Grande battue. — Départ pour le nord-est. — Saohaïe et la province de Petchaboune.

Avant de quitter définitivement les plaines de Siam, je voulus profiter des facilités que leur inondation donnait à la navigation d'une barque comme la mienne pour pousser une pointe jusqu'à Nophabury, la Louvo des écrivains du dernier siècle, où les rois de Siam, avant la ruine d'Ajuthia, avaient leur résidence d'été et venaient chasser l'éléphant pendant les hautes eaux. Située à la limite des basses et hautes terres du bassin du Ménam, cette ville, quoique bien déchue, est encore le chef-lieu d'une des plus riches provinces du royaume, de la plus agréable peut-être. Dominant au midi les plus fertiles rizières du Delta, elle s'appuie au nord sur des collines couvertes de plantations de corrossols et de bananiers, et que domine à l'horizon bleuâtre un vaste demi-cercle de montagnes boisées. Tel est, du

moins, l'ensemble du paysage que j'embrassai du haut d'une petite pagode, qui fut autrefois un temple catholique, ainsi que le constatent son architecture et l'inscription : *Jesus hominum salvator*, gravée en lettres d'or sur le baldaquin d'un autel à colonnes cannelées dans le goût du XVII^e^ siècle.

Ce temple était la chapelle même du palais de Constance, cet aventurier de génie qui le premier rêva la rénovation de l'Orient par l'Occident, invoqua pour ses desseins l'appui de Louis XIV, fit concéder aux Français les places de Bangkok et de Mergui, et périt victime de la haine et des intrigues du vieux parti conservateur siamois. Les ruines de sa demeure princière jonchent aujourd'hui la terre; mais le portique ogival encore debout et les pans de murs restés intacts indiquent de vastes proportions, tandis que de nombreux fragments de marbre, gisant parmi les débris, témoignent du goût et de la magnificence du fondateur de l'édifice. C'est bien là l'architecture contemporaine des splendeurs de Versailles, et l'on croira sans peine que retrouver à quatre mille lieues de distance, même sous des décombres amoncelés, des traces du génie de la terre natale, n'est pas une faible source d'émotions pour le voyageur.

Sur le trajet aquatique que je venais de parcourir depuis Petchabury, j'avais rencontré surtout des talapoins. Montés sur toutes les embarcations en usage dans la contrée, depuis la simple pirogue jusqu'à la grande et brillante barque couverte, qu'on nomme ici *ballon*, ils voguaient en toute hâte vers Ajuthia, rendez-vous désigné de la procession nautique (un

ancien Grec aurait dit la *théorie*) qui, chaque année, lors de l'apogée de l'inondation, se rend en grande pompe au sommet du Delta, pour signifier au Ménam que sa crue est suffisante, et qu'il ait, en conséquence, à baisser le niveau de ses eaux.

Il y a en cette occasion, de la part des saints personnages, un grand déploiement de chants et d'exorcismes, dont la vertu ne saurait être mise en doute; car si mauvaise volonté que montre le fleuve, il finit toujours, un peu plus tôt, un peu plus tard, par rentrer dans son lit.

Les talapoins usent des mêmes pratiques contre toutes les calamités venant du fait de la nature, telles que sécheresses ou pluies prolongées, passages de sauterelles, épidémies, etc. On raconte que, lors de la première invasion du choléra (venu de Java, selon l'opinion commune), ils n'imaginèrent rien de mieux que de rejeter le terrible fléau à la mer, qui semblait l'avoir vomi. Les pauvres *Phras* se déployèrent donc en lignes serrées et parallèles, sur tous les bras du fleuve qui mènent de Bangkok à l'Océan, et les descendirent en chantant, objurguant et anathématisant avec un zèle ardent, digne d'un meilleur sort que celui qu'éprouva plus de la moitié d'entre eux, foudroyée dans un court trajet de huit lieues, par l'invisible ennemi qu'ils pourchassaient. Néanmoins, comme au bout d'un certain temps le choléra, suivant sa marche habituelle, perdit de sa violence et finit par disparaître, les survivants de cette héroïque équipée ne manquèrent pas de s'attribuer la victoire.

Au moment de m'éloigner, peut-être pour n'y

jamais revenir, des centres de population où s'exerce la plus haute influence de cette grande corporation, je crois indispensable d'esquisser ici les principaux traits de sa physionomie, plusieurs années d'observations personnelles, fortifiées par les aveux d'un grand dignitaire de l'ordre, dont je fus l'hôte à Nophabury, m'ayant mis à même de contrôler, sur ce sujet, les témoignages de mes devanciers les mieux informés.

Les Européens désignent généralement les prêtres bouddhistes de Siam sous le nom de talapoins, qui dérive sans doute de celui du palmier *talapat*, dont la feuille fournit la matière première de l'éventail que ces religieux portent constamment à la main; mais leurs compatriotes leur donnent le titre de *Phra*, qui a conservé sur les rives du Ménam les mêmes significations qu'il avait jadis sur les bords du Nil : celles de *grand*, *divin* et *lumineux*.

Quant à l'ordre pris en masse, il est difficile de le qualifier d'après nos idées préconçues. Ce n'est point une caste, car ses rangs sont ouverts à tout le monde, même aux esclaves autorisés de leurs maîtres, et en cela seulement l'ordre est resté fidèle aux préceptes de son fondateur [1]. On ne peut guère

[1] Si l'on ne peut affirmer que le prince indou Siddharta le Gotamide, ou Çakia Mouni, comme l'appelèrent plus tard les bouddhistes, ait attaqué de front le système des castes, on ne peut nier du moins qu'en appelant tous les hommes, sans distinction de rang et de naissance, à la vie ascétique et au salut qui en dérive, il n'ait sapé par la base le système lui-même. En prêchant l'égalité des devoirs, en promettant l'égalité dans la fin suprême, il émancipa moralement les petits et les humbles du joug des forts et des puissants, et renversa de fait les barrières que le brahmanisme multipliait

plus l'appeler un clergé régulier, car, bien que les talapoins assistent et même président à toutes les phases principales de la vie sociale, à la naissance, à la *tonte du toupet*, au mariage, à la mort, et enfin aux funérailles, ils n'admettent en aucune manière que la sanction religieuse qu'ils apportent à ces actes profite à d'autres qu'à eux-mêmes. Le mérite de leurs œuvres n'est que pour eux, non pour ceux qui les emploient. Ils n'ont point charge d'âmes; en un mot, ils ont un public, mais point d'ouailles.

Ce n'est pas que ce public leur marchande jamais le prix de leurs services. Bien loin de là, il les traite avec la plus grande vénération; il leur concède les prérogatives les plus flatteuses, les titres les plus pompeux. Les gens du commun se prosternent devant eux, même au milieu des rues, en joignant les mains à la hauteur du front; les mandarins, les princes mêmes, les saluent des deux mains; et si le roi ne les salue que d'une seule, il les fait asseoir auprès de sa personne. Chaque jour il distribue lui-même l'aumône à plusieurs centaines d'entre eux, et cet exemple est suivi dévotement par la reine et les principales femmes du palais.

Car, bien qu'il soit écrit parmi les deux cent vingt-sept articles de la règle austère des talapoins :

entre les hommes. Quoi qu'on puisse objecter contre le synchrétisme grossier qui a greffé ses doctrines, expulsées de l'Inde, sur les superstitions primitives de l'extrême Orient et du nord de l'Asie, on doit reconnaître qu'elles n'en ont pas moins préservé quatre cents millions d'hommes de la destinée des vieilles races d'Égypte et de l'Inde, parmi lesquelles la notion étroite et mortelle de la caste a étouffé en germe celle de la patrie et de la nationalité.

« Ne regardez pas les femmes;
« Ne pensez à elles ni éveillé ni endormi;
« Ne leur adressez pas la parole en particulier;
« Ne recevez d'elles aucune offrande de la main à la main;

« Ne touchez pas à une écharpe de femme, ou même de petite fille au berceau;

« Ne vous asseyez pas sur une natte de femme;

« N'entrez pas dans une barque qui aurait servi à une femme, etc., etc. »

C'est certainement parmi cette moitié du genre humain que les talapoins trouvent le plus solide appui de leur institution.

Dans les familles pauvres, c'est la femme, ou la fille, qui, tous les matins, assise respectueusement devant la porte du logis, distribue l'aumône aux *frères quêteurs* de la pagode voisine, et glisse discrètement dans leur marmite, toujours béante, le meilleur morceau qu'elle a pu dîmer sur le modeste ordinaire des siens. Trois ou quatre fois par mois, en outre, sous prétexte de porter des fleurs à l'idole de ladite pagode, elles vont déposer des présents aux pieds de ses prêtres, et encourager pendant de longues heures par d'incessants *satu! satu!* (bravo! bravo!) les récits inintelligibles, ou profondément soporifiques, de l'officiant du jour.

Dans les familles riches, les maîtresses de maisons tiennent à honneur d'offrir à leurs amis et connaissances une *prédication* de même que parmi nous elles donneraient un bal ou un concert; et en ces occasions, leur vanité de fortune ou de position se donne un libre cours dans le choix et dans l'étalage

des objets qui doivent rémunérer le prédicateur et qui sont rangés avec ostentation dans la salle de réception. Ce sont de belles coupes à pied, des urnes de prix, contenant, les unes de l'or et de l'argent monnayé formant une somme supérieure aux appointements annuels d'un mandarin, les autres de belles étoffes jaunes en soie et en coton, d'autres encore des noix d'arec, du bétel ou du tabac, des paquets de thé, du sucre candi, des cierges, du riz, des fruits, des comestibles de toutes sortes, enfin un assortiment varié, digne de former la base d'un fonds d'épicerie, et capable de charger à pleins bords la barque du pieux marchand de paroles.

N'aurait-il que cette industrie, le métier de talapoin serait, on le voit, assez lucratif; mais il y joint bien d'autres priviléges.

Exonérés de toutes corvées, de tout service civil ou militaire, de tout tribut ou impôt, les phras sont, de plus, exempts de tous droits de douanes. Pour eux, pour eux seuls existe le *laissez-faire, laissez-passer !* et ils ne se font faute d'en profiter, car jamais contrebandier espagnol n'a mis au service du *libre échange* un zèle aussi ardent que celui des talapoins se procurant et colportant, sous le couvert franc de leurs habits jaunes, toutes sortes de marchandises, même les plus prohibées. Les trentième et trente et unième prescriptions de leur règle disent, il est vrai : « Ne trafiquez pas; ne vendez rien; n'achetez rien. » Mais les bons phras ne sont pas négociants, pas plus que ne l'était le père de M. Jourdain. Seulement, de même que ce pseudo-gentilhomme, ils se connaissent en marchandises et

se plaisent, moyennant une juste rétribution, à faire profiter de leur science pratique leur parenté et leurs amis. — Oh! Molière! tu n'as pas écrit uniquement pour ton siècle et tes compatriotes, mais pour tous les temps et pour tous les pays!...

Si à tant d'avantages, déjà énumérés, on ajoute le *casuel* toujours très-productif, surtout aux funérailles et à cette cérémonie de la *tonte du toupet* qui est pour le Siamois adolescent ce qu'est la première communion pour l'Européen, et ce qu'était pour le jeune Romain la *prise de la robe virile*; si, en outre, l'on tient compte du droit que possèdent les phras d'hériter, de tester et d'acquérir, en dehors du contrôle ordinaire des lois, on concevra facilement comment cet ordre de *mendiants* se compose, pour le seul royaume de Siam, de plus de cent mille frères bien nourris, et de plusieurs milliers de vicaires, provicaires, légats, prieurs et princes-abbés [1], jouissant de l'existence la plus confortable et des positions les plus sûres que puisse offrir l'ordre social siamois.

On ne peut donc s'étonner que les Siamois vivent dans le respect de l'habit jaune et dans la persuasion qu'en le revêtant on acquiert de grands mérites, non-seulement personnels, mais même applicables aux âmes des ancêtres. Aussi n'est-il pas de bon bourgeois qui n'exige de son fils d'entrer dans la sainte congrégation, du moins pour quelque temps. Rien n'est plus facile, du reste. Les rangs des

[1] Voici, rangés dans le mème ordre, les titres siamois correspondants : Chao-Khun-Samu, Chao-Khun-Balat, Raxa-Khâna, Somdet-Chao, et enfin Sang-Karat.

talapoins s'ouvrent à quiconque se présente au conseil d'admission d'une pagode, vêtu de blanc et suivi d'un cortége suffisant de parents, d'amis, de musiciens, et muni d'honnêtes offrandes. Le postulant n'a qu'à déclarer devant l'assistance qu'il n'a jamais été attaqué de la lèpre ou de la folie, que nul magicien ne lui a jeté de sort, qu'il n'a pas contracté de dettes et qu'il possède le consentement de ses parents, vingt ans accomplis, le langouti jaune, la ceinture jaune, le manteau jaune, l'écharpe jaune et la marmite de fer battu. Ses négations et ses affirmations ouïes du conseil, on lui fait lecture de la règle de l'ordre, et, *ipso facto*, voilà le récipiendaire élevé de l'humble condition de laïque à l'état parfait de phra, dans lequel il doit se maintenir au moins durant trois mois. Ce temps écoulé, il est libre de rentrer dans le monde, de reprendre l'habit séculier et de se marier : il a payé sa dette à ses ascendants.

Même parmi ceux qui se consacrent entièrement à la vie monastique, il en est très-peu qui s'astreignent à passer chaque année dans leur couvent respectif au-delà de trois ou quatre mois de la saison des pluies; tout le reste du temps ils l'emploient à vagabonder d'un bout à l'autre du royaume, plus occupés des soins terrestres que des affaires du ciel, en dépit des prescriptions les plus formelles de leur règle.

Comme c'est à de pareilles mains que l'éducation de la jeunesse masculine est livrée par la loi siamoise, on ne devra pas s'émerveiller non plus qu'il faille sept ou huit ans d'études monacales pour

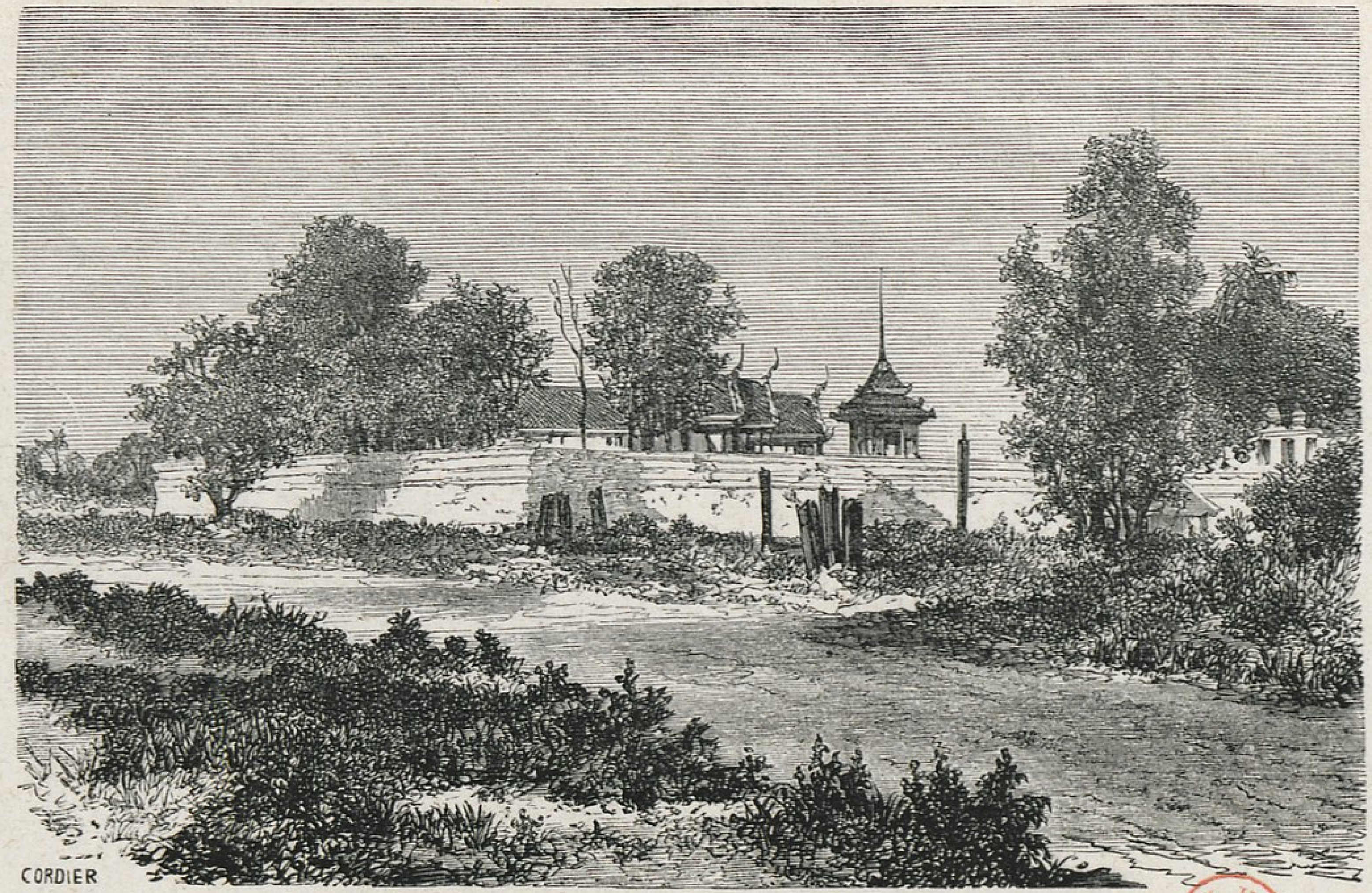
inoculer à un élève, privilégié sur dix *fruits secs*, la science complète de l'écriture et de la lecture, ni plus, ni moins.

J'étais de retour à Ajuthia vers le milieu d'octobre. Malgré mon intention bien arrêtée de ne passer dans cette vieille capitale que le temps nécessaire pour échanger une poignée de main avec le bon P. Larnaudy, qui se trouvait alors au milieu de sa petite chrétienté, j'y fus cependant retenu plusieurs jours par l'attrait inattendu que m'offrit un des épisodes les plus curieux de l'inondation.

Les éléphants abondent dans les forêts et les jungles qui entourent Ajuthia; ils y vivent, non pas tout à fait à l'état sauvage, mais dans cette espèce de liberté dont jouissent les chevaux et les bœufs de la Camargue, et les buffles des Marins-Pontins. Tous sont propriété du souverain, et c'est un crime que d'en tuer ou d'en blesser un, même surpris en flagrant délit de déprédation. Une fois par an, seulement, on les traque officiellement pour en amener le plus qu'on peut dans le kraal, ou parc construit pour eux près d'Ajuthia, et qui forme le *dépôt de remonte* le plus vaste et le mieux organisé du royaume.

C'est un grand quadrilatère, fermé de deux enceintes concentriques et parallèles. La première, ou l'intérieur, est en maçonnerie de deux mètres d'épaisseur; la seconde se compose d'une palissade en troncs massifs de teck, ou ciste des Indes, profondément enfoncés dans le sol et n'offrant entre eux qu'un intervalle de quelques pouces.

Chaque enceinte n'a qu'une entrée, sorte de traquenard qui s'ouvre ou se ferme par le jeu de



Kraal ou parc aux éléphants à Ajuthia (vue extérieure). (P. 258).

BIBLIOTH. IMPÉRIALE
IMPR.

deux énormes poutres, glissant facilement dans de profondes rainures.

Dès que la bande d'animaux pourchassés est engagée tout entière entre les deux enceintes, et que le seuil de la première s'est refermé sur elle, on procède au triage des éléphants propres au service. Cette opération se fait sous la direction d'un jury d'examen, composé des plus grands personnages de l'État, présidé ordinairement par le roi en personne et siégeant sur une large plate-forme élevée sur un des côtés du kraal.

Les qualités recherchées à Siam, dans un éléphant, sont : une couleur approchant du brun pâle ou de l'isabelle cendré, des ongles bien noirs, et enfin des défenses bien intactes et une queue non mutilée. Ces deux derniers points sont difficiles à concilier dans un même individu ; car si un ivoire sans écorchure dénote chez l'animal qui en est porteur un caractère paisible et peu querelleur, une queue en bon état indique clairement que son propriétaire n'a jamais tourné le dos à l'ennemi.

Dès que, du haut de leur estrade, les membres de la commission d'examen ont remarqué dans la bande sauvage un animal remplissant, ou à peu près, les conditions requises, ils le signalent à l'attention et à la poursuite des cornacs-chasseurs apostés à cet effet. Ceux-ci font entourer immédiatement le pachyderme désigné par de vigoureux éléphants privés, qui le pressent, le poussent et l'amènent plus ou moins doucement dans l'enceinte intérieure. Si la pauvre brute regimbe trop, ou cherche à s'enfuir, un nœud coulant jeté autour d'une de ses jambes ne

tarde pas à la faire trébucher ; puis un de ses congénères civilisé, s'appuyant sur elle de tout son poids, la fait tomber lourdement sur le sol, d'où elle ne se relève que bien et dûment garrottée et captive.

Cette dernière phase de la chasse est la plus dangereuse pour les chasseurs et amène parfois mort d'homme. On me l'a dit, du moins ; mais le cas doit être rare ; d'autant plus qu'on a ménagé, au centre même du kraal intérieur, un fort blockhaus d'un accès très-facile à l'homme, mais dont les énormes palissades sont à l'épreuve de la charge à fond de l'éléphant le plus désespéré.

Une fois ces animaux enfermés dans le kraal, il suffit pour les dompter de quelques jours d'une diète absolue, suivie d'un régime abondant de cannes à sucre et d'herbages frais. L'habitude quotidienne de l'aspect et de la voix de leurs gardiens achève de les apprivoiser.

Ces rudes colosses sont, du reste, à plusieurs égards, d'une timidité extraordinaire. Ils ont des nerfs de jolie femme ; il leur faut longtemps pour s'habituer, sans trembler, à la vue d'un cheval et à la détonation d'une arme à feu. Quand la vie du kraal les a bien soumis à la domesticité, on transporte à Bangkok ceux que le service du roi y réclame, dans des écuries établies sur d'immenses radeaux qui descendent lentement et surtout tout doucement le fleuve.

J'avoue que j'emprunte la plupart des détails qui précèdent plutôt à des récits de personnes dignes de foi qu'à mes propres observations ; car la chasse ou battue dont j'ai été témoin avait bien moins pour objet d'amener à la domesticité un certain nombre

d'éléphants, que de mettre temporairement *sous les verrous* quelques centaines de ces quadrupèdes, qui, chassés par l'inondation de leurs pacages habituels, étaient venus chercher un asile et une pitance dans les vergers et jardins d'Ajuthia.

Pour dépister ces hôtes indiscrets, les gardiens du kraal ne trouvèrent rien de mieux que de glisser nuitamment dans la bande un certain nombre de femelles privées, habituées à revenir à l'étable au son d'une trompe; en arrière, on forma un cercle de rabatteurs renforcés de gros éléphants mâles, chargés de couper la retraite à leurs camarades sauvages; puis la battue commença. Je n'en ai jamais vu d'aussi émouvante.

A celui qui n'a jamais assisté qu'à une chasse d'Europe, qui n'a jamais vu fuir devant les cris, les cors, les chiens et les chevaux, que le gibier timide et chétif de nos forêts rabougries, rien ne donnera jamais l'idée de cette scène. Il pourra bien s'imaginer, dans un espace étroit, une lieue carrée peut-être, aux trois quarts submergée par l'inondation, deux ou trois cents éléphants, divisés en autant de troupeaux que le sol présente d'îlots ou de massifs d'arbres, et mis tout à coup en éveil par des bruits discords, s'élevant de trois côtés de l'horizon. Il pourra se les représenter, au fur et à mesure que le cercle de menaces se resserre autour d'eux, reculant peu à peu et se concentrant enfin en une seule masse énorme, qui, bientôt folle de terreur, s'élance tout entière, sur les pas des femelles privées, dans la seule direction où ne retentissent ni détonations d'armes à feu, ni clameurs humaines, ni vibrations de

tam-tam. Oui! l'imagination et le savoir aidant, il pourra graver dans son cerveau une image plus ou moins colorée de ces choses : mais le sol ébranlé sous les pieds de ces colosses effarouchés; mais les taillis, les cépées, les futaies même disparaissant écrasés sous leurs flancs; mais le clapotis et le remous des eaux soulevées par leur passage, qui lui en rendra jamais les saisissants effets? Pour leur trouver des termes de comparaison, il faut avoir éprouvé la commotion d'un tremblement de terre, avoir suivi la course d'une trombe, avoir contemplé face à face une grande marée d'automne !

D'ailleurs, pour bien comprendre ce que les leçons de l'homme peuvent obtenir de l'intelligence des animaux, il faut avoir été témoin, comme je l'ai été en cette occasion, et du calme sang-froid des éléphants privés, chargés de côtoyer, à travers bois et fondrières, ruisseaux et torrents débordés, les flancs de la bande fugitive, afin de la maintenir dans la ligne prescrite, et des ruses calculées des femelles, qui, leur besogne de guides accomplie, et toutes les victimes de leur manége massées devant les murailles du kraal, font prestement demi-tour, et vont fortifier le cercle de leurs camarades, qui, à coups de trompes et de fronts et de flancs, forcent les pauvres sauvages à franchir la porte de la prison, jusqu'à ce qu'elle se ferme enfin sur le dernier d'entre eux.

Parti d'Ajuthia le 19 octobre 1860, dans la même embarcation qui m'avait amené jusque-là, j'étais le 20 à Tharua-Tristard, où je dus bivaquer à l'entrée du village, à cause de l'heure trop avancée de la

nuit ; mais le matin, de bonne heure, j'allai débarquer devant la maison de Khun-Pakdy, le complaisant petit chef qui m'a accompagné il y a deux ans à Phrâbat. Le brave homme ne fut pas peu surpris en me voyant sortir de ma barque ; il en croyait à peine ses yeux, car il avait entendu dire que j'étais mort à Muang-Kabin. Nous renouvelâmes bien vite connaissance, et je vis avec plaisir comment son amitié, qu'un verre de cognac acheva d'exalter, avait résisté à l'épreuve du temps. Pauvre Khun-Pakdy ! si j'étais roi de Siam (ce qu'à Dieu ne plaise !), je te nommerais prince de Phrâbat, ou mieux je te cèderais ma place.

A peine m'eut-il aperçu, qu'il donna immédiatement l'ordre qu'on me préparât à déjeuner ; puis, dès qu'il sut que je me dirigeais sur Kôrat, il se ressouvint qu'il m'avait promis de m'y accompagner si jamais je lui rapportais un fusil de Bangkok. « Ne fût-il que de trois ticaux, cela ferait mon affaire, » avait-il dit ; mais ne me voyant que des fusils à capsule comme par le passé : « Vous ne m'avez pas apporté de fusil, observa-t-il ; mais cela ne fait rien, j'irai avec vous quand même. Vive Kôrat ! là, nous ne mourrons pas de faim comme nous avons manqué de faire à Phrâbat ; on y a cent œufs pour un fuang, un porc pour une couple de ticaux. » Ce ne fut que lorsque je lui eus dit que je ne m'arrêterais probablement que très-peu de temps à Kôrat, et que j'irais plus loin dans des lieux où il faudra sans doute « serrer le ceinturon, » et que je ne souffrirais pas que par amitié pour moi il s'exposât à perdre son embonpoint de mandarin, que je parvins à mettre

un frein à son dévouement enthousiaste; enfin quand il entendit que souvent nous serions obligés de coucher à la belle étoile au milieu des forêts, il détourna la conversation.

Dès qu'on eut déjeuné, je fis reprendre les rames pour échapper aux caresses trop démonstratives et aux éloges bruyants dont le généreux Khun-Pakdy continuait à me gratifier.

En ce moment, cette charmante petite chaîne qui s'étend depuis Nophabury ici, et doit se rattacher vers le nord à celles de la Birmanie et vers l'est aux monts Deng qui coupent et longent la péninsule, m'apparaît à une distance de quinze milles au plus, et réveille en moi une foule de souvenirs agréables. Décidément, je crois la bonne saison établie : l'air est pur, le ciel serein, et le soleil brille tous les jours presque constamment.

Saohaïe, 22 *octobre*. — Je n'ai pas encore atteint Pakpriau, et je commence déjà à rencontrer et à souffrir de ces petites contrariétés inévitables dans un pays comme celui-ci, inondé une partie de l'année, et où les moyens de communication manquent surtout pour qui traîne une certaine quantité de bagages avec soi. Depuis deux jours je suis ici, logé dans la barque d'un Chinois qui tout d'abord a craint de me donner asile dans sa cabane, et je puis me considérer heureux d'avoir au moins un gîte quelconque; je pourrais bien n'en pas avoir du tout. Hier, je suis allé rendre visite au gouverneur, qui réside dans une vieille masure d'une saleté repoussante, à deux milles au-dessous du lieu où j'ai débarqué. De tout le chef-lieu de la province de Saraburi, cet établis-

sement, avec quelques chaumières de cultivateurs éparses çà et là, est tout ce que j'ai remarqué ; il n'y a ni bazar, ni boutiques flottantes ; de temps à autre, de petits marchands viennent en ce lieu vendre ou échanger du sel, des objets de première nécessité, et quelques Chinois trafiquants ont de petits dépôts de langoutis, d'arec, de toile et de vestes siamoises, qu'ils vont troquer contre des peaux, des cornes et du riz, dans le haut de la rivière qu'ils remontent parfois jusqu'à Petchaboune.

Le courant était si fort, qu'en un quart d'heure nous fûmes entraînés à la résidence du mandarin que je connaissais déjà pour l'avoir vu lors de mon premier voyage, et lui avoir fait un présent en retour duquel il m'avait promis que si j'allais à Kôrat et que j'eusse besoin même d'une centaine d'hommes, il me les donnerait. Je lui annonçai mon intention d'aller à Khao-Khoc, lieu choisi depuis deux ans par les rois de Siam pour y fonder une place forte où ils comptent se réfugier, si jamais les Européens, qui les fatiguent de leur bruyante activité, s'emparaient de leur capitale ; ce qui, disons-le tout bas, serait chose très-facile. Il ne faudrait pour cela qu'une poignée de nos chasseurs, zouaves ou turcos habituésa u soleil d'Afrique.

Je fus d'autant mieux reçu du fonctionnaire siamois, que je n'avais à lui demander aucun service, ayant déjà engagé une barque qui retourne avec son propriétaire à Khao-Khoc sous peu de jours. J'avais eu l'intention de me rendre à Patawi ; mais en cette saison les chemins qui y mènent sont tellement impraticables, que je dus abandonner cette idée. Un

grand nombre d'habitants de cette province sont originaires du Laos, anciens captifs amenés de Vien-Chang après le soulèvement de cette province. Les provinces de Boatioume et de Petchaboune sont peuplées de Siamois, car le Laos proprement dit ne commence qu'à M'Lôm. Toutes ces provinces, de même que celles qui les confinent à l'est et au nord, sont gouvernées par des mandarins siamois, d'un rang plus ou moins élevé, c'est-à-dire que quelques-uns d'entre eux ont droit de vie et de mort, et sont alors considérés comme vice-rois. Les provinces plus éloignées, quoique simplement tributaires, relèvent du royaume de Siam et en font intégralement partie.

La province de Petchaboune est surtout renommée pour son tabac, considéré comme le meilleur de Siam, et dont il se fait un grand commerce avec Bangkok, malgré l'extrême difficulté des communications; car à l'époque des grandes eaux, lorsque les barques d'une certaine grandeur peuvent s'y rendre, il faut un mois de lutte pénible contre un courant qui a la force d'un torrent pour atteindre le centre de production. Dans la saison sèche, il n'y a que les barques d'une très-petite dimension qui puissent être employées à ce voyage; car, à de fréquents intervalles, on est obligé de les traîner sur le sable ou de les transporter au-delà des roches, qui forment en maints endroits des rapides obstruant la navigation. Ce commerce est, en grande partie, entre les mains des Siamois de Petchaboune, qui arrivent à Pakpriau vers la fin de la saison des pluies pour échanger ce produit contre des noix d'arec ou d'autres objets.

Les cantons nord de la province de Saraburi sont presque déserts, tandis que la partie sud, assez bien cultivée, est très-riche en riz, qui, bien que de qualité un peu inférieure à celui de Petchaburi, est considéré comme un des meilleurs du pays. C'est un objet d'échanges continuels et de transactions permanentes avec Bangkok. Quant à la population, qui est répandue d'une manière très clair-semée sur les rives du fleuve, elle ne peut être que difficilement recensée, de même que celle de toutes les autres parties du pays.

Saohaïe est le point de départ des caravanes qui se rendent à Kôrat ; un autre chemin conduit de Bangkok à cette ancienne ville du Cambodge : c'est celui de Muang-Kabin ; mais il n'est guère fréquenté que par les Laotiens de cette localité.

Je viens d'être interrompu par la visite inattendue du gouverneur, qui, tout en passant pour aller faire une offrande de fruits confits aux bonzes de sa pagode, s'est arrêté près d'une heure dans ma cabine. Il était dans une de ces élégantes et immenses pirogues, de plus de trente mètres de long, portant à leur centre un charmant pavillon, et pour laquelle j'aurais donné tout son château fort avec ses dépendances. Le gouverneur fit appeler le propriétaire de la barque qui doit me conduire à Khao-Khoc, et lui donna quelques instructions pour le chef de cet endroit, en ajoutant : « Je n'ai pas fait de lettre, parce que je sais que M. Mouhot n'en a pas besoin, car il y a deux ans il a su se faire respecter ici ; il en sera de même là-bas. »

Je ne pus me dispenser de lui offrir quelques petits présents pour ce léger service qui sans doute ne me sera d'aucune utilité, et je lui offris une paire de lu-

nettes montées en écaille, un flacon d'essence, une bouteille de cognac et une autre d'eau sédative que je lui préparai, sur ses instances, pour obtenir quelque remède souverain contre ses douleurs rhumatismales. Heureux Raspail ! dont le « système » va soulager les souffrances humaines jusqu'au fond des provinces les plus reculées de l'Asie. En retour, le mandarin promit de me donner un poney quand je partirais pour Kôrat, puis différentes choses très-utiles, dit-il ; toutefois, il a le loisir d'oublier sa promesse, car ici il est d'usage qu'un riche peut tout accepter, même des plus pauvres; quant à donner, c'est plus rare. Du reste, de quoi vivraient ces mandarins, si ce n'était de concussions et de la générosité de leurs administrés, car avec leurs honoraires seulement, quand ils en ont, ils seraient condamnés à une maigreur qui causerait leur désespoir en les faisant passer pour des hommes ineptes.

Les malheureux ne touchent qu'une fois l'an leurs appointements, dont voici le tarif :

Les princes et les ministres ont droit annuellement à vingt livres siamoises d'argent, égalant 7,000 francs.

Les mandarins de la première à la troisième classe à une somme variant de 3,600 à 500 francs.

Ceux de quatrième et de cinquième classe à une solde descendant de 360 à 180 francs. Les employés inférieurs ne reçoivent que 120 ou même 50 francs, et enfin les soldats, les satellites, les médecins, les ouvriers, etc., sont payés à raison de 30 à 36 francs. Autant, ni plus ni moins, que l'impôt réclamé au plus infime Siamois. La distribution de ces magnifiques

allocations se fait à la fin de novembre et de la main même du roi. C'est encore l'occasion d'une mise en scène et d'un cérémonial qui ne durent pas moins de douze jours.

XXV

Voyage à Khao-Khoc. — Traversée de la *Dong-Phya-Phaye*, ou forêt du Roi-du-Feu. — Le mandarin et l'éléphant blanc. — Observations de moraliste, de naturaliste et de chasseur.

Depuis hier je suis en route pour Khao-Khoc dans la barque d'un trafiquant chinois, fort bon homme du reste, et, qualité tout aussi agréable pour moi, ne s'enivrant ni d'opium ni de samchou. Il se propose de remonter jusqu'à Boatioume ; mais le courant est si fort que je crois bien qu'il ne pourra dépasser Khao-Khoc, car, malgré ses quatre rameurs, et l'aide des deux hommes qui me restent (j'ai dû congédier mon Laotien, qui trouvait trop fatigant de ramer, et préférait fumer et dormir), nous manquons d'être entraînés, à chaque détour de la rivière, dans les rapides formés par des roches, découvertes dans la saison sèche.

Le temps que je croyais tout à fait au beau fixe a changé depuis trois jours; chaque après-midi, vers les quatre ou cinq heures, nous avons une forte ondée. Hier soir, j'ai été pris d'un mal de tête plus vio-

lent qu'aucun de ceux que j'avais encore eus depuis que je parcours ce pays, et j'ai cru un instant être atteint de la fièvre, si redoutée pendant la saison des pluies dans tout le voisinage de la terrible *Dong-Phya-Phaye;* mais il provenait de l'ardeur du soleil, auquel j'étais resté exposé toute la journée, et il s'est dissipé après une nuit passée au grand air sur l'avant de la barque; le lendemain, j'étais, comme d'habitude, frais et dispos.

On me fait espérer pour demain le plaisir de voir Khao-Khoc; je n'en serais pas fâché; notre petite barque est tellement encombrée par mon bagage et celui de tant d'hommes, que j'y subis la torture d'une véritable incarcération, forcé que je suis de garder les positions les plus gênantes. Ces douze jours de lente navigation m'ont déjà cruellement fatigué.

En outre, l'air qu'on respire ici est humide, malsain et d'une pesanteur extrême; intérieurement on a froid, on est saisi de frissons, tandis que la tête brûle et que le corps ruisselle de sueur.

Après quatre journées d'une fatigue excessive, nous entrions hier soir dans une gorge creusée par la rivière qui, même à cette époque, n'a pas plus de quatre-vingt-dix mètres de largeur, lorsqu'une pluie torrentielle vint subitement fondre sur nous et nous contraignit à nous arrêter et à chercher un abri sous notre toit de feuilles.

La pluie dura toute la nuit, nuit affreuse pour mes pauvres hommes qui, m'ayant cédé l'avant, se trouvaient entassés à l'intérieur, et gémissaient sans pouvoir goûter un seul instant de sommeil après

tant de fatigues, tourmentés qu'ils étaient par une chaleur suffocante et par des légions de moustiques.

A la pointe du jour, après une centaine de coups de rame et un nouveau coude de la rivière franchi, nous nous trouvons en face de Khao-Khoc. Ce lieu a été bien inutilement choisi, selon mon humble avis, par les rois de Siam pour y élever une place forte, dans l'intention de s'y retirer si jamais les blancs, envahissant le sud, ils étaient obligés d'abandonner Bangkok à leur dévorante ambition. Pauvre calcul de la peur, car la possession de Bangkok entraînerait celle de tout le Delta, et personne ne songerait à venir inquiéter la royauté fugitive dans une pareille solitude.

A deux ou trois milles au-dessous de Khao-Khoc, je vis une espèce de débarcadère, et une habitation de médiocre apparence portant le nom prétentieux de palais; elle n'est composée que de feuilles et de bambous : c'est *Prabat-Moi*. Quant à Khao-Khoc, quoique depuis trois ans le deuxième roi y soit venu très-souvent pendant la bonne saison, non-seulement il n'y a point de débarcadère, mais pas même un escalier creusé dans la terre pour faciliter l'escalade de la rive qui est haute et escarpée.

Aussitôt arrivé, je mis pied à terre et me disposai à faire un choix parmi les nombreuses habitations vacantes de mandarins que l'on m'avait dit se trouver sur les bords de la rivière; mais j'eus beau battre les broussailles et les taillis avec mes hommes, enfonçant jusqu'aux genoux dans un sol détrempé et fangeux, je ne pus découvrir que sept ou huit chaumières de Laotiens qui forment le noyau de la population de la citadelle future, cultivateurs pai-

sibles et hospitaliers qui seraient bien affligés, et encore plus épouvantés si jamais leurs échos répétaient un jour de sinistres bruits de guerre, s'ils voyaient luire au loin des baïonnettes européennes, ou s'ils entendaient tonner des canons rayés. Quant aux habitations royales, je ne pus y atteindre. Tout l'espace au-delà d'une zone de cinquante pas comprise entre la montagne et les bords du fleuve n'est encore qu'un marécage, et tous les étroits sentiers sont obstrués par des broussailles et de hautes herbes qui ont eu le temps de croître pendant les six ou huit mois écoulés depuis la dernière visite du roi.

Ne pouvant trouver une seule cabane habitable, nous nous mîmes en devoir d'abattre des bambous pour nous en construire une; ce qui ne fut pas long, plusieurs hommes du hameau s'étant joints à nous, et c'est dans cette hutte ouverte à tous les vents que nous nous sommes installés.

Dans l'intervalle, j'appris qu'un éléphant blanc venait d'être pris dans le Laos et qu'il était en route pour Bangkok sous la garde d'un mandarin.

Cette grande nouvelle a été apportée ici par un messager, chargé par le vice-roi de Kôrat de faire préparer la route et les étapes pour la bête sacrée. M'étant trouvé chez le premier magistrat de Khao-Khoc au moment de l'arrivée dudit messager, je me suis empressé de reporter sur mon journal les principaux détails de cette entrevue et du dialogue qui s'ensuivit, dans l'espoir qu'ils auront au moins, pour mes lecteurs, si j'en ai jamais, le piquant de la nouveauté.

La scène se passe dans le prétoire de la localité, dans ce qu'en France on appellerait l'*hôtel de la pré-*

fecture. Pauvre prétoire qui ne diffère guère de la plupart des huttes cambodgiennes et dans la construction complète desquelles, pilotis, charpente, cloisons, plancher et toiture, gros et petit mobilier compris, il n'entre d'autres matériaux que ceux que peut fournir un pied de *graminée*, — gigantesque il est vrai, — une touffe de bambou.

Sur le plancher vacillant de cette espèce de cage, le mandarin, les jambes croisées à la façon d'un tailleur, occupe une estrade de dix à quinze pouces de hauteur et roule dans la bouche, d'un air grave, quelques pincées de bétel ; devant lui, plutôt étendu que prosterné, le *messager*, fonctionnaire de l'ordre des *nai-mouets* ou sergents de police, fait son rapport, tandis que, sur les degrés de l'échelle qui donne accès à la salle d'audience, des volailles indiscrètes se perchent et caquètent, et que des tonquins, à l'abdomen distendu, se vautrent et grognent dans la vase chargée d'immondices du sous-sol de cette demeure officielle.

Le message débité et ouï, le mandarin se lève avec transport, dépose sa chique, joint les mains et s'écrie : « Heureux événement ! Avez-vous, ô Nai-Mouet ! été favorisé de la vue du saint éléphant?

Le messager. — Illustre seigneur, que n'en est-il ainsi ! Mais je ne le connais que par la proclamation de l'auguste Chao-Phaja de Kôrat, dont je reçois les ordres, moi cheveu. L'auguste Chao-Phaja s'est transporté jusqu'à Pimaie pour vérifier si la chose était telle que l'annonçait le roi de Louang-Prabang, et à son retour il a déclaré avoir reconnu un élé-

phant mâle, de noble race, marqué de tous les signes divins.

LE MANDARIN. — Bien! très-bien! Alors sa couleur peut être comparée à la couleur d'une marmite de terre neuve?

LE MESSAGER. — Illustre seigneur! je reçois vos ordres; il en est ainsi.

LE MANDARIN. — Parfaitement! Et quelle est sa taille?

LE MESSAGER. — Illustre seigneur! il a au moins quatre coudées de hauteur.

LE MANDARIN. — Ah ! Il est jeune encore? et a-t-il une bonne apparence?

LE MESSAGER. — Illustre seigneur ! Je reçois vos ordres ; il est majestueux.

LE MANDARIN. — Et quand devons-nous l'attendre en ces lieux?

LE MESSAGER. — Illustre seigneur! si je puis énoncer une opinion à cet égard, moi cheveu, il sera ici vers le milieu de la prochaine lune.

LE MANDARIN. — Bien ! très-bien! Tout sera prêt pour sa réception. »

Et tandis que le Nai-Mouet se glisse à reculons vers l'échelle pour aller porter ailleurs la bonne nouvelle, *l'illustre seigneur* aux soixante ticaux d'appointements annuels (180 fr.), auquel il vient de la communiquer, se frotte les mains avec une vigueur inaccoutumée et répète, avec une animation croissante :

« Heureux événement ! heureux événement ! »

Le digne magistrat ne put me cacher longtemps que ce qu'il prisait le plus dans l'*événement*, ce qui

le rendait si joyeux, c'était la faculté que l'ouverture et la réparation des routes allait lui donner d'imposer des corvées à ses administrés. Il m'avoua humblement, pleurant d'un œil et riant de l'autre, qu'il en imposerait beaucoup plus que la chose ne l'exigeait absolument, et que tous ceux qui voudraient s'en racheter le trouveraient disposé à traiter avec eux au prix modique de seize ticaux par tête, et que cette petite négociation, menée à bonne fin, le mettrait à l'abri du besoin dans sa vieillesse.

« C'est, ajouta-t-il en terminant, ce que mes collègues, grands et petits, appellent proverbialement *tham na bon limg-phraï* (faire sa moisson sur le dos du peuple). N'avez-vous pas, ô vénérable étranger ! quelque expression équivalente dans la langue de votre patrie? »

Tous les habitants du village, une cinquantaine à peu près, sont venus me présenter leurs enfants et me demander des remèdes, les uns contre la fièvre, d'autres contre la dyssenterie ou les rhumatismes, etc. Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût des lépreux ici comme à Khao-Tchioulaü; mais les enfants sont d'une saleté révoltante; ils sont littéralement couverts d'une couche de crasse qui les fait ressembler à des négrillons; la plupart de ces pauvres petits êtres tremblent de la fièvre. Le lieu que j'habite est dans une vallée formée par une ceinture de montagnes venant de Nophabury et de Phrâbat, contreforts de la chaîne qui, contournant le bassin du Ménam, se relie à celles de la péninsule et de la Birmanie. Le mont Khoc s'étend à un kilomètre de la rive gauche de la rivière, autour d'un espace demi-circu-

laire, puis se rattache aux montagnes qui courent à l'est vers Kôrat et au nord vers le M'Lôm et le Thibet. En face du mont Khoc, d'autres monts s'élèvent en pente abrupte à partir de la rive droite qu'ils dominent un instant pour se prolonger à l'est où ils se réunissent à d'autres chaînes. C'est dans cette étroite vallée et sur les bords de la rivière qu'est situé le hameau que j'habite. Toute la contrée est dans un état sanitaire affreux ; cependant, comme tous les pays montagneux, elle recèle des choses admirables.

Les pluies qui deviennent de plus en plus rares et qui ont même fini de tomber au nord ont déjà fait baisser le lit de la rivière de plus de vingt pieds. On me dit qu'à Boatioume elle est si étroite que les branches des arbres des deux rives se touchent et forment une voûte au-dessus de la tête des voyageurs. Ces montagnes, composées de calcaire, sont couvertes d'une puissante végétation, mais portent partout les traces de l'eau qui les recouvrait à une époque géoologiquement récente. De leur sommet, on peut se représenter les limites qu'avait alors la mer; on reconnaît du premier coup d'œil qu'elle envahissait la plaine qui se déroule au sud, et que tous les éperons des massifs montagneux formaient des caps, des golfes ou des îles. J'ai trouvé à peu de distance de leur base, sous une couche d'humus, des bancs de corail fossile et des coquillages marins en fort bon état de conservation [1].

[1] « ... Lorsque j'étais à *Ajuthia*, ayant eu occasion de faire des fouilles, pour chercher les vases sacrés qui furent enfouis lors de l'invasion des Birmans, en 1769, j'observai, partout où je fis creuser, qu'à la profondeur d'environ trois mètres on rencontrait une couche de tourbe noire d'un

Dès que ma hutte fut achevée, ce qui ne fut ni long ni coûteux, nous y établîmes trois hamacs, nous nous mîmes en devoir de nous préparer un terrain de chasse pour les insectes, qui ne sont jamais plus abondants qu'à la fin et au commencement de la saison des pluies, et nous abattîmes une quantité d'arbres d'une grosseur raisonnable. Le métier de bûcheron est dur et pénible sous cette latitude, où le soleil, pompant l'humidité de la terre et des marécages dont nous sommes environnés, nous enve-

pied d'épaissseur, dans laquelle s'étaient formés quantité de beaux cristaux transparents de sulfate de chaux. (Disons en passant que les Siamois recueillent ces cristaux, les calcinent, et en obtiennent une poudre extrêmement fine et très-blanche, dont les comédiens et les comédiennes se frottent les bras et la figure.) Dans cette couche de tourbe on trouve, en outre, des troncs et des branches d'un arbre dont le bois est rouge, mais si fragile qu'il se rompt sans effort. D'où je conclus que c'était là le niveau primitif du terrain, qui se sera élevé peu à peu par le sédiment qu'y déposent les eaux chaque année, à l'époque de l'inondation, aussi bien que par le détritus des feuilles et des plantes.

« Il est dit dans les Annales de Siam que, sous le règne de *Phra-Ruàng* (environ l'an 650 de notre ère), les jonques chinoises pouvaient remonter le *Më-Nam* jusqu'à *Sangkolôk*, qui est aujourd'hui à plus de cent vingt lieues de la mer ; ce qui fait supposer que la plaine de Siam a éprouvé un changement considérable dans ce laps de douze cents ans, puisqu'à présent les jonques ne remontent pas au-delà de *Ajuthia*, distante de la mer de trente lieues seulement.

« En creusant des canaux, on a trouvé, dans plusieurs endroits, des jonques ensevelies dans la terre à quatre ou cinq mètres de profondeur. Plusieurs personnes m'ont rapporté que quand le roi fit creuser les puits pour les pèlerins, sur la route de *Phrâ-Bat*, à une profondeur de huit mètres, on trouva un gros câble d'ancre en rotin.

A l'extrémité nord de *Bangkok*, à onze lieues de la mer, je vis des Chinois creusant un étang ne rapporter du fond que des coquillages concassés, ce qui me confirma dans

loppe d'une atmosphère d'étuve ou de serre chaude; mais nos peines ont été largement compensées par une chasse abondante et fructueuse : les longicornes abondaient, et, aujourd'hui, j'ai une boîte pleine de plus de mille insectes rares et nouveaux; j'ai même été assez heureux pour remplacer un certain nombre des rares espèces de Petchaburi qui ont été détruites ou détériorées par l'eau de mer dans ma collection naufragée avec *le Sir J. Brooke.*

Les habitants du village et des environs, et jus-

mon opinion que cette plaine avait été mer autrefois. Voulant donc résoudre la question de manière à lever tous les doutes, je fis creuser dans le terrain de notre église à *Bangkok* un puits de vingt-quatre pieds de profondeur; l'eau qui se rassemblait au fond était plus salée que l'eau de mer; la vase molle qu'on ramenait du fond était mêlée de plusieurs sortes de coquillages marins, dont un bon nombre étaient en bon état de conservation; mais ce qui finit par lever tous les doutes fut une grosse patte de crabe et des concrétions pierreuses auxquelles adhéraient de jolis coquillages.

« La mer s'est donc retirée et se retire encore tous les jours; car, dans un voyage au bord de la mer, mon vieux pilote me montra un gros arbre qui était à un kilomètre dans les terres en me disant : « Voyez-vous cet arbre là-bas? « Quand j'étais jeune, j'y ai souvent attaché ma barque; et « aujourd'hui, voyez comme il est loin. »

« Voici la cause qui fait croître si vite la terre au bord de la mer. Pendant trois mois de l'année, quatre grands fleuves charrient, jusqu'à la mer, une quantité incalculable de limon; or, ce limon ne se mêle pas à l'eau salée, comme je m'en suis convaincu par mes propres yeux, mais il est ballotté et refoulé par le flux et reflux sur les rivages où il se dépose peu à peu, et à peine s'est-il élevé au niveau de l'eau qu'il y croît des plantes et des arbres vigoureux qui le consolident par de nombreuses racines. J'ai tout lieu de croire que la plaine de Siam s'est accrue de vingt-cinq lieues en largeur sur soixante en longueur, ce qui ferait une étendue de quinze cents lieues carrées. » (*Pallegoix*, t. I, ch. IV.)

qu'aux talapoins des pagodes voisines, viennent chaque jour m'apporter *des bêtes*, comme ils disent; les uns des sauterelles, les autres des scorpions; qui des serpents, qui des tortues, etc., et le tout accroché au bout d'un bâton. Leur but, ce faisant, est d'obtenir en retour un ou deux boutons de cuivre, quelques grains de verroterie, ou un peu de toile rouge.

Le vent du nord se fait très-souvent sentir; cependant ceux du sud-est et du sud-ouest reprennent quelquefois le dessus et nous ramènent de la pluie; mais la chaleur des nuits diminue chaque jour, au point que maintenant après trois heures du matin je puis supporter une couverture ou m'envelopper de mon burnous. Mes deux serviteurs ont de temps en temps quelques atteintes de fièvre intermittente; ils se plaignent souvent du froid à l'estomac. La mort nous dresse tant d'embûches dans ces lieux humides que celui qui y échappe peut se considérer comme privilégié.

. . . . . .

L'air commence à fraîchir à la fin de novembre; avec décembre nous entrons en plein hiver; une bonne brise, pareille à notre bise de mars, souffle du nord toute la journée, et, la nuit, le thermomètre baisse déjà jusqu'à quinze degrés centigrades. Le soir, je me promène au bord de la rivière enveloppé d'un chaud burnous, le capuchon relevé; c'est un plaisir que je n'avais pas goûté depuis ma visite à Phrâbat il y a deux ans. Il faut avoir passé tant de nuits d'insomnie, suffoquant de l'extrême chaleur, pour se figurer le bien-être que l'on éprouve à dormir enfin sous une bonne couverture de laine

et surtout sans faire une guerre incessante à ces affreux moustiques. Phraï et Deng ont toute leur garde-robe sur le dos le jour et la nuit; je les ai même vêtus d'une double flanelle rouge et de chapeaux de feutre; on les prendrait pour des garibaldiens, — à leur costume seulement, car ils n'ont rien en eux de tapageur ou de guerrier; — cependant ils ne manquent pas d'un certain courage qui a aussi son mérite. Ils dansent en chantant autour d'un bon feu, et ils ouvrent de grands yeux quand je leur dis que j'ai vu des fleuves et des rivières plus larges que le Ménam, gelés et sur lesquels les chars les plus lourds pouvaient circuler; et d'autres où l'on rôtit quelquefois des bœufs entiers, et que souvent, dans ces contrées-là, des hommes et des animaux meurent de froid.

Mon petit *Tine-Tine* ne dit mot; il s'enfonce sous ma couverture et y dort à son aise; cependant si Phraï le tourmente en dérangeant sa literie, il lui montre les dents. Ingrat que je suis, je ne vous ai pas encore parlé de ce petit compagnon qui m'est si fidèle et si attaché, de ce joli et mignon *King-Charles* que j'ai amené avec moi, et dont toutes les Siamoises, surtout celles qui n'ont point d'enfants, sont éprises, malgré l'aversion que les Siamois témoignent aux chiens généralement; aversion n'est peut-être pas le mot propre; mais ils ne caressent jamais ces animaux, qui d'ailleurs demeurent presque tous à demi sauvages. Je crains bien pour ce pauvre chien une triste fin; qu'il ne soit foulé aux pieds par un éléphant ou qu'un tigre n'en fasse une bouchée.

Depuis deux jours nous faisons bombance; au moment où les vivres commençaient à nous manquer, le poisson s'est avisé de remonter la rivière, et c'est par centaines qu'on les prend à la trouble; ils ne sont guère plus gros que des sardines, il est vrai; mais en une heure nous en avons pris de quoi remplir six ou huit paniers, et mes deux serviteurs ont assez à faire à couper les têtes et à saler.

Tous les enfants du voisinage, dont la plupart sont encore à la mamelle, viennent constamment m'apporter des insectes pour avoir un bouton de cuivre ou une cigarette. Oui, une cigarette! ces bambins quittent le sein de leur mère pour la pipe et alternativement; s'ils n'étaient pas si sales, ils seraient gentils, et je serais porté à les caresser; mais depuis que j'y ai été pris, je crains les affections cutanées.

Le Laotien est aussi superstitieux que le Cambodgien, et plus peut-être que le Siamois. Si quelque personne tombe malade de la fièvre ou seulement de quelque légère indisposition, à coup sûr c'est le démon qui est entré dans son corps. Si quelque affaire ne réussit pas, ce ne peut être que la faute du démon; si quelque accident arrive à la chasse ou à la pêche, ou en coupant du bois dans la forêt, c'est le démon et toujours le démon. Dans les maisons, ils conservent précieusement un talisman, généralement un simple morceau de bois, ou une plante parasite dont la forme possède quelque ressemblance avec une partie quelconque du corps humain, et qui doit à cette circonstance de devenir le dieu lare du foyer, le protecteur qui en écarte tout les mauvais génies.

Tous les jours, nous organisons une nouvelle chasse dans les forêts; et cependant ici, quand on ne croit chasser qu'aux insectes ou aux oiseaux, il arrive que le bruit de la voix, ou la détonation de nos fusils dans ces profondes solitudes, répétés par les échos de la montagne, fait sortir les animaux féroces de leurs repaires. Hier, après une chasse assez longue et fatigante dans laquelle nous avions tué quelques oiseaux et un ou deux singes, nous revenions fatigués, lorsque, arrivés à une petite éclaircie de la forêt, je dis à mes deux « boys [1] » de prendre un peu de repos au pied d'un arbre pendant que j'irais, de ma personne, à la recherche des insectes, etc. Tout à coup mon attention est éveillée par un bruit suspect, comme le piétinement d'un animal se glissant dans l'épais feuillage. Je relève aussitôt la tête, saisissant et armant en même temps mon fusil, et je me glisse légèrement derrière le grand arbre au pied duquel dorment mes hommes. Il était temps! En ce moment même un beau et grand léopard prenait son élan pour franchir les broussailles et s'élancer sur un de mes domestiques, qui tous deux sommeillaient aussi paisiblement que s'ils eussent été dans notre hutte. Je n'eus pas une seconde à moi pour viser et presser la détente de mon arme, et l'animal, frappé de ma balle à l'épaule droite, alla rouler à plusieurs pas de distance, dans un inextricable buisson, après avoir décrit en l'air un bond d'une hauteur prodigieuse. Il n'était que blessé, et nous avions tout à craindre, si je ne réussissais à

[1] Le mot *boy*, qui veut dire garçon, est généralement employé en Angleterre pour désigner les domestiques mâles.

le tuer, ou tout au moins à lui briser l'autre épaule pour le mettre dans l'impossibilité de nous faire du mal. Une seconde décharge, qui le frappa dans la région du cœur, l'acheva presque instantanément.

L'effroi, la crainte et l'émotion de mes deux pauvres garçons réveillés en sursaut par la première détonation de mon arme, si près de leurs oreilles, ne peuvent se comparer qu'au plaisir qu'ils éprouvèrent en voyant l'animal étendu sans vie à leurs pieds.

Je pouvais regarder cette aventure comme une étrenne du nouvel an, car nous sommes au dernier jour de décembre.

Encore une année écoulée, année semée pour moi, comme pour tous, de joies, d'inquiétudes et de peines, et aujourd'hui plus encore que les autres jours mes pensées se reportent sur le petit nombre d'êtres qui me sont chers. Plus d'un cœur ami, à cette heure, répond aux battements du mien; j'en suis sûr, des vœux pour le pauvre voyageur s'élèvent à la fois et identiques des foyers de mon père, de ma femme et de mon frère, quelle que soit la distance qui les sépare. Tous désirent mon retour, m'écrit mon frère dans sa dernière lettre que mes amis de Bangkok viennent de m'envoyer, et pourtant je ne suis qu'au début de ma nouvelle campagne : serait-ce d'un bon soldat de prendre son congé à la veille d'une bataille? Je suis aux portes de l'enfer, comme appellent cette forêt les Laotiens et les Siamois. Tous les êtres mystérieux de cet empire de la mort semé des ossements de tant de pauvres voyageurs, dorment profondément sous cette voûte

épaisse. Je n'ai rien qui pourrait effrayer les démons qui l'habitent, ni dents de tigre, ni cornes de cerf rabougries, aucun talisman enfin, que mon amour pour la science et ma croyance en Dieu. Si je dois mourir ici, quand l'heure sonnera je serai prêt.

Il y a dans le repos de cette forêt, dans le calme de cette puissante nature tropicale, quelque chose d'une majesté indéfinissable qui à cette heure de la nuit (minuit) fait sur moi une impression profonde. Le ciel est serein, l'air frais; les rayons de la lune ne pénètrent qu'à travers les branches et les feuilles des arbres, et n'éclairent çà et là que quelques coins du sol, qu'on dirait des lambeaux de papier dispersés par le vent; pas le moindre souffle ne fait bruire les arbres, et rien ne troublerait ce silence imposant sans quelques feuilles mortes qui tombent de branche en branche avec un petit bruit sec, le murmure d'un ruisseau qui coule à mes pieds sur un lit de cailloux, quelques grenouilles qui se répondent de distance en distance, et dont le coassement ressemble à l'aboiement rauque d'un chien. De temps en temps quelque oiseau de nuit, des chauves-souris, s'approchent, attirées par la flamme de la torche qui brûle attachée à une branche de l'arbre sous lequel j'ai étendu ma peau de tigre; puis, à de longs intervalles, retentit le cri plus ou moins rapproché d'une panthère qui appelle son mâle, et auquel répondent, par des grognements au sommet des arbres, des chimpanzés dont elles troublent le repos.

Un sabre d'une main et une torche de l'autre, Phraï poursuit des poissons dans le ruisseau; son ombre

reflétée sur les rochers et dans l'eau, pendant qu'il s'escrime et crie tour à tour : « Manqué! touché! » le ferait prendre pour un démon par les gens du pays. Je ne sais pourquoi, mais je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse que quelques heures de sommeil et une longue chasse demain parviendront à dissiper; comment finira cette année pour nous? Atteindrai-je mon but, et aurai-je le bonheur de conserver cette santé sans laquelle il me serait impossible de rien faire, et pourrai-je surmonter tous les obstacles et les difficultés qui m'attendent, et dont les moyens de transport, si difficiles à se procurer, ne sont pas les moindres?

Cependant, malgré tout, que ceux qui pensent à moi à cette heure, par-delà les continents et les mers, au foyer de famille, ne soient pas trop inquiets sur mon sort, et conservent cet espoir et cet amour en Dieu qui seuls font l'homme grand et fort. Avec l'aide de la protection divine, le jour de notre réunion viendra, et notre persévérance et nos efforts seront récompensés! Et toi, fil magnétique invisible qui, malgré les distances, réunis les cœurs amis, porte les bénédictions du voyageur à tous ces êtres chéris, inspire-leur ces pensées qui font ma force de toutes les heures, et ma consolation dans les plus tristes et les plus pénibles moments. A tous donc une heureuse année! Puissé-je aussi ramener sain et sauf ce pauvre jeune Phraï, compagnon fidèle de mes travaux, de mes fatigues, et dont le dévouement semble à l'épreuve de la mort. Mes deux serviteurs sont un peu épuisés par la fièvre et un commencement de dyssenterie; mais ils ne m'en suivent pas

moins pleins d'entrain et de gaieté, et me montrent un attachement de tous les instants.....

A cinq ou six lieues au nord de Khao-Khoc se trouve le mont Sake, et, à deux milles au-delà, toute trace d'habitation cesse jusqu'à Boatioume. Les bords solitaires de la rivière gagnent en charme ou en pittoresque ; tantôt ce sont de belles roches de calcaire couvertes en maints endroits d'une croûte de matières ferrugineuses, et d'où découlent des sources bruyantes qui, douées de la propriété d'incrustation, laissent partout sur leur passage des dépôts de formes curieuses; tantôt des monts qui s'élèvent abruptement à une grande hauteur, et renferment des grottes plus ou moins profondes et ornées de stalactites; enfin de gracieux lits de sable, et des îlots où s'étendent pour se chauffer au soleil une foule d'iguanes; partout c'est une riche végétation entremêlée d'élégantes touffes de bambous. Là s'ébattent et se querellent des troupes de chimpanzés sur lesquels s'exerce l'adresse de Phraï, et qui lui procurent des repas délicieux.

Nous montions une pirogue très-légère, de sorte que le premier jour nous dépassâmes des bateaux de Petchaboune qui l'avant-veille étaient partis de Khao-Khoc ; car le courant est encore assez rapide, lors même que les eaux sont déjà si basses qu'en maints endroits il faut traîner les embarcations sur le sable, et que les perches remplacent partout les avirons.

Les tigres, assez rares à Khao-Khoc, sont beaucoup plus communs aux environs de Boatioume où ils détruisent beaucoup de bétail. Les crocodiles y

sont également en beaucoup plus grand nombre. Avant-hier, de notre barque, j'en tuai un d'une grosseur énorme, le plus grand que j'eusse vu jusqu'à présent. Un Laotien, ancien chasseur renommé pour son adresse et son courage, m'a raconté, au sujet de ces amphibies, l'anecdote suivante : « Un alligator dormait sur le sable, tout près de la rivière, la gueule ouverte. Un tigre, venu là pour se désaltérer, s'approche et fourre sa patte entre les mâchoires béantes ; le croc se referme, et le tigre est aussitôt entraîné sous l'eau. Grâce à ses efforts désespérés, celui-ci parvient à ramener au rivage son adversaire, qui à son tour l'entraîne une seconde fois. De nouveau le tigre regagne la rive, et le crocodile l'emporte encore. La lutte dura ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin la balle du vieux chasseur ayant frappé le tigre, les deux adversaires disparurent, ne laissant à la surface de l'eau qu'un filet de sang. »

XXVI

La ville de Tchaïapoune. — Retour à Bangkok. — L'éléphant blanc. — Encore la forêt du Roi-du-Feu. — Kôrat et sa province. — Penom-Wat.

Ayant atteint la ville de Tchaïapoune le 28 février 1861, je me présentai au gouverneur pour lui demander de l'aide et le prier de me louer des éléphants ou des bœufs pour continuer mon voyage. Je lui montrai mon passeport français, la lettre du Khrôme Luang, puis une autre du gouverneur de Kôrat; mais tout fut inutile. Il me fut répondu que, si je voulais des bœufs ou des éléphants, il y en avait dans la forêt. J'aurais pu me passer de l'assistance de ce fonctionnaire en langouti, et louer d'autres animaux chez les habitants de la ville; mais ceux-ci me les auraient fait payer deux ou trois fois plus cher que le prix ordinaire, et ma bourse est trop légère pour me permettre un pareil sacrifice, qui se renouvellerait probablement à chaque station. La seule chose qui me restait à faire, c'était de retourner sur mes pas, en laissant un de mes domestiques

à Kôrat avec mes bagages, et de revenir avec l'autre à Bangkok, pour réclamer près de notre consul, des ministres ou du roi lui-même ; car il y a un traité conclu par M. de Montigny, entre la France et le roi de Siam, qui oblige à donner aide et protection aux Français, et surtout aux missionnaires et aux naturalistes. C'était là une perte de temps bien regrettable et qui pouvait m'occasionner de très-sérieux inconvénients, car, si par suite de ces délais je venais à être surpris par la saison des pluies au milieu des forêts, ou même avant mon arrivée dans un lieu sain, ma santé et ma vie pouvaient être compromises.

Heureusement, depuis Kôrat, j'eus le plaisir de voyager en compagnie de cet éléphant blanc capturé dans le Laos, dont j'ai parlé plus haut, et qu'un dignitaire de Bangkok, avec lequel je liai connaissance et qui me prit en amitié, était venu chercher en grande pompe. La caravane était magnifique : elle comptait plus de soixante éléphants de couleur normale, dont deux furent mis à mon service, un pour moi-même et un autre pour mon domestique.

Me trouvant donc dans les bonnes grâces du mandarin chargé d'escorter le pachyderme fétiche, je lui contai mon aventure, et il me promit de me faire obtenir tout ce que je désirais. A notre arrivée à Saraburi, nous trouvâmes les administrateurs du Laos et les premiers mandarins de Bangkok réunis en cette ville pour prendre soin de l'éléphant. Les Siamois, gens superstitieux avant tout et pleins de foi dans la métempsycose, croient que l'âme de quelque prince ou de quelque roi passe dans le corps de ce pachy-



Ruines de Panbrang, district de Tchaïapoune, province de Korat. (P. 290).

BIBLIOTH. IMPÉRIALE IMPR.

derme, comme aussi dans le corps des singes blancs et de tout autre animal albinos : c'est pourquoi ils ont pour ces créatures maladives la plus grande vénération, non pas qu'ils les adorent, car les Siamois, en vrais disciples des premiers apôtres du bouddhisme, ne reconnaissent aucun être suprême, pas même le premier Bouddha ; mais ils ont la croyance que ces êtres anormaux portent bonheur au pays.

Pendant le trajet, des centaines d'hommes coupaient les branches devant l'animal et lui préparaient un chemin facile. Deux mandarins lui servaient à ses repas des gâteaux de différentes espèces dans des plats d'or, et le roi lui-même, sorte de philosophe rationaliste, vint jusqu'à Ajuthia au-devant de lui.

Grâce à ce fétiche et à l'aide de quelques présents de valeur, je réussis à obtenir des lettres un peu plus favorables pour les gouverneurs des provinces du Laos et je quittai de nouveau Bangkok, où pendant une quinzaine de jours je reçus la gracieuse et généreuse hospitalité de mon ami le docteur Campbell, un des meilleurs hommes que j'aie rencontrés jusqu'à présent, et dont la bonté, l'affabilité et la loyauté ont gagné mon cœur et mon estime.

Enfin, après une double dépense d'argent et de temps, celie-ci plus irréparable que celle-là, je pus reprendre la route du nord.

En me parlant de son voyage à Kôrat, le docteur House, le plus hardi des missionnaires américains de Bangkok et le seul blanc qui ait pénétré jusque-là depuis un grand nombre d'années, me disait qu'il n'avait éprouvé sous tous les rapports qu'une déception.

J'en dirais autant, si j'étais comme lui parti avec beaucoup d'illusions ; mais j'avais une idée de la forêt *du Roi-du-Feu*, que j'avais déjà traversée sur une foule de points, comme à Phrâbat, à Khao-Khoc, et à Kenne-Khoé, et sous les ombrages délétères de laquelle j'avais déjà passé plus d'une nuit. Quant à des cités, je ne m'attendais point non plus à en trouver au milieu de ces bois, presque impénétrables, et où l'œil même ne peut plonger à plus de quelques pas devant soi. Dernièrement encore, je viens d'y passer dix nuits successives. Durant la traversée de cette immense et épaisse forêt, tout ce qu'il y avait de Chinois dans la caravane, heureux à chaque halte de se trouver encore au nombre des vivants, s'empressaient de tirer de leurs paniers une abondance de provisions capable de satisfaire l'appétit le plus exigeant ; ils choisissaient, à défaut d'autel, quelque gros arbre; ils disposaient leurs plats, allumaient des bougies, et brûlaient force papier doré, en marmottant des prières à genoux. A l'entrée et à la sortie de la grande forêt, ils jetaient des feuilles et déposaient des bâtons parfumés dans des espèces de chapelles élevées sur quatre pieux de bambous ; ces étranges offrandes devant, selon eux, conjurer les démons et écarter la mort.

Quant aux Laotiens, quoique superstitieux, je les trouvai très aguerris, surtout ceux qui ont fait huit ou dix fois ce voyage par an. Ils n'ont même pas peur d'éveiller le roi du Feu en tirant sur les voleurs et le gibier qui se présentent. La mort cependant recrute journellement, et même dans la bonne saison, un ou deux individus sur dix nouveaux venus qui

traversent cette forêt. Je suppose que le nombre de ceux qui payent leur tribut dans ce terrible passage, soit à la maladie, soit à la mort, doit être considérable dans la saison des pluies. Lorsque tous les torrents débordent, que la terre est partout détrempée, que, d'une extrémité à l'autre, le chemin n'est qu'un chapelet de fondrières, que les rizières sont couvertes de plusieurs pieds d'eau, et qu'après cinq ou six jours de marche dans la vase, le voyageur ne cesse de transpirer au milieu d'une atmosphère d'une puanteur extrême, chaude comme une étuve chargée de miasmes putrides, que de victimes doivent succomber!

Deux Chinois de notre caravane arrivèrent à Kôrat avec une fièvre affreuse. Je pus en sauver un, parce que, prévenu à temps, je lui administrai de la quinine; mais l'autre, celui qui paraissait cependant le plus robuste, était déjà agonisant quand j'appris qu'il était malade.

Notre premier bivac dans le Dong-Phya-Phaye avait été sur le revers occidental de la montagne. Nous campâmes sur un coteau où nos pauvres bœufs, faute d'herbe, durent apaiser leur faim avec quelques feuilles arrachées aux arbustes. La rivière qui descend de ces hauteurs est celle qui passe près de Kôrat. Sur la colline de la rive opposée, campait une autre caravane de plus de deux cents bœufs.

Dans une gorge de cette montagne, et sur des hauteurs presque inaccessibles et excessivement fiévreuses, j'ai trouvé une petite tribu de Karens qui naguère habitait les environs de Patawi. Pour conserver leur indépendance, ils vivent à peu prés sé-

questrés, car la crainte des fièvres empêche les Siamois de pénétrer chez eux. Ils n'ont ni temples ni prêtres ; ils cultivent un riz magnifique et plusieurs espèces de bananes qui ne se retrouvent que chez les tribus de même origine. Beaucoup d'individus, quoique assez rapprochés d'eux, ignorent même leur existence ; il est vrai qu'ils sont un peu nomades. D'autres prétendent qu'ils payent annuellement un tribut consistant en *rake*, qui n'est autre chose que la gomme laque ou lake du Japon. Cependant, chose assez contradictoire, le gouverneur de la province de Kôrat et plusieurs chefs de la province de Saraburi m'ont paru dans une complète ignorance à ce sujet.

Le jour suivant, une heure avant le lever du soleil, après avoir compté les bœufs morts d'épuisement et devant servir de pâture aux animaux sauvages ; après avoir chargé les marchandises sur d'autres bâts, nous nous remîmes en marche ; et vers onze heures nous entrâmes dans de longs bois couverts de taillis et de hautes herbes, où fourmillent les daims et où l'on ne tarda pas à faire halte auprès d'une source.

Le lendemain, après un détour de quelques milles au nord pour trouver un passage, on gravit une nouvelle chaîne qui court parallèlement à la première, mais couverte de blocs de grès ; la végétation y reparaît avec toute sa force. L'air est pur et frais ; et, grâce à des bains réitérés dans des sources d'eau vive, les pieds, qui n'étaient que plaies et ampoules au début du voyage, commencent à se raffermir. Les gibbons et les calaos font de nouveau entendre leurs cris. Je tuai plusieurs faisans, des paons et un aigle qui, après avoir été écorché, fit les délices de nos

conducteurs. Au-delà de ce mont, le terrain redevient sablonneux et la végétation plus maigre. Nous campons de nouveau sur les bords de la petite rivière de Kôrat, à trois cents mètres d'un village décoré du nom de chef-lieu de district.

La dernière chaîne que nous venons de traverser se déroule alors à une lieue de nous comme un sombre rempart, surmonté des dômes et des crêtes de la première. Nos conducteurs sont tous des Laotiens des environs de Kôrat ; leur vieux chef est plein d'égards et d'attentions pour moi ; tous les soirs, il prépare ma place pour la nuit, aplanit la terre, coupe des branches et les recouvre d'un petit toit de feuilles pour me préserver de la rosée. La vie de ces braves gens est dure ; tous les jours et par toutes les saisons ils piétinent le sol de ces affreux sentiers, ayant à peine le temps, matin et soir, d'avaler quelques boulettes de riz gluant, et passant la plupart de leurs nuits, avec très-peu de sommeil, tourmentés par les fourmis blanches et tenus en alerte par les voleurs.

Tous les jours, nous croisions une ou deux caravanes de quatre-vingts à cent bœufs, transportant des peaux de daim, de cerf, de panthère, beaucoup de soie écrue, venant du Laos oriental, des langoutis de coton et de soie, des queues de paon, de l'ivoire, des dents d'éléphant, du sucre, mais ce dernier produit en petite quantité.

Les quatre jours suivants, le terrain conservait le même aspect. Nous traversâmes plusieurs villages considérables, dont un, Sikiéou, nourrit un troupeau de plus de six cents bœufs appartenant au roi. Nous

avons mis dix jours pour aller de Keng-Koë à Kôrat, où je fus parfaitement reçu par le gouverneur, qui, outre mes autres lettres, m'en donna une pour les fonctionnaires des provinces sous ses ordres, les obligeant à me louer, à ma première réquisition, autant de bœufs et d'éléphants que j'en mentionnerais. La plus grande partie de la population de cette ville vint au-devant de moi, avec Phraï en tête, et plusieurs habitants me comblèrent de présents : des sacs de riz, du poisson, des fruits, du tabac, le tout en abondance.

Le quartier chinois de cette ville compte soixante à soixante-dix maisons bâties avec de larges briques séchées au soleil, et entourées de palissades de neuf pieds de hauteur et fortes comme celles d'un rempart.

Toutes ces précautions sont de la plus grande nécessité, car Kôrat est un nid de voleurs et d'assassins; le repaire de l'écume des deux races siamoise et laotienne : bandits et gens sans aveu, échappés d'esclavage ou de prison, et attirés là sur une scène plus digne d'eux, comme les corbeaux et les loups qui suivent les armées et les caravanes. Ce n'est pas qu'ils jouissent d'une impunité complète; le gouverneur de Kôrat, fils du bodine, ou général, qui soumit Battambâng et les provinces révoltées du Cambodge, est vice-roi de ce tout petit État. Il a droit de vie et de mort, et il en use, dit-on, avec un sang-froid implacable; il coupe une tête et un poignet sans y mettre beaucoup de façons. C'est toujours la justice siamoise, justice sommaire, mais peu logique. Il n'y a ni gendarmes ni police : c'est au volé à arrêter le voleur, s'il

peut, et à l'amener devant le juge ; son voisin même ne lui prêterait pas main-forte.

Il s'agissait de me caser. Je m'adressai aux Chinois pour avoir un abri un peu plus grand que celui où Phraï s'était d'abord logé avec mes bagages. En peu de temps nous trouvâmes mon affaire.

A l'extrémité du quartier chinois, qui est le bazar, commence la ville proprement dite, renfermée dans une enceinte carrée d'un demi-mille de côté, formée de blocs de concrétions ferrugineuses et de grès tirés des montagnes éloignées, et que je reconnus au premier aspect pour être l'ouvrage des Khmerdôm.

Dans l'intérieur se trouvent la résidence du gouverneur, celle de toutes les autres autorités, quelques pagodes, un caravansérail; en outre, un assez grand nombre d'autres habitations ne sont pas comprises dans l'enceinte. Un mince torrent de huit mètres de large, qui traverse la ville, est bordé de petites plantations d'aréquiers et de cocotiers.

La ville de Kôrat proprement dite ne doit pas contenir plus de cinq à six mille habitants, et dans ce nombre on compte six cents Chinois, en partie venus directement du Céleste Empire, en partie descendants de parents fixés antérieurement dans le pays. Tous rayonnent pour leur commerce de Kôrat à travers la province ou sur la route de Bangkok.

Autant je trouvai les Siamois venus du dehors impudents, autant je rencontrai d'affabilité et de cœur même dans les Chinois. C'était le contraste qui existe entre la civilisation et la barbarie, entre la masse de vices qu'enfante la paresse et les qualités que donne l'habitude du travail. Malheureusement, l'aisance

que le commerce donne à tous ces infatigables négociants et industriels, leur procure aussi le moyen de satisfaire leurs terribles passions : le jeu et l'opium. On n'en voit que trop couchés sous un hangar, leur longue et maigre échine courbée, leurs doigts crispés sur leurs affreuses cartes, ou bien plongés dans une espèce de léthargie, au fond de sombres et sales réduits infects, qu'éclaire seulement la faible lumière de leur lampe de fumeur d'opium. L'argent sort à pleines mains de leurs bourses, mais finit toujours, comme à Bangkok, par retourner aux mandarins. Joueurs ou non, le commerce enrichit le plus grand nombre ; et quoiqu'ils commencent pauvres et avec des marchandises d'emprunts confiées, sur la simple recommandation d'un ami, par quelque compatriote dont les magasins regorgent, un petit nombre de voyages suffit, il paraît, pour leur donner un capital.

C'est de tout le Laos oriental, d'Oubone, de Bassac, de Jasoutone, ainsi que des villages laotiens de la province de Kôrat, que les marchandises, dont la soie, quoique d'une qualité tout à fait inférieure, fait le principal article, descendent à ce marché. Là, comme ailleurs et comme le dit le Siamois avec une fierté vraiment castillane, le Siamois ne sait produire que son riz.

Si la ville de Kôrat est peu populeuse, la province entière, qui compte une foule de villages et plus de onze petites villes ou chefs-lieux de districts, espacés à quatre, six et huit journées de distance, doit compter de cinquante à soixante mille habitants. Ce petit État est simplement tributaire de Siam, mais à

la condition de fournir la première et la plus considérable levée d'hommes, en cas de guerre.

Le tribut consiste en or ou en sa valeur en argent, et monte annuellement, dans plusieurs districts, entre autres dans ceux de Tchaïapoune et de Poukiéau, à huit ticaux par individu. D'autres le payent en soie qui est pesée avec la balance des mandarins ; et ceux-ci, comme je le leur ai vu faire pour le cardamome à Poursat et pour les langoutis à Battambâng, surfont le poids et achètent pour leur propre compte, et aux prix qu'ils daignent fixer, la meilleure marchandise.

Les éléphants y sont nombreux ; on en tire un grand nombre de l'est, du Cambodge et de tout le Laos septentrional jusqu'à Muang-Lang. Il se tient à Kôrat un marché de ces animaux, dont la province entière doit compter plus d'un millier. Les bœufs et les buffles y étaient autrefois d'un bon marché excessif ; mais les épizooties qui depuis quelques années ont ravagé les troupeaux en ont fait doubler et tripler le prix. C'est des extrémités du Laos oriental et même des frontières du Tonkin qu'on les amène dans le sud.

J'ai visité à neuf milles de Kôrat, à l'est, un temple nommé Penom-Wat, très-remarquable, quoique bien moins grand et moins beau que ceux d'Ongkor. Le deuxième gouverneur me prêta un poney et un guide, et, après avoir traversé d'immenses rizières sous un soleil vertical et de feu, reflété par une terre jaunâtre, j'arrivai au lieu où ma curiosité m'attirait, et qui, tel qu'une oasis, se reconnaissait dans le lointain aux panaches aériens de ses cocotiers et à la fraîcheur de sa verdure. Ce ne fut pas cependant

sans avoir pris un bain forcé. En traversant le *Tekon*, profond de quatre pieds d'eau à peu près, je voulus, pour éviter d'être mouillé, renouveler les tours de force de l'enfance imprudente, et, imitant *Franconi*, je me mis debout sur ma selle ; mais, selon l'usage siamois, deux petites ficelles retenaient seules la sangle, non bouclée, si bien qu'au milieu du courant, celle-ci tourna et me fit piquer une tête qu'aurait envié le plus célèbre nageur des bains de l'École. J'en fus quitte pour rester une demi-heure vêtu à la Siamoise, et, ce temps écoulé, il ne restait aucune trace de l'accident. *Penom-Wat* est un charmant temple de trente-six mètres de long sur quatorze de large, et dont le plan figure assez bien une croix. Il est composé de deux pavillons ou chapelles avec toit de pierre en voûte et portiques de la plus grande élégance. La hauteur des voûtes est de sept à huit mètres; la galerie en a trois de largeur intérieurement et deux de plus avec les murs. A chaque façade de la galerie se trouvent deux fenêtres garnies de barreaux tournés. Du grès rouge et gris d'un grain assez grossier est seul entré dans sa construction, et, dans plusieurs endroits, il commence à se décomposer. Sur une des portes se trouve une longue inscription. Les frontons de toutes sont couverts de sculptures représentant les mêmes sujets à peu près que les temples d'Ongkor et du Bassette. Dans un des pavillons sont plusieurs idoles de Bouddha en pierre, dont la plus grande a deux mètres cinquante centimètres de haut et est actuellement couverte de haillons. Les murs du pavillon ont près de deux mètres d'épaisseur. Quand on parvient au sommet,

on croirait se trouver au milieu des ruines d'Ongkor : c'est la même architecture ; le même art, le même goût, ont présidé à la construction de l'un et de l'autre. Ici comme là, ce sont des blocs immenses, polis comme du marbre, se joignant comme s'ils étaient cimentés, ou plutôt comme deux planches soigneusement rabotées et collées. Barreaux, toiture, tout l'édifice en un mot est l'œuvre des Khmerdôm et non une imitation postérieure, et doit remonter aux règnes illustres qui ont laissé sur divers points de l'empire des traces de leur grandeur. L'intérieur, cependant, est loin de répondre à l'extérieur. Penom était le temple de la reine, disent les Siamois; celui du roi son époux est à Pimaïe, district situé à une trentaine de milles à l'est de Kôrat.

XXVII

De Kòrat à Luang-Prabang. — Versant occidental du bassin du Mékong.

Consulter les quelques cartes existantes de l'Indo-Chine pour me guider dans l'intérieur du Laos eût été une sottise; aucun voyageur, à ma connaissance du moins, n'ayant encore pénétré dans le Laos oriental ou publié des données authentiques sur ce pays. Interroger les indigènes pour des renseigements sur les lieux éloignés de plus d'un degré eût été inutile. Mon but était de gagner Luang-Prabang par terre, d'explorer les tribus dépendantes de cet État au nord, et de redescendre le Mékong jusqu'au Cambodge. En partant de Kôrat, j'avais à me diriger vers le nord tant que je trouverais des chemins praticables et des lieux habités ; indubitablement j'arriverais sur les bords du fleuve, et si je ne tombais pas directement sur Luang-Prabang, je n'aurais qu'à me diriger à l'est, lorsque je le jugerais nécessaire.

J'éprouvai de nouveau un délai de plusieurs jours à mon arrivée à Kôrat avant de pouvoir obte-

nir des éléphants; enfin le vice-roi, qui par son absence m'occasionnait ce retard involontaire, revint, me reçut très-amicalement, me donna une excellente lettre pour les gouverneurs de ses provinces, deux éléphants pour moi et mes domestiques, deux autres pour mes bagages, et je me mis enfin en route pour Tchaïapoune. Avant de quitter Kôrat, le Chinois chez lequel je logeais me donna le conseil suivant :

« Achetez un tam-tam, et partout où vous vous arrêterez, faites-le résonner. Aussitôt on dira : « Voilà un officier du roi! » Les voleurs s'éloigneront, et les autorités auront aussitôt de la considération pour vous. Si cela ne suffit pas, la chose indispensable, si vous voulez lever les obstacles que les chefs laotiens ne manqueront pas de mettre partout sur votre route, c'est un bon rotin; le plus long sera le meilleur, et essayez-le sur le dos de tous les mandarins qui feront la moindre résistance ou n'obtempèreront pas de suite à vos ordres. Mettez votre délicatesse de côté; le Laos n'est pas le pays des Francs; suivez mon conseil, et vous verrez que vous vous en trouverez bien. »

Arrivé à Tchaïapoune, je fus cette fois beaucoup mieux reçu et je n'eus nullement besoin du tam-tam ni du rotin; la vue des éléphants et l'ordre du vice-roi de Kôrat rendirent notre mandarin souple comme un gant; il me donna d'autres éléphants pour aller visiter les ruines de Pan-Brang, à trois lieues au nord de cette ville, au pied d'une montagne. Les Laotiens superstitieux prétendent aussi qu'elles renferment de l'or, mais que tous ceux qui

ont osé y faire des recherches ont été comme frappés de folie.

Deux chemins conduisent de Tchaïapoune à Poukiéau; le premier, à travers les montagnes, est excessivement difficile, et, dans la crainte de briser mes instruments, nous prîmes le second, qui est censé tourner le mauvais pas, mais qui prend le double de temps. Le premier jour, partis à une heure, nous atteignîmes un village nommé Nam-Jasiea, où nous fûmes surpris par un orage épouvantable. Nous étant abrités aussi bien que nous pûmes, nous gagnâmes l'entrée d'une forêt pour y passer la nuit. Depuis ce moment, la pluie ne cessa de tomber pendant plusieurs heures durant le jour et toutes les nuits suivantes; pendant cinq jours nous ne quittâmes plus la forêt et ne vîmes aucune habitation. Il est vrai que nos jeunes éléphants étaient très-chargés, et nous ne pouvions guère faire plus de trois à cinq lieues par jour. Les torrents avaient débordé, et la terre ne présentait plus qu'un lit de fange et d'eau; aussi je passai là les nuits les plus pénibles de ma vie, contraint que je fus de rester constamment avec mes habits mouillés sur le dos. On ne peut imaginer ce que nous eûmes à souffrir. C'était à regretter les *chasse-neige*, ces ouragans de frimats, si fréquents en Russie, au milieu desquels je manquai mourir plus d'une fois.

Mon pauvre Phraï fut saisi d'une horrible fièvre deux jours avant d'arriver à Poukiéau, et moi-même je me sentis très-indisposé. Le passage de la montagne est facile, l'ascension presque insensible; des blocs de grès obstruent, il est vrai, le sentier en

divers endroits, mais les éléphants et les bœufs, les premiers surtout, s'y frayent facilement un passage. A deux ou trois reprises seulement, je fus obligé de descendre de cheval : car j'ai acheté un de ces animaux à Kôrat, comptant bien m'en servir pendant une grande partie de mes voyages futurs.

La végétation est belle, sans être épaisse; peu d'arbres aux fortes proportions; ils sont en général d'un diamètre de un ou deux pieds, et souvent d'une hauteur de vingt-cinq, trente et même quarante mètres; parmi eux, on remarque beaucoup d'arbres à résine. Sous leur ombre, les daims sont en grande quantité ainsi que les tigres; dans la montagne, il y a beaucoup d'éléphants et de rhinocéros. Nous trouvâmes d'immenses couches de grès, et en maints endroits, de petits monuments insignifiants, faits en brique, et contenant des idoles en pierre taillée. Pendant la route, une de mes caisses s'est détachée par les secousses de l'éléphant; elle fut brisée, et toute la charge, consistant en instruments et en des flacons d'esprit-de-vin contenant des serpents et des poissons, eut le même sort.

Poukiéau est un village moins considérable encore que Tchaïapoune. Nous trouvâmes un bon homme dans le gouverneur de cet endroit; la veille de notre arrivée, il revenait de Kôrat, où il avait été informé de mon passage dans son district. Il me fit bonne réception. La pauvreté et la misère règnent ici : nous ne trouvâmes pas un poisson à acheter, pas un pot de graisse, rien que du riz gluant. Aussi, dès que mon pauvre Phraï sera sur pied, je me remettrai en route.

Désormais c'est Tine-Tine qui attire le plus l'attention des indigènes; il a le pas sur moi; on ne crie pas : « Un blanc ou un farang! » quand nous passons, mais : « Un petit chien! » et tout le monde d'accourir pour voir cette curiosité; notre tour ne vient qu'après. Dans ces montagnes, les Laotiens font aux génies locaux des offrandes de pierres et de bâtons.

Les pluies avaient commencé lors de ma seconde entrée dans le Dong-Phya-Phaye, où je reçus pour baptême un déluge épouvantable; elles ont continué depuis, parfois avec des interruptions d'un ou de deux et quelquefois de trois jours; mais elles ne m'ont pas arrêté un instant, quoique j'eusse à traverser une région plus redoutée encore des Siamois que cette forêt du Roi-du-Feu, et où aucun d'eux ne s'engage volontairement.

C'est la même chaîne qui, des bords du Ménam, dans la province de Saraburi, s'étend au sud le long du golfe de Siam, entoure le Cambodge comme d'une ceinture, longe toutes les côtes du golfe, et y forme une centaine d'îles et d'îlots, tandis que, de l'autre, elle court directement au nord, toujours grandissant et étendant à l'est ses ramifications, qui forment mille vallées étroites et déversent toutes leurs eaux dans le Mékong.

Dans cette région de montagnes, les éléphants seuls servent aux transports; il n'est pas de village qui n'en possède un certain nombre, et plusieurs petites villes ou bourgs en comptent de cinquante à cent; j'appellerais volontiers cet intelligent animal la frégate des jungles et des montagnes tropicales;

sans lui, aucune communication ne serait possible pendant sept mois de l'année; tandis qu'il n'est pas de lieu, quelque épouvantable qu'il soit, que l'on ne puisse traverser avec son secours. Il faut l'avoir vu dans ces chemins que je ne puis appeler que d'un nom, *chemins du diable*, qui ne sont que des ornières de deux et trois pieds de profondeur, de véritables ravins pleins de vase. Tantôt se laissant glisser, les pieds rapprochés, sur l'argile pétrie et molle des pentes escarpées et élevées; tantôt à demi plongé dans la fange, et l'instant d'après debout sur des roches aiguës d'où l'on penserait qu'un *Blondin* seul pourrait se dégager; il franchit des troncs énormes, brise les jeunes arbres et les bambous qui s'opposent à sa marche, et se couche à plat ventre pour aider aux cornacs à replacer le bât qui glisse de son dos; puis, mille fois dans un jour, passant sans les heurter entre des troncs qui ne lui livrent que juste l'espace nécessaire, sondant avec sa trompe la profondeur de l'eau et celle des bourbiers pour assurer sa marche, s'accroupissant et se relevant tour à tour, jamais il ne bronche ou ne fait un faux pas. Il faut, dis-je, l'avoir vu à l'œuvre dans sa patrie, dans les lieux qu'il hante de prédilection, à l'état de liberté, mais dressé, pour se faire une idée de son intelligence, de sa force, de sa docilité, de son adresse, et surtout de la manière admirable dont fonctionnent toutes les articulations dont on a cru pourtant pendant si longtemps ce colosse dépourvu; on est alors convaincu qu'il n'est pas une grossière ébauche de la nature, mais une créature faite, non pas pour confondre l'esprit de l'homme, mais pour lui donner

souvent des leçons de bonté, de patience et de prévoyance. Il ne faut pourtant pas exagérer sa commodité, ou bien les bâts employés par les Siamois et les Laotiens sont susceptibles de perfectionnement; enfin la charge de trois petits bœufs, c'est-à-dire de deux cent cinquante à trois cents livres, est tout ce que j'ai vu les plus gros éléphants transporter aisément en plaine comme dans les montagnes, et dix-huit milles sont les plus grandes distances qu'ils puissent parcourir avec un poids modéré, tandis que de dix à douze milles sont les journées ordinaires.

C'est ainsi qu'avec quatre, cinq et jusqu'à sept éléphants, je traversai toute cette mer de montagnes qu'à partir de mon entrée dans le Laos, jusqu'à Luang-Prabang, je ne cessai de monter et descendre, c'est-à-dire sur un espace de près de cinq cents milles.

Tout ce versant oriental, à l'exception de quelques villages de sauvages *à ventre noir* [1] enclavés dans cet État, est habité par le même peuple, les Laos ou Laotiens *à ventre blanc*, qui s'appellent eux-mêmes Lao, et que les Siamois, les Chinois et tous les autres peuples environnants ne connaissent que sous ce nom.

Les Laotiens à ventre noir, ou occidentaux, sont appelés par leurs frères de l'est du nom qu'à Siam et au Cambodge on donne aux Annamites : Zuène, Lao-Zuène. La seule chose qui les distingue, c'est qu'ils se tatouent la partie inférieure du corps, principalement les cuisses, et portent souvent les che-

[1] Ainsi appelés à cause du tatouage qu'ils se font à la partie supérieure des cuisses.

veux longs noués en torchon au sommet de la tête. Leur langue est la même quant au fond, et ne diffère guère du siamois et du laotien oriental que par la prononciation et l'acception de certaines expressions qui ne sont plus en usage chez le premier de ces peuples.

Je ne tardai pas à être convaincu que, sans la chaude lettre du gouverneur de Kôrat, j'aurais eu partout des chefs le même accueil qu'à Tchaïapoune; mais celle-ci est très-explicite : n'importe où je passerais on devait me fournir des éléphants et m'apporter toutes les provisions nécessaires comme si j'étais un envoyé du roi. Aussi je me réjouissais grandement de voir ces petits chefs de provinces marchant aux ordres de mes domestiques et craignant à chaque instant que, suivant l'usage siamois, je n'usasse du rotin. Un de mes hommes, pour se donner un certain relief de dignité et de pouvoir, avait attaché un de ces épouvantails aux armes dont il était porteur, et cette vue seule suffisait, avec le son du tam-tam, pour inspirer la crainte, tandis que de petits présents distribués à propos et de bons pourboires aux cornacs m'attiraient la sympathie du peuple.

La plupart des villages se trouvent situés à une journée de distance les uns des autres; cependant il faut quelquefois marcher trois ou quatre journées avant de rencontrer une seule habitation; on est alors forcé de coucher dans le jungle. Dans la bonne saison, je le trouverais peut-être agréable; mais dans celle des pluies, rien ne peut donner une idée des souffrances que les voyageurs éprouvent la nuit sous un mauvais abri de feuilles élevé à la hâte au-dessus

d'un lit de branchages, assaillis qu'ils sont par des myriades de moustiques attirés par la lumière des torches et des feux, des légions de taons qui, à la tombée du jour aussi bien que lorsqu'on met le pied à l'étrier, s'attaquent à l'homme autant qu'à sa monture, des pucerons presque imperceptibles qui vous entourent par essaims et dont la piqûre, excessivement douloureuse, vous cause d'énormes ampoules; je ne parle pas des sangsues qui, à la moindre pluie, sortent de terre, sentent l'homme à plus de vingt pas, et de tous les côtés viennent avec une vitesse incroyable lui sucer le sang. Se couvrir les jambes d'une bonne et solide couche de chaux est le seul moyen de les empêcher d'envahir tout le corps pendant la marche.

Le 12 avril, j'avais quitté Bangkok; le 16 mai, j'arrivai à Leuye, chef-lieu d'un district relevant tout à la fois de deux provinces, de Petchaboune et de Lôme, et situé dans une vallée étroite comme tous les villages et villes que j'ai rencontrés depuis Tchaïapoune jusqu'ici. C'est le district de Siam, le plus riche en minerai. Un de ces monts renferme des gîtes immenses d'un fer magnétique d'une qualité remarquable; d'autres de l'antimoine, du cuivre argentifère et de l'étain.

Le fer seul est exploité, et cette population, moitié agricole, moitié industrielle, fournit d'instruments de labour et de coutelas toutes les provinces qui l'entourent jusqu'au-delà de Kôrat. Cependant il n'y a ni usines ni machines à vapeur, et il est vraiment curieux de voir combien peu il en coûte à un forgeron pour son installation : dans un trou d'un mètre et

demi carré creusé à proximité de la montagne, il entasse et fond le minerai avec du charbon; le fer, liquéfié, se dépose dans le fond de la cavité et s'y creuse un lit d'où on le retire, lorsque l'opération est achevée, pour le transporter à la forge.

Là, dans une nouvelle cavité en terre, on établit un feu qu'un enfant avive au moyen de deux soufflets qui sont simplement deux troncs d'arbre creux enfoncés en terre et dans lesquels jouent alternativement deux tampons entourés de coton, fixés à une planchette et emmanchés à de longs bâtons, tandis qu'à la base des troncs d'arbre sont adaptés deux tubes de bambou qui conduisent l'air sur le foyer enflammé.

Dans plusieurs localités, je découvris des sables aurifères, mais aucun gîte abondant; dans quelques villages, les habitants font à temps perdu le métier d'orpailleurs, mais ils gagnent à peine à cette besogne, disent-ils, le riz qu'ils mangent. J'ai traversé, dans ce voyage, plus de soixante villages comptant de vingt à cinquante feux, et six bourgades appelées villes et ayant une population de quatre cents à six cents habitants.

J'ai fait une carte de toute cette contrée. Depuis Kôrat j'ai traversé cinq rivières considérables qui se jettent dans le Mékong, et dont le lit est plus ou moins rempli, selon les saisons. La première a trente-cinq mètres de largeur, c'est le *Menam-Tchie,* latitude 15° 45'; la seconde, le *Menam-Leuye,* quatre-vingt-dix mètres, latitude 18° 3'. Le *Menam-Ouan,* à Kenne-Tao, cent mètres, latitude 18° 35'; le *Nam-Pouye,* soixante mètres, latitude 19°; le *Nam-Houn,* 20° de

latitude, de quatre-vingts à cent mètres de largeur.

Le Tchie est navigable depuis la latitude de Kôrat jusqu'à son embouchure, du mois de mai au mois de décembre. Le Leuye, le Ouan et le Houn ne le sont que sur une étendue restreinte à cause de leurs nombreux rapides, et, malgré nos vieilles géographies, il n'existe pas de communication par eau entre le Ménam et le Mékong; les hauteurs considérables qui séparent ces fleuves sont des obstacles insurmontables pour le percement de canaux.

Les Laotiens ressemblent beaucoup aux Siamois; une prononciation différente, une accentuation lente est la seule différence que je remarque dans leur langage. Les femmes portent les cheveux longs et une jupe pendante, ce qui leur va bien quand elles sont jeunes et qu'elles sont peignées. Elles sont mieux que celles des bords du Ménam; mais à un âge un peu avancé, leur chignon négligemment jeté sur une tempe ou l'autre, et les goîtres d'une grosseur énorme dont elles sont affectées, les rendent d'une laideur repoussante.

Le commerce, dans toute cette partie du Laos, est peu considérable, les Chinois habitant Siam ne pouvant pénétrer jusqu'ici, à cause des frais énormes que leur occasionnerait le transport de leurs marchandises à dos d'éléphant. A peu près chaque année, il vient une caravane du Yunnan, composée d'une centaine d'individus et de quelques centaines de mulets. Les uns vont jusqu'à Kenne-Thae; d'autres gagnent M. Nâne et Tchieng-Maïe. Ils arrivent en février et repartent en mars ou avril.

Le mûrier ne réussit pas dans ces montagnes;

mais, par contre, dans plusieurs localités on élève en quantité l'insecte qui produit la laque, et on cultive à cet effet l'arbuste dont les feuilles servent à sa nourriture.

C'est de l'extrémité nord de la principauté de Luang-Prabang, et d'un district tributaire de la Cochinchine comme de Siam, et peuplé par des Tonkinois plutôt que par des Loatiens, que vient toute la gomme benjoin qui est vendue à Bangkok.

Le 24 juin, j'arrivai à Paklaïe (lat. 19° 16' 58"), qui est la première bourgade de cette principauté située sur le Mékong, que l'on rencontre en venant du sud. C'est un charmant village, très-riche, plus grand et plus beau que ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici dans ce pays ; les maisons y sont élégantes et spacieuses, et tout y annonce une aisance et un bien-être que depuis j'ai remarqués dans toutes les localités où je me suis arrêté. Le Mékong y est beaucoup plus large que le Ménam à Bangkok, et c'est avec un bruit pareil à celui de la mer et l'impétuosité d'un torrent qu'il se fraye un chemin entre de hautes montages qui semblent avoir peine à le contenir dans son lit.

Les rapides se succèdent de distance en distance depuis Paklaïe jusqu'à Luang-Prabang, que l'on n'atteint qu'après dix à quinze jours d'une marche pénible.

La vue de ce beau fleuve fit sur moi le même effet que la rencontre d'un ami; c'est que j'ai bu longtemps ses eaux ; c'est une vieille connaissance; il m'a longtemps bercé et tourmenté. Aujourd'hui, il coule majestueux, à pleins bords, entre de hautes

montagnes dont il a rongé la base pour creuser son lit; ici, ses eaux sont boueuses et jaunâtres comme l'Arno à Florence, mais rapides comme un torrent; c'est un spectacle vraiment grandiose.

J'étais fatigué de cette longue marche à dos d'éléphants, et je désirais prendre un bateau; mais le chef et les habitants du village, craignant qu'il ne m'arrivât quelque malheur, me conseillèrent de continuer ma route de la même manière. J'allai donc par terre jusqu'à Thodua, quatre-vingt-dix milles plus au nord; et pendant huit jours je passai comme précédemment de vallée en vallée, franchissant des montagnes de plus en plus élevées, et où nous fûmes encore davantage tourmentés par les sangsues. Mais, au moins, je n'eus plus à coucher dans les jungles : tous les soirs, nous atteignions un hameau ou un village où nous trouvions pour abri le toit d'un caravansérailou celui d'un pagode. Mais, hélas! dans ce dernier et saint asile, nous ne pouvions goûter guère plus de repos qu'en rase campagne. Les prêtres laotiens sont continuellement en prières dans les cours de leurs pagodes; ils font, jour et nuit, un charivari affreux en psalmodiant sur tous les tons. Si le salut de l'âme se conquiert par le bruit, ils doivent nécessairement aller directement en paradis.

Je n'ai rencontré qu'un village où les tigres commissent de sérieux ravages. Mais un autre danger, qui peut devenir sérieux quelquefois dans ces lieux escarpés, c'est que souvent il se trouve parmi les éléphants de la caravane une ou deux femelles suivies de leurs petits; et comme ceux-ci trottent et

courent de côté et d'autre pour brouter et folâtrer, s'il arrive quelquefois qu'un d'entre eux trébuche et tombe dans un ravin, aussitôt toute la troupe s'y jette après lui pour l'en retirer.

Dans le journal que j'ai tenu lors de mon voyage au Cambodge, j'ai dépeint le Mékong comme un fleuve imposant, mais monotone et manquant presque totalement de pittoresque. Ici, la différence est grande. Dans les endroits les plus resserrés, il a encore plus de mille mètres de largeur, et partout il se trouve encaissé entre de hautes montagnes d'où découlent des torrents qui, de cascade en cascade, lui apportent leur tribut : c'est comme un excès de grandeur et de richesse. Sur tout le parcours de ce fleuve immense, l'œil se repose constamment sur des monts couverts d'un riche et épais manteau de verdure.

Le 25 juillet, j'arrivai à Luang-Prabang, charmante petite ville qui, s'étendant sur un espace d'un mille carré, compte une population, non de quatre-vingt mille habitants, comme le dit Mgr Pallegoix dans son ouvrage sur Siam, mais de sept à huit mille seulement. La situation est des plus agréables ; les montagnes qui resserrent le Mékong, au-dessus comme au-dessous de cette ville, forment une vallée circulaire, dessinant une arène de neuf milles de largeur, qui a dû être jadis un bassin fermé, et encadrent un tableau ravissant, qui rappelle les beaux lacs de Côme ou de Genève.

Si ce n'était le soleil de la zone torride qui brille constamment sur cette vallée, ou si une douce brise tempérait la chaleur accablante qui y règne pendant le jour, je l'appellerais un petit paradis.

La ville est bâtie sur les deux rives du fleuve; mais la partie droite ne compte que quelques habitations. La partie la plus considérable entoure un mont isolé qui a cent et quelques mètres de hauteur, et au sommet duquel on a établi une pagode. Si ce n'était par crainte des Siamois, et surtout des montagnes couvertes de jungles où réside la mort, cette principauté tomberait vite entre les mains de Annamites, qui n'osent s'avancer qu'à sept journées de marche à l'est.

Une charmante rivière de cent mètres de largeur opère sa jonction avec le fleuve à l'extrémité nord-est de la ville, et conduit à quelques villages de Laotiens sauvages qui portent ici le nom de *Tiê*. Ces derniers ne sont autres que ces tribus appelées *Penoms* par les Cambodgiens, *Khâs* par les Siamois, *Moïs* par les Annamites, mots qui n'ont d'autre signification que celle de sauvages.

Toute la chaîne de montagnes qui s'étend du nord du Tonkin au sud de la Cochinchine, à une centaine de milles au nord de Saïgon, est habitée par ce peuple tout à fait primitif, divisé en tribus qui parlent divers dialectes, mais dont les mœurs sont partout les mêmes. Tous les villages qui ne sont pas à une très-grande distance du Mékong sont tributaires : les plus rapprochés de la ville travaillent aux constructions du roi et des princes, et ont toutes les corvées pénibles; les autres payent leur tribut en riz. Leurs habitations sont situées dans les endroits les plus touffus des forêts et où ils savent seuls se frayer un sentier. Leurs cultures se trouvent sur le penchant et au sommet des montagnes. En un mot, ils

emploient les mêmes moyens que les animaux sauvages pour échapper à leurs ennemis sans les combattre, et conserver la liberté et l'indépendance, qui sont pour eux, comme pour toutes les créatures de Dieu, des biens suprêmes.

XXVIII

Luang-Prabang. — Notes de voyages à l'est et au nord de cette ville. — Derniers extraits du journal. — Mort du voyageur.

Le 5 août, après dix jours d'attente, j'ai été enfin présenté au roi de Luang-Prabang avec une pompe mirobolante. Tout le monde était *sous les armes ; la salle du trône,* sorte de hangar comme ceux qu'on élève dans nos villages les jours de fête, mais de plus grande dimension, était tendue de toutes les couleurs qu'on avait pu réunir. Sa Majesté, « le roi des Ruminants, » un triste sire et un sire bien triste, trônait à une extrémité de cette salle, mollement demi-couché sur un divan, ayant à sa droite quatre gardes accroupis tenant chacun un sabre ; derrière lui, une kyrielle de princes prosternés ; plus loin, les sénateurs tournant le dos au public, le nez dans la poussière, rangés sur deux files de chaque côté du paralélogramme ; puis en face de Sa Majesté, mon humble personne, tout habillée de blanc, tranquillement assise sur un tapis, ayant à sa droite des bassins,

des théières et crachoirs d'argent, contemplait cette scène et avait beaucoup de peine à tenir son sérieux, tout en fumant son bouri et songeant combien il eût été facile de faire un mauvais jeu de mots sur toute cette *basse-cour*.

Cette visite me coûta un fusil pour le premier roi, une quantité d'autres petits présents pour les princes : car on ne peut voyager dans tous ces pays sans être bien muni de cadeaux pour les souverains, princes, mandarins et autres variétés du même genre.

Heureusement, ici ce n'est plus comme à Siam, je trouve de l'aide dans les indigènes. Avec deux, trois et tout au plus quatre pouces de fil de laiton, je me procure un beau longicorne, ou tout autre insecte ; on m'en apporte de tous les côtés ; c'est ainsi que j'ai réussi, en route, à recueillir des richesses inappréciables, si bien que cinq pièces de toile rouge y ont passé ; j'ai renouvelé ma provision ici avec les économies faites en route, et j'en ai pour six mois. Tout ira de mieux en mieux, surtout chez les bons sauvages que je vais visiter.

Le lendemain de ma première audience, j'en eus une autre du deuxième roi, qui voulait aussi des cadeaux ; je fouillai dans ma caisse de bimbeloterie, qui ailleurs me ferait passer pour un marchand de *bric-à-brac*, et j'y découvris une loupe, une paire de lunettes du vieux style, c'est-à-dire à verres ronds, avec lesquels Sa Majesté en second a l'air d'un gorille sans poil, un petit pain de savon marbré (elle en avait besoin), un flacon d'eau de Cologne et une bouteille de cognac. Cette dernière fut ouverte

séance tenante et, par ma foi, jugée fort bonne.

Je me *mis donc en frais;* mais il fallait bien récompenser ces pauvres gens; car enfin le roi est complaisant et bon pour moi; il se charge de mes lettres ; c'est lui-même qui les portera à Bangkok, où il va, je crois, prêter son serment d'allégeance et de vassalité. Il est donc bien heureux qu'il ne comprenne pas le français, car si le « lâche abus » du système de curiosité postale transmis à ses descendants « par le grand roi qui trahit la Vallière... » avait pénétré jusque dans ce pays, je risquerais fort d'être pendu au sommet du plus grand arbre qu'on pourrait trouver, sans même recevoir un premier avertissement.

Je distribuai ensuite aux princes des estampes dont j'avais fait provision à Bangkok, de beaux cavaliers la lance au poing, des Napoléon le Grand à deux sous, des batailles de Magenta, des Victor-Emmanuel, des Garibaldi, très-enluminés de blanc, de bleu et de rouge, des zouaves, des clous à tête dorée, de l'eau-de-vie camphrée, etc. Il fallait voir comme ils étaient heureux et contents, ne regrettant tous qu'une chose : mon départ de la capitale avant d'avoir épuisé en leur faveur le fond de mon sac à jouets.

Mon troisième domestique, Song, que j'avais engagé à Pakpriau, m'a demandé avec instance de le laisser retourner à Bangkok à la suite du roi de Luang-Prabang. J'ai tout fait pour le retenir, mais il paraît opiniâtre et décidé. Je ne puis le contraindre à rester. Je lui ai payé ses gages jusqu'à ce jour et lui ai donné une lettre pour Bangkok, où il touchera

ce qui sera dû pour tout le temps qu'il mettra à retourner.

Je crois qu'il avait le mal du pays. J'éprouvais moins de sympathie pour lui que pour mes autres serviteurs. Il est vrai que je ne l'avais que depuis peu. Il devait ou beaucoup souffrir, ou ne pas se plaire avec moi. Je l'ai vivement prié de rester, mais en vain; il fallait se presser, le roi devant partir le surlendemain. Je louai donc un bateau pour le conduire à la ville; le bon petit Phraï, ce matin, l'a conduit et recommandé de ma part à un vieux bonhomme de mandarin de ma connaissance.

Je lui ai donné tout ce qui lui sera nécessaire pour son voyage, même s'il dure trois mois; il ne manquera de rien, et à son arrivée à Bangkok il se trouvera possesseur d'un petit pécule. Au moment de partir, il est venu me saluer en se prosternant; je l'ai relevé en lui prenant les mains : alors les pleurs, puis les sanglots, sont venus, et c'est ainsi qu'il a passé de la rive au bateau. A mon tour, lorsque je me suis trouvé seul dans ma hutte, mon cœur s'est gonflé et un torrent de larmes s'est échappé de mes yeux.

Quoique soulagé, je ne sais quand je retrouverai le calme complet, car je verrai souvent, et le jour et la nuit, ce pauvre garçon dans le bois, malade peut-être et au milieu de gens indifférents ou durs. Si c'était à recommencer, je m'opposerais à son départ, et pour rien au monde je ne cèderais à son obstination; et cependant, s'il était tombé malade ici, s'il était mort, quels reproches ne me serais-je pas adressés! Il m'était confié par le bon P. Larnaudy.

Que Dieu l'accompagne, ce pauvre enfant, et le préserve de tout accident et de toute maladie durant ce pénible voyage.

Les Laotiens sont paisibles, soumis, patients, sobres, confiants, crédules, superstitieux, fidèles, simples et naïfs. Ils ont naturellement le vol en horreur; on raconte qu'un de leurs rois faisait frire les voleurs dans une chaudière d'huile bouillante; mais depuis les ravages des dernières guerres, on commence à trouver parmi eux un certain nombre de voleurs poussés à la rapine par la misère ou par l'esprit de vengeance.

Outre la culture du riz et du maïs, les Laotiens s'adonnent à celle des patates, des courges, du piment rouge, des melons et autres légumes. A cet effet, ils choisissent un endroit fertile dans la forêt voisine, en abattent tous les arbres et y mettent le feu, ce qui donne à la terre une fécondité surprenante. Ils vendent aux Chinois de l'ivoire, des peaux de tigre et d'autres animaux sauvages; ils troquent aussi de la poudre d'or, des minerais d'argent et de cuivre, la gomme-gutte, le cardamome, la laque, de la cire, des bois de teinture, du coton, de la soie, enfin tous les produits de leur sol contre de la grosse porcelaine, des verroteries et autres petits objets de l'industrie chinoise.

Les Laotiens ne sont pas faits pour la guerre; soumis dès le principe aux rois voisins, jamais ils n'ont su secouer ce joug pesant, et s'ils ont tenté quelques révoltes, il n'ont pas tardé à rentrer dans le devoir, comme un esclave rebelle quand il voit son maître irrité s'armer d'une verge pour le punir.

La médecine est fort en honneur parmi eux; mais c'est une médecine empirique et superstitieuse. Le grand remède universel, c'est de l'eau lustrale qu'on fait boire au malade, après lui avoir attaché des fils de coton bénits aux bras et aux jambes, pour empêcher l'influence des génies malfaisants. Il faut avouer cependant qu'ils guérissent, comme par enchantement, une foule de maladies avec des plantes médicinales inconnues en Europe, et qui paraissent douées d'une grande vertu. Dans presque tous leurs remèdes il entre quelque chose de bizarre et de superstitieux, comme des os de vautour, de tigre, de serpent, de chouette; du fiel de boa, de tigre, d'ours, de singe; de la corne de rhinocéros, de la graisse de crocodille, des bézoards et autres substances de ce genre auxquelles ils attribuent des propriétés médicales surnaturelles.

Leur musique est très-douce, harmonieuse et sentimentale; il ne faut que trois personnes pour former un concert mélodieux. L'un joue d'un orgue en bambou, l'autre chante des romances avec l'accent d'un homme inspiré, et le troisième frappe en cadence des lames d'un bois sonore, dont les cliquetis font bon effet. L'orgue laotien est un assemblage de seize bambous fins et longs, maintenus dans un morceau de bois d'ébène, munis d'une embouchure où le souffle de l'exécutant, tour à tour expiré et aspiré, fait vibrer de petites languettes d'argent appliquées à une ouverture pratiquée à chaque tube et obtient des sons harmonieux, pendant que les doigts se promènent avec dextérité sur autant de petits

trous qu'il y a de tuyaux. Leurs autres instruments ressemblent à ceux des Siamois.

Le 9 août, je quittai Luang-Prabang pour visiter les districts à l'est et au nord de cette ville.

Toute cette contrée n'est qu'une interminable succession de montagnes et de vallées; celles-ci se creusent de plus en plus; celles-là s'escarpent davantage au fur et à mesure qu'on remonte vers le nord. Sur les sommets s'étendent d'épais jungles où retentit sans relâche le cri plaintif du gibbon, et souvent aussi le rauquement du tigre. Sur les pentes s'élèvent des futaies d'une essence résineuse, dont l'exploitation, industrie particulière du Laos, rappelle les procédés des *résiniers* des Landes. Enfin, dans les concavités du sol, où règne le climat torride, l'arbre le plus commun est le palmier *lan*, dont les feuilles, depuis des milliers d'années, tiennent lieu de papyrus, de parchemin et de papier aux poètes sanscrits et aux théologiens de l'Indo-Chine.

Le 15 août, par une nuit splendide, je vins camper sur les bords du Nam-Kane; la lune brillait d'un éclat extraordinaire, argentant la surface de cette charmante rivière, que bordent de hautes montagnes comme un immense et sombre rempart. Le cri des grillons troublait seul le calme et le silence dans lesquels mon petit cottage était plongé. De ma fenêtre, je dominais un paysage ravissant, tout diapré de teintes opalées; mais depuis quelque temps je ne puis apprécier ces choses ou en jouir comme autrefois; je me sens triste, pensif et malheureux. Je regrette le sol natal. Je voudrais un peu de vie. La solitude continue me pèse.

Parvenu à seize cents kilomètres au moins de l'embouchure du Mékong, je puis constater, par la masse énorme d'eau qu'il roule à travers les contre-forts des grandes chaînes sur lesquelles s'appuie la péninsule indo-chinoise, que ce fleuve, loin de prendre ses sources sur leur versant méridional comme l'Irrawady, le Saluen et le Ménam, vient de fort au delà et sans doute des hauts plateaux du Thibet. Me sera-t-il donné de faire plus?

L'habillement des Laotiens de ces montagnes diffère peu de celui des Siamois; les gens du peuple portent le langouti et une petite veste en coton rouge, et souvent point du tout. Hommes et femmes vont nu-pieds. Ils sont coiffés comme les Siamois. Les femmes sont généralement mieux que celles de ce dernier pays. Elles portent une seule et courte jupe de coton et parfois un morceau d'étoffe de soie sur la poitrine. Elles nouent leurs cheveux noirs en torchon derrière la tête. Les petites filles sont souvent fort gentilles, avec de petites figures chiffonnées et éveillées; mais, avant qu'elles aient atteint l'âge de dix-huit ou vingt ans, leurs traits s'élargissent, leur corps se charge d'embonpoint; à trente-cinq ans, ce sont de vraies sorcières, presque toutes affectées de goîtres, comme les femmes du Valais et des Grisons. Quant aux hommes, qui sont pour la plupart exempts de cette infirmité, j'ai remarqué parmi eux un grand nombre d'individus bâtis comme des athlètes et d'une force herculéenne. Quel beau régiment de grenadiers le roi de Siam pourrait recruter dans ces montagnes.

En somme, toute cette population, hommes, femmes

et enfants, me rappelait les types du nord de la Polynésie, tels qu'ils sont représentés dans les grandes publications des marins français de 1820 à 1840. Certes, s'il avait été donné à l'illustre Dumont d'Urville d'explorer les rives du Mékong, il aurait été fixé sur les origines des Carolins, des Tagales de Luçon et de ces Haraforas de Célèbes, qui lui ont apparu comme les ancêtres des Tongas et des Tahitiens.

On ne trouve dans leurs habitations ni chaises, ni tables, ni lits, pas même de vaisselle de terre ou de porcelaine; à peu d'exceptions près, ils mangent leur riz gluant, façonné en boulettes, dans la main ou dans de petits paniers tressés avec du rotin, et dont quelques-uns sont artistement travaillés.

L'arbalète et la sarbacane sont leurs armes de chasse, ainsi qu'une espèce de lance en bambou, et quelquefois, mais plus rarement, le fusil, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse.

Dans le hameau Na-Lê, où j'arrivai le 3 septembre, j'eus le plaisir de tuer une tigresse qui, avec son mâle, causait de grands ravages dans la contrée. Le lendemain, le chef des chasseurs de ce village organisa en mon honneur une chasse au rhinocéros, animal que je n'avais pas encore rencontré dans toutes mes courses à travers ces forêts. La manière dont les Laotiens font cette chasse est fort curieuse, fort intéressante, en raison de sa simplicité et de l'habileté qu'ils y déploient. Nous étions huit hommes, moi compris. J'étais armé d'un fusil, ainsi que mes domestiques; j'avais placé au bout du mien ma longue baïonnette bien effilée; les Laotiens ne portaient que de solides bambous servant de manches à une lame

de fer, tenant le milieu entre une baïonnette et un long poignard, tandis que la lançe du chef était une sorte d'*espadon*, longue, effilée, forte et souple, mais ne brisant pas, ce qui fait la qualité de cette arme dangereuse.

Ainsi armés, nous nous mîmes en route dans le plus épais de la forêt, dont notre chef connaissait tous les détours et tous les gîtes à gibier. Après y avoir pénétré à peu près de deux milles, tout à coup nous entendîmes le craquement des branches et le froissement des feuilles sèches. Le chef prit les devants, nous faisant signe de la main, sans se retourner, de ralentir notre pas et de nous tenir armés et prêts.

Bientôt un cri perçant se fit entendre : c'était le signal de notre chef, pour nous prévenir que l'animal n'était pas éloigné ; puis il se mit à frapper l'un contre l'autre deux tuyaux de bambou, et tous ses compatriotes poussèrent des cris sauvages pour forcer le rhinocéros à quitter sa retraite. Peu d'instants après, l'animal, furieux d'être dérangé dans sa solitude, venait droit à nous; c'était un mâle de la plus grande taille. Sans la moindre crainte, au contraire avec tous les signes de la plus grande joie, comme s'il était assuré de sa victoire, l'intrépide chasseur s'avança au-devant du monstre, et, la lance croisée, l'attendit à une certaine distance et comme le défiant. L'animal avançait toujours, baissant et relevant alternativement son énorme tête, la gueule grande ouverte. Arrivé à la portée de l'homme, celui-ci lui enfonça sa lance dans l'intérieur du gosier à une profondeur de plus d'un mètre et demi, et aussi tranquillement que s'il eût chargé une pièce d'artillerie.

Cela fait, il abandonna son arme dans le corps de l'animal et vint nous rejoindre. Nous nous tenions à une distance respectueuse, de manière à assister à la mort de la brute sans avoir à craindre pour nous-mêmes. Elle poussait des mugissements affreux et se roulait sur le dos, en proie à des convulsions épouvantables, tandis que nos hommes poussaient des cris de joie. Quelques instants après, nous pûmes nous en approcher; elle vomissait des flots de sang. Je donnai une poignée de main au chef en le félicitant de son adresse et de son courage. Il me dit alors qu'à moi seul appartenait l'honneur d'achever l'animal, ce que je fis en lui perçant la gorge de ma longue baïonnette.

Le chasseur ayant retiré sa lance du corps du *béhémoth*, me la présenta en me priant de l'accepter comme souvenir. Je lui donnai, en retour, un magnifique poignard européen....

A la date du 5 septembre finit le journal de voyage de M. Mouhot. Jusqu'au 25 du mois d'octobre, il a toutefois continué de tenir fidèlement son registre météorologique; mais les dernières notes inscrites sur son carnet de route se bornent aux suivantes :

Le 20 septembre, départ de B..... p.

Le 28, ordre du Sénat de Luang-Prabang envoyé à B...., enjoignant aux autorités de ne pas me laisser dépasser cette limite.

Le 15 octobre, départ pour revenir à Luang-Prabang.

Le 18, halte à H.....
Le 19, je suis atteint de la fièvre.
Le 29 : « Ayez pitié de moi, ô mon Dieu!... »

Cette exclamation suprême, tracée d'une main tremblante, est la dernière que le voyageur ait confiée au papier. De violentes douleurs céphalalgiques et une prostration toujours croissante semblent lui avoir fait tomber la plume des mains. Cependant l'intrépide naturaliste avait une telle confiance en ses forces, qu'il ne paraît pas avoir eu conscience de sa fin prochaine, à en juger du moins par la réponse invariable qu'il faisait à son fidèle Phraï, chaque fois que celui-ci lui demandait s'il n'avait rien à écrire à sa famille : « *Stop! stop!* Attends! attends. As-tu peur? » Le 7 novembre, le malade tomba dans un coma entrecoupé de délire. Le 10, à sept heures du soir, il n'était plus! Vingt-quatre heures plus tard, et contrairement à l'usage du Laos, qui est de suspendre les cadavres au sommet des arbres et de les y abandonner, la dépouille mortelle de notre compatriote fut inhumée, selon le rite européen, par les soins de Phraï et de Dong, son compagnon, qui tous deux, trois mois plus tard, rapportaient à Bangkok, avec les détails qui précèdent, les collections, les effets et les papiers de leur maître.

Qu'ils soient bénis pour leur fidélité! C'est le vœu de la veuve, du frère, de la famille entière de Henri Mouhot. Puisse-t-il être aussi celui de nos lecteurs!

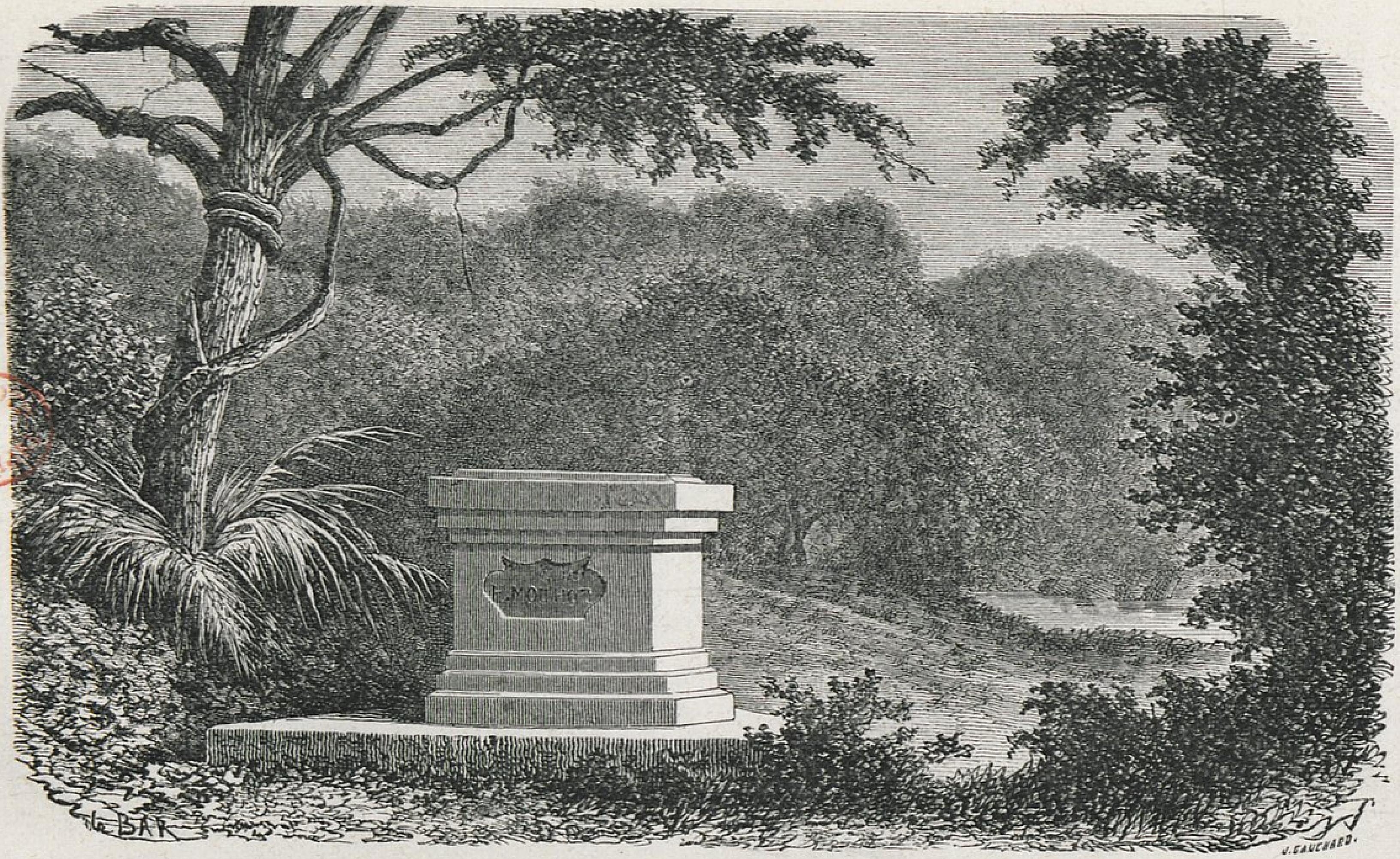
En terminant ce récit dans le *Tour du Monde*, nous formulions encore un autre vœu : c'était que l'Angleterre, dont les musées ont reçu les collections

qui ont coûté la vie au voyageur, — que la France, à laquelle il a montré et ouvert le chemin du Cambodge, — lui élevassent à frais communs un modeste, mais durable monument dans le cimetière chrétien de Bangkok, où sans doute il est allé rêver plus d'une fois, et dont la brillante végétation réunit sous une ombre propice la plupart des objets spéciaux de ses études : les fleurs, les insectes et les oiseaux des tropiques?

Ce souhait a été exaucé et au-delà. Le monument que nous demandions pour Henri Mouhot lui a été élevé par des compatriotes, non sur le rivage qui fut le point de départ de ses découvertes, mais aux lieux mêmes où il est tombé et où il repose : à cinq mille lieues de sa patrie, à quatre cents du point le plus rapproché qu'habite un Européen !

Au mois de mai 1867, la commission française envoyée de Saïgon atteignait Luang-Prabang, et le 24 du même mois, le commandant de Lagrée, son chef, écrivait en Europe :

« Nous avons trouvé partout ici le souvenir de notre compatriote Mouhot, qui, par la droiture de son caractère et sa bienveillance naturelle, s'était acquis l'estime et l'affection des indigènes. Tous ceux qui l'ont connu sont venus nous parler de lui en termes élogieux et sympathiques. — Les regrets que devaient nous inspirer la vue des lieux où s'est accomplie sa dernière lutte ont été adoucis par la consolante satisfaction de trouver le nom français honorablement connu dans cette contrée lointaine. — Les serviteurs qui l'accompagnaient ont rapporté fidèlement les détails de ses derniers moments, et



Tombeau de M. Henri Mouhot. (P. 330).

aucune circonstance particulière ne m'a été rapportée qui puisse ajouter à l'intérêt du récit publié dans le *Tour du Monde*.

« Son corps avait été inhumé à trois kilomètres de Luang-Prabang, sur les bords du Nam-Kan, auprès du village de Naphao. J'ai demandé l'autorisation d'élever sur sa tombe un modeste monument qui attestât notre hommage et conservât sa mémoire dans le pays.

« Le roi a accédé à ce désir avec le plus bienveillant empressement et a voulu fournir tous les matériaux du monument. J'ai chargé M. de Laporte de faire exécuter ce travail, qui consiste en un massif de maçonnerie en briques, de 1 mètre 80 centimètres de longueur, de 1 mètre 10 centimètres de hauteur et 80 centimètres de largeur. Une pierre encadrée sous l'une des faces du monument porte le nom de Henri Mouhot et la date 1867.

« M. de Laporte m'a remis un dessin qui pourra être adressé en son nom à la famille Mouhot. »

Ce dessin, que nous reproduisons, est parvenu à madame veuve Mouhot par les soins de l'amiral La Grandière, gouverneur général de la Cochinchine française.

BIBLIOTHEQUE IMPÉRIALE IMPR.

COURS du MÉ-KONG entre LOUANG-PHRABANG ET LA MER.

rectifié par l'expédition française de 1866-67.

IMPR. IMPÉRIALE

Louang Phrabang
Thadua
Mt. Khiao-Pé
Khoke
Nakhan
Maune Wa
Paklaye
Myang-Nan
Mun-Tiam
Vieng-Tschan
Vieng Cang
Kenne Thao
Nam Kheme
Naho
Mun Leuye
Phi Xaya
Nam F.
M. Vong
Phonpisai
Mé-Kong ou Cambodge
Nongcai
Bleimanien
Deo-ko-thai
An-lak
Suiabury
Hutien
PUY-KAO
LAOS
Vin
Ki-hop
Ha-tin
I. Hon-ngu
I. Hoi-Chong
C. Rung-kiva
Tscho-phien
Kon-nam
Huai-trung
Don-ngoi
C. Dong-hoi
Phu Vadon
Louang-bin-din
Sao-bin
C. Lai
Kdan-tra
Di-loan
Tsu-Tong-sun
Kan-gen-hien
Yai-tchaou
HAÏ-NAN
GOLFE DE TONG-KING
Puane
Meum Leuye
Bang Muke
Sakun
Kong-Coi
Laka Coi
Khemrat
Kampi
Amnat
Ubon
Pakmun
Pimua
Muong-Cao
Si Saket
Bassak
Mines de Cuivre
Cocan
Suren
Sanka
Prom
Kouang-tri-cin
HUE (Phou-thua-thien)
I. Kua-Tuan-an
Lang-Troui
Kau-hai
Tourane
Thouong-gia
Kau-tao-Cham
Tra-diñ
Tra-kieu
Bang-ngoh-ko
MOÏ-HOTI
Ku-oa
C. Batangan
Kouang-ngai-din
MOÏ DA-RATCH
Hongom
Dong-ngo
Suoi-ka
Dong-kua
Dong-hau
Gouang
Phuo-li-Tuyen
Sang-kan
Bin-dia-than
MOÏ DA-WATCH
An-chon
Dap-kat
Phou-yen-din
Dong-tre
Hoi-Tchaou
C. Nan-ta
Phouyen
Thien-phat
Bin-hoa-than
Khau-kho
MOÏ-BOYON
Thui-trieu
Vung-gung
MOÏ-VI
Tam-hung
Song-lui
Din-thu
Bai-Thuan-din
Phuoyai
Bana
C. Kaulao-kau
Kong-Tuong R.
Nuitra-hau
C. Kega
Koulao-Tha
I. Catwyk
MOÏ BARIA
Mt. Bo-ding
Kai-kong
Tai-kin
Bienhoa
SAIGONG
Phiokelut
C. Ba-ke
Ste. Jacques
Cua Lon-xap
Cua Dua
Cua Ham-luong
Cua Ko-kien
Cua Tiên-an
Bouches du Mé-Kong
Kien-kati-lan
DING-TUONG
CAMBODGE FRANÇAISE
TCHAU-DOC
HA-TIEN
VINH-LONG
Mi-tho
Vinh-Long
Ba-xuyen
Chaudoc
Kampot
Kong-som
Koh-Rong
Kong-saun-Lem
Koh-Tron
Hatien
Telodre
Tamassou
Kaikao
COCHINCHINE
TUK KHIAU
Poulo Condor
Cap Cambodge ou Ong-dok
Mt. Khao Tchinho
OUDONG
Panompeng
Koh Tchang
Koh Kut
Koh Kong
GOLFE DE SIAM
Mt. Tchreo
Libia
Pursik
Tom-rong-treng
TOANLÉ-THOM
Koroka Tchelong
Koroka
Kopas-prec
Trenan
Krec-tchmar
Brelum
Pum-Tchu-tiel
Kontior
Cratieh
STIENGS
PNOM
Purang
Khtol
Tchho
Putrang
Tiñ-Chuong
Sambok
Kampong Thon
Kampong Savai
Photisat
Takeo
Baribour
Ban-Ashan
Mt. Takole
Kajong
Chantaboun
Khao Kraban
Ban Burie
Baltambang
Ban Bawet
Bassac
Bien-tho
Mt. Som Coc
Stung-Treng
Se Kam
Se Tan
Angcor
Phrakeoh
Patentaphrom
Banie-Phra
Panom-sok
Sisuphon
Wat-Ang
Sakeo
Angsela
Tuktela
Petriou
BANG-KOK
Paknam
Bang-pla-soi
Bang-pra
Mt. Kao Kheo
Mt. Kao Kreo
XONG
SAMRE
Lin tschi
Khao Donrek
Khao Taphrum
Khao Tchonkan
Pachim
Muang Kabin
Prathong
Nakho-nayok
Phra Phat
Khao
Mt. Pukham
M. Telom
Songkien
Korat
To-kron
Khao-khoe
Saraburi
Phrabat
Mam Tiake
KORAT
Se Moun
Sau-ki
Mt. Dong Phya Phai
Mt. Khao Donrek
Pak-Mun
Si-Sunak
Mt. Som Coc
Stung-Treng
Se Kam
Se Tan
Mt. Bo-ding
Kai-kong
Tai-kin
Bienhoa
SAIGONG
Phiokelut
C. Ba-ke
Ste. Jacques
Cua Lon-xap
Cua Dua
Cua Ham-luong
Cua Ko-kien
Cua Tiên-an
Bouches du Mé-Kong
Kien-kati-lan
DING-TUONG
CAMBODGE FRANÇAISE
TCHAU-DOC
HA-TIEN
VINH-LONG
Mi-tho
Vinh-Long
Ba-xuyen
Chaudoc
Kampot
Kong-som
Koh-Rong
Kong-saun-Lem
Koh-Tron
Hatien
Telodre
Tamassou
Kaikao
COCHINCHINE
TUK KHIAU
Poulo Condor
Cap Cambodge ou Ong-dok
Mt. Khao Tchinho
OUDONG
Panompeng
Koh Tchang
Koh Kut
Koh Kong
GOLFE DE SIAM
Mt. Tchreo
Libia
Pursik
Tom-rong-treng
TOANLÉ-THOM
Koroka Tchelong
Koroka
Kopas-prec
Trenan
Krec-tchmar
Brelum
Pum-Tchu-tiel
Kontior
Cratieh
STIENGS
PNOM
Purang
Khtol
Tchho
Putrang
Tiñ-Chuong
Sambok
Kampong Thon
Kampong Savai
Photisat
Takeo
Baribour
Ban-Ashan
Mt. Takole
Kajong
Chantaboun
Khao Kraban
Ban Burie
Baltambang
Ban Bawet
Bassac
Bien-tho
Mt. Som Coc
Stung-Treng
Se Kam
Se Tan
Angcor
Phrakeoh
Patentaphrom
Banie-Phra
Panom-sok
Sisuphon
Wat-Ang
Sakeo
Angsela
Tuktela
Petriou
BANG-KOK
Paknam
Bang-pla-soi
Bang-pra
Mt. Kao Kheo
Mt. Kao Kreo
XONG
SAMRE
Lin tschi
Khao Donrek
Khao Taphrum
Khao Tchonkan
Pachim
Muang Kabin
Prathong
Nakho-nayok
Phra Phat
Khao
Mt. Pukham
M. Telom
Songkien
Korat
To-kron
Khao-khoe
Saraburi
Phrabat
Mam Tiake
KORAT
Se Moun
Sau-ki
Mt. Dong Phya Phai
Mt. Khao Donrek
Pak-Mun
Si-Sunak

1/617000

10 50 100 150

Gravé par Erhard

Imp Fraillery 3. r. Fontanes.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

AVANT-PROPOS V

I. — La traversée. — Premier coup d'œil sur le royaume de Siam et sur Bangkok, la capitale 1

II. — Population de Bangkok. — Les Siamois. — Hommes, femmes, enfants. — Esprit de famille. — Étranges contrastes. — Superstitions 8

III. — Le roi de Siam. — Son érudition. — Son palais .. 18

IV. — Le second roi. — Hiérarchie et corruption des grands. — Femmes et amazones du roi 26

V. — Jeux et spectacles 32

VI. — Remonte du Ménam. — Rives, riverains et embarcations. — Ajuthia ancienne et moderne. — Un fragment d'histoire par une plume royale 37

VII. — Pakpriau. — Le mont Phrâbat. — Le prince-abbé. — Temple et monastère. — Le pied de Bouddha. — Empreintes géologiques 56

VIII. — Patawi. — Vue magnifique. — Retour à Bangkok. 65

IX. — Départ pour le Cambodge. — Voyage en barque de pêcheurs. — Chantaboun. — Produits. — Commerce. — Physionomie du pays. — Archipels du golfe de Siam. — Manière dont les crocodiles attrapent les singes 74

X. — La vie des montagnes (mont Sabab). — Chasses. — Tigres. — Serpents, etc. — Riche végétation de Chantabury 86

XI. — Retour à Chantaboun. — Iles Ko-Khut, Koh-Kong, etc. — Superbe perspective du golfe de Kampôt. — Le Cambodge. — Commerce de ces contrées. — État misérable du pays. — Audience chez le roi du Cambodge..... 104

XII. — Détails ultérieurs sur le Cambodge. — Udong, sa capitale actuelle. — Audience chez le second roi, etc. 119

XIII. — Départ d'Udong. — Train d'éléphant. — Pinhalù. — Belle conduite des missionnaires. — Le grand lac du Cambodge. — Le fleuve Mékong..... 136

XIV. — Départ de Pinhalù. — Le grand bazar du Cambodge. Penon-Penh. — Le fleuve Mékong. — L'île Ko-Sutin. — Pemptiélan. — Les confins du Cambodge. — Voyage à Brelum et dans la contrée des sauvages Stiêngs..... 142

XV. — Séjour de trois mois parmi les sauvages Stiêngs. — Mœurs de cette tribu. — Produits du pays. — Faune. — Mœurs des Annamites..... 151

XVI. — Retour à Pinhalù. — Rencontre de neuf éléphants. — Oppression du peuple. — Sur la régénération éventuelle du Cambodge. — Le grand lac Touli-Sap..... 167

XVII. — Traversée du lac Touli-Sap. — La rivière, la ville et la province de Battambâng. — Population et ruines. — Voyage aux ruines d'Ongkor. — Leur description.... 177

XVIII. — Province d'Ongkor. — Notions préliminaires. — Ongkor. — Ville, temple, palais et pont..... 186

XIX. — Ruines de la province d'Ongkor. — Mont Ba-Khêng..... 197

XX. — Quelques remarques sur les ruines d'Ongkor et sur l'ancien peuple du Cambodge..... 208

XXI. — Voyage de Battambâng à Bangkok à travers la province de Kao-Samrou ou de Petchabury.. 222

XXII. — Excursions à Petchabury..... 231

XXIII. — Retour à Bangkok. — Préparatifs pour une nouvelle expédition au nord-est du Laos. — Départ..... 238

XXIV. — Nophabury. — La procession annuelle de l'inondation. — Les talapoins, prêtres, moines, prédicateurs et instituteurs. — Le parc aux éléphants d'Ajuthia. — Grande battue. — Départ pour le nord-est. — Saohaïe et la province de Petchaboune..... 249

XXV. — Voyage à Khao-Khoc. — Traversée de la *Dong-Phya-Phaye*, ou forêt du Roi-du-Feu. — Le mandarin et l'éléphant blanc. — Observation de moraliste, de naturaliste et de chasseur..... 270

XXVI. — La ville de Tchaïapoune. — Retour à Bangkok. — L'éléphant blanc. — Encore la forêt du Roi-du-Feu. — Kôrat et sa province. — Penom-Wat..... 289
XXVII. — De Kôrat à Luang-Prabang. — Versant occidental du bassin de Mékong..... 302
XXVIII. — Luang-Prabang. — Notes de voyages à l'est et au nord de cette ville. — Derniers extraits du journal. — Mort du voyageur. — Son tombeau..... 318

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

COULOMMIERS. — Typographie A. MOUSSIN

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01570065 2